

ABSTRACT - SOMMAIRE

Le présent mémoire se propose d'analyser la condition du Juif nord-africain telle que l'a peinte Albert Memmi dans les romans qu'il a publiés entre 1953 et 1969 : La Statue de sel, Agar, Le Scorpion.

Afin d'approfondir cette analyse, nous avons largement utilisé les ouvrages théoriques où Memmi a étudié la condition juive sous ses aspects historique, sociologique, politique, etc. : Portrait du colonisé, Portrait d'un Juif, La Libération du Juif, et L'Homme dominé.

Notre travail se divise en trois parties. La première traite successivement de la prise de conscience de son destin par le Juif, de ses rapports complexes avec les non-Juifs, et de l'aliénation de sa culture. La seconde est consacrée d'une part au comportement du Juif qui s'efforce d'échapper à sa judéité, de l'autre aux attitudes de ceux qui la revendiquent. La troisième partie expose la solution qu'offre Memmi au "problème juif", et montre qu'elle n'est ni la seule, ni, peut-être, la meilleure.

Notre conclusion s'attache particulièrement aux mérites littéraires des romans étudiés : ils donnent aux thèses de l'auteur une force persuasive et une netteté brutale et convaincante où la personnalité de l'auteur éclate dans toute sa richesse.

LA CONDITION DU JUIF NORD-AFRICAÏN
DANS LES ROMANS D'ALBERT MEMMI
(1953-1969)

by

Haïm HAZAN

A thesis
submitted to
the Faculty of Graduate Studies and Research
McGill University,
in partial fulfilment of the requirements
for the degree of
Master of Arts

Department of French Language
and Literature

August 1971.



1971

L'auteur désire exprimer sa reconnaissance à son directeur de thèse, monsieur J.L. Launay, professeur titulaire au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill, à qui il est redevable d'une assistance constante et éclairée.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	4
PREMIÈRE PARTIE- Une condition d'oppression	
Chapitre I- La conscience d'un malheur	8
En colonie	8
En ville	11
Au lycée	14
L'Occident	17
L'Orient	21
Après la décolonisation	24
Chapitre II- Une condition objective	29
Le Juif, l'histoire et la cité	30
Le Juif et la religion des autres	34
Le Juif et la politique	39
Chapitre III- Une culture aliénée	45
Le vouloir-vivre	47
La solidarité	49
La tradition	55
La culture	57
La religion	59
La famille	65
DEUXIÈME PARTIE- Les fausses libérations	
Chapitre I- Le refus de soi	73
Le changement de nom	74
L'assimilation	76
La conversion	83
Le mariage mixte	90
Chapitre II- L'affirmation de soi	100
L'enkystement	100
Les valeurs-refuges	104
La littérature du Juif	110
La langue du Juif	111

TROISIÈME PARTIE- La libération du Juif

L'issue	118
Une interprétation personnelle	124
Une condition spirituelle	128
Une manière d'être humaine	130
Une solution partielle	135
Le choix d'Israël	138
L'être juif	140
 BILAN	 144
 BIBLIOGRAPHIE	 152

INTRODUCTION

Nous tenons à prévenir le lecteur du présent mémoire que la "condition juive" dont traite cette étude est essentiellement un problème qui relève des rapports entre Juifs et non-Juifs. De la nature de ces rapports dépend la situation du Juif en général. Tel Juif peut ne pas se reconnaître dans la situation que nous avons exposée ci-après; soit parce que son expérience de la judéité est différente de celle que décrit Memmi dans ses romans, soit parce qu'elle ne le touche guère. Il n'en reste pas moins que ces diverses réactions témoignent explicitement ou implicitement de l'existence d'un "problème" qui concerne l'ensemble des Juifs et que nous voulons saisir dans sa globalité.

Que des Juifs occupent des positions importantes et prestigieuses dans divers pays, nul ne l'ignore. Ce sont des situations auxquelles ils accèdent grâce à leurs talents comme individus. Mais l'arbre ne doit pas nous cacher la forêt. Pour ne citer que des exemples contemporains, personne n'ignore les exodes massifs des Juifs nord-africains, les discriminations dont sont victimes les diverses populations juives des Républiques soviétiques, et tout récemment la pendaison publique de Juifs irakiens. C'est ce destin, commun à des judaïcités aussi différentes que dispersées dans le monde, que nous nous proposons, à la suite de Memmi, d'analyser. C'est sous cet angle que nous tentons de circonscrire la "question juive". Sinon, dit Memmi:

On risque de ne pas comprendre le malheur juif, de le minimiser, de le dénaturer, si l'on oublie qu'il est d'abord un phénomène collectif et global. Et non seulement un phénomène collectif aux non-Juifs; il affecte et nuance toutes les relations entre l'ensemble des Juifs et l'ensemble des non-Juifs. (1)

De même que le "malheur juif" est un phénomène global, la solution recherchée doit être également globale. Que certains Juifs trouvent leur salut dans la conversion ou l'assimilation est affaire entendue. Mais ce qui est valable pour eux comme individus ne l'est pas nécessairement pour toute une collectivité. Pouvons-nous imaginer un peuple entier adoptant la conversion ou l'assimilation? Par conséquent, l'examen du "problème juif" aussi bien que de sa solution ne peut avoir de sens que dans une perspective sociologique. Si les rapports entre les groupes humains étaient empreints de fraternité et de compréhension, les échanges entre eux non seulement seraient possibles, mais s'effectueraient dans les deux sens, soit par les mariages mixtes, soit par la conversion, soit par l'assimilation. Ces démarches se feraient alors non en vue d'une libération --puisqu'il n'y aurait pas d'opresseurs et d'opprimés-- mais pour des raisons purement idéologiques. Mais dans un monde où "la raison du plus fort est toujours la meilleure", la communication entre les êtres et les peuples ne va pas de soi parce qu'elle passe par leurs cultures respectives. C'est dans ce monde où se confrontent tant de civilisations et de nationalités que se joue le "drame juif" dont il est ici question.

(1) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 59.

Lors d'une conférence prononcée à plusieurs reprises devant divers publics américains en mars-avril 1967, Memmi définissait ainsi le Juif:

Etre un Juif, pour moi, c'est en somme: avoir conscience de l'être, c'est une condition objective, c'est appartenir à une certaine culture. Ce qui ne serait pas dramatique, si je n'avais découvert en même temps qu'il s'agissait: de la conscience d'un malheur, d'une condition d'oppression, d'une culture aliénée. (2)

Trois parties composeront notre étude. La première consacrera un chapitre à chacun des trois aspects distingués par Memmi, afin de déterminer la validité de sa déclaration tranchante. La seconde aura pour objet l'étude des différentes réactions du Juif face à son destin. Nous grouperons dans un chapitre celles qui relèvent du "Refus de soi" et dans un autre celles qui relèvent de l'"affirmation de soi". Enfin dans un dernier chapitre, nous ferons l'examen critique de la théorie de Memmi et de la solution qu'il envisage pour la "question juive".

Pour ce faire, nous aurons recours aux textes théoriques de Memmi pour expliciter le contenu de l'oeuvre romanesque qui est avant tout la démonstration par l'image des idées systématisées dans Portrait du Colonisé et Portrait d'un Juif.

(2) A.Memmi, L'Homme dominé (Paris : Gallimard, 1968), p. 111.

Première partie

UNE CONDITION D'OPPRESSION

Le faible nous insulte, le poltron nous brave,
L'enfant siffle-- contre nous;
Et nous avons pris des âmes d'esclaves,
A force d'user nos genoux. (3)

La vision d'Isaac.

(3) E.Fleg, Ecoute Israël (Paris : Flammarion, 1954), p. 16.

CHAPITRE I

LA CONSCIENCE D'UN MALHEUR

Vers la fin de son premier roman, La Statue de sel, Memmi, à travers son héros Mordekhaï Alexandre Bénillouche, nous communique en des termes saisissants le cruel déchirement dont il est l'objet:

Je suis devant moi-même comme devant un miroir infidèle: l'étrangeté s'est glissée au coeur de ma vie. Dépaysez-vous si le jeu vous plaît, visitez des contrées lointaines, goûtez à des nourritures étranges, instruisez-vous dans des aventures dangereuses, mais que votre âme vous appartienne... Ne devenez pas un inconnu à vous-même, car ce jour-là vous serez perdu; il n'y aura plus de paix pour vous, s'il n'existe plus au fond de vous-même un coin de certitude, des eaux tranquilles où vous réfugier par le sommeil. (4)

Cette mise en garde dramatique nécessite, pour être entendue, la connaissance du héros à la lueur de la situation qui lui a été faite.

En colonie de vacances

Encore tout jeune, Alexandre est apparemment heureux. Sa vie avec les siens semble harmonieuse. Dans son petit univers, le ghetto, règne une ambiance cordiale et chaleureuse. Simplicité et monotonie rythment son enfance paisible au sein d'une société aimable que Memmi dépeint avec affection: "Par la rue Tarfoune l'impasse conduisait à l'école de l'Alliance; de la maison à la cour de l'école l'atmosphère restait homogène, familiale. Nous étions entre juifs et de même classe, sans conscience douloureuse ni grimaces." (5)

(4) A. Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 268.

(5) Ibid., p. 89.

Quand pour la première fois le héros quitte le ghetto, c'est pour se rendre dans une colonie de vacances européenne. Là, il fait deux découvertes traumatisantes. Le jour du départ, ses parents l'accompagnent à la gare. Perdus dans une foule d'originaires d'Europe, ils laissent transparaître un sentiment de honte. Alexandre s'en rend compte et en est gêné. Il est embarrassé par leur comportement et honteux de leur honte. Pour la première fois, aussi, sa langue maternelle lui apparaît sous un jour défavorable. Les lignes qui suivent trahissent la peine qu'il en éprouve:

Nous étions seuls dans une foule européenne, répartis suivant l'ombre des arbres, en groupes joyeux qui s'interpellaient. Plus encore que la mienne, la solitude de mes parents, intimidés et silencieux, me pinça le coeur. Je les vis pour la première fois, gauches et honteux d'eux-mêmes, tout leur prestige abandonné à l'impasse. Ils chuchotaient, probablement gênés de leur patois, qui m'apparut vulgaire et déplacé. (6)

De nouvelles constatations lui révèlent un monde différent du sien, Bénillouche est juif. Au ghetto, cette réalité va de soi; mais au milieu d'une colonie de vacances française, elle devient criante, parce qu'insolite. Il ne peut aller à la messe comme ses camarades; et alors, il se sent à part, "pas comme les autres". Mais il ne s'arrête pas à cette constatation. Un jour, son camarade Mimouni, juif lui aussi, a l'idée de vendre les sucreries de ses colis. Le sergent, averti de ce marché, en est scandalisé. Dans sa colère, il fait irruption dans la salle et gifle Mimouni terrifié. Il explique ensuite aux enfants que le comportement de Mimouni est dû à son origine. C'est parce qu'il est juif qu'il se livre au commerce. L'incident, somme toute, banal, ne laisse

(6) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 50.

pas d'affecter la sensibilité de l'enfant qui a de ses coreligionnaires une image déplorable:

Hors de lui, le militaire en vint à l'argument décisif: pour la première fois, je rencontrai l'explication d'une faute ou d'une tare par le judaïsme de son auteur. Le sergent, hurlant, nous révéla pourquoi Mimouni avait cette idée ignominieuse: Mimouni était juif et les juifs ont un penchant irrésistible au commerce. Ce fut la première expérience d'une définitive habitude: j'appris à associer juiverie et mercantilisme et j'en voulais aux juifs qui osaient négocier. (7)

Un dimanche, au cours d'une sortie avec les petits colons, il se rend à l'église du village. La beauté de l'édifice et sa magnifique architecture lui rappellent non sans peine l'indigence de la synagogue et ses humbles serviteurs. Le texte qui suit nous fait part de l'inquiétude ressentie par cet enfant intelligent et sensible:

Involontairement, je comparai ses richesses de [l'église] à la pauvre nudité de la synagogue, les vêtements chamarrés du prêtre au familier sordide du rabbin. Cette audace me troubla davantage: admirant et craignant les chrétiens, je trahissais la foi juive. J'étais pris entre deux sacrés redoutables. Pourquoi avais-je quitté mes parents? (8)

Ces diverses expériences au contact d'un monde insolite l'arrachent à sa tranquillité. Désormais, il est tenu d'examiner et de juger ses parents, sa religion, sa langue, toutes les réalités immédiates de son monde sensible. Il sent qu'il est autre; il prend conscience de lui-même et des autres; il est différent.

(7) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 52.

(8) Ibid., p. 55.

En ville

Adolescent, Alexandre fréquente le lycée. C'est pour lui l'occasion de quitter son ghetto exigü et de faire connaissance avec la grande ville de Tunis. Mais la ville dont il est issu le renie; il se sent étranger. A son enthousiasme du début fait place à présent une amère déception que nous pouvons percevoir dans cette relation qui voile à peine son dépit: "En allant au lycée, j'allais faire connaissance avec la ville. J'avais cru que par une faveur insigne, on m'ouvrait les portes du monde, je n'aurais qu'à y entrer pour être accueilli avec joie: je me découvrais irréductiblement étranger dans ma ville natale." (9)

Pourtant la ville de Tunis abrite beaucoup de groupes ethniques: Siciliens, Italiens, Maltais, Espagnols, Français, Juifs et Musulmans. Pourquoi donc cette amertume? C'est que dans cette mosaïque de peuples, chacun n'est à l'aise qu'à l'intérieur de son groupe et n'a confiance qu'en les siens. Cette exclusion réciproque ne manque pas de susciter un climat d'appréhension, tel que le rapporte Alexandre:

Et dans cette diversité, où n'importe qui se sent chez soi et personne à l'aise, chacun enfermé dans son quartier a peur de son voisin, le méprise et le hait. La peur et le mépris, nous les avons connus dès l'éveil de notre conscience, dans cette ville malodorante, sale et débraillée. Et pour nous défendre, pour nous venger, nous méprisions, nous ricanions... entre nous; espérant être craints autant que nous craignons. (10)

Dans la rue, à l'école, et à la maison, c'est la même atmosphère.

(9) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 89.

(10) Ibid., p. 90.

Dans sa famille, la haine et la peur semblent permanentes; les propos de son père sont toujours empreints de colère et d'amertume contre un destin étouffant, sous le signe des brimades et de la crainte. Le portrait que fait le fils du père est celui de l'indignation et de l'inquiétude:

Toujours, je l'ai entendu dire sa haine de cette ville, sa révolte d'y être né, l'impossibilité de s'y épanouir. J'ironisais lorsque, la ville bougeant, il rentrait précipitamment, faisait des provisions et barricadait portes et fenêtres: il prenait peur devant l'imprévisible. (11)

Lorsque, jeune et sceptique, Alexandre réfutait les affirmations du père, en nourrissant son espoir en des temps meilleurs, grâce au progrès et à l'instruction, on lui promettait des aubes sanglantes et des trahisons. Son ami Bissor, jeune homme fort et expérimenté, donnait plutôt raison au père Bénillouche.

Le magasin de son père, m'expliqua-t-il, avait brûlé dans un pogrome; son père en était mort de chagrin, . . . Il me décrivit ses tournées quotidiennes, la méfiance et les sous-entendus, l'imperméabilité parfaite des autres. J'entrevis le désespoir de mon père, si je refusais encore à l'accepter. (12)

Mais Alexandre n'en sera convaincu que lorsqu'il aura fait sa propre expérience.

Un samedi, en compagnie de son ami Bissor, il se rend au Kursaal, cinéma populaire, que les riches ne fréquentent pas. Au milieu d'une foule mêlée les deux jeunes gens se sentent perdus. Dans la queue, ils sont bousculés, injuriés, subissent des taloches des plus âgés ou des adultes. A l'intérieur du Kursaal, ils reçoivent sur la tête des écorces

(11) (12) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 91.

de fèves et de graines de courges. Comme si cette humiliation ne suffisait pas, voici ce qu'entreprennent leurs persécuteurs:

Ils imaginèrent d'enflammer des allumettes et de nous les lancer par-dessus les rangées. Notre crainte réelle les mettait en joie et ils hurlaient de volupté à chaque projectile. Comme nous essayions d'y parer en nous baissant, ils nous criaient 'Kiki! Kiki!', ce qui était pour eux le diminutif général de tous les juifs, . . ., lorsqu'un mégot stria l'air bleuâtre et vint tomber sur la tignasse de Bissor. (13)

D'autres incidents du genre, en milieu arabe, viennent lever les hésitations d'Alexandre et confirmer les assertions de son entourage. En voici quelques-uns qu'il relate lui-même après en avoir été le témoin oculaire:

Dans la rue Tarfoune, un jour dans l'ardeur du jeu, un petit garçon juif accrocha la boucle d'une petite musulmane. Sous le choc, le bijou sectionna le lobe de l'oreille. Pendant trois jours la rue fut en révolution, les Musulmans du quartier firent un siège de la maison des juifs: refusant toute indemnité pécuniaire, ils exigeaient le petit garçon pour lui arracher l'oreille. Une autre fois, à la suite d'une contestation entre le menuisier juif du quartier et un client musulman, le client à bout d'arguments, coucha le menuisier par terre et tenta de lui scier le cou. L'artisan ne fut sauvé que par les cris à mort des femmes affolées. (14)

Confiant et optimiste au départ, Alexandre réfute et refuse les affirmations de sa famille, résiste à celles de son ami. Mais bientôt victime et témoin à la fois de scènes de violence et de mépris, il modifie son attitude. L'hostilité et la peur, la crainte et la honte semblent désormais constitutifs de sa personnalité. Douloureusement il réalise la place insignifiante qu'occupe le Juif dans le monde et sa vulnérabilité.

(13) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), pp. 93-4.

(14) Ibid., p. 224.

Au lycée

A son arrivée au lycée, il perçoit mieux encore ce qui le sépare de ses camarades. Les propos caustiques de ces lycéens, et leurs sournoises moqueries lui apprennent qu'il porte un nom bizarre dont il aura désormais honte. Dans cette diversité ethnique le nom reflète généralement l'origine de l'élève et son milieu social. Pour Alexandre, il révèle une appartenance qu'il cherche à camoufler et dont le rappel l'humilie.

Je m'appelle Mordekhaï Alexandre Bénillouche. Ah! ce sourire fielleux de mes camarades! A l'Impasse, j'ignorais que je portais un nom si ridicule si révélateur. Au lycée j'en pris conscience au premier appel. Désormais le seul énoncé de mon nom, qui accélérerait mon pouls, me faisait honte, . . . , Dans ce pays, Mordekhaï est si obstinément révélateur, qu'il équivaut à clamer 'je suis juif', et plus précisément 'j'habite le ghetto', 'je suis de statut indigène' 'je suis de moeurs orientales', 'je suis pauvre'. (15)

Les camarades qu'il rencontre, --français, tunisiens, italiens, russes, maltais et juifs aussi-- par leur mépris et leurs railleries, lui font mesurer le fossé qui le sépare d'eux. Ses compagnons juifs occidentalisés depuis déjà quelques décades l'agacent particulièrement parce que comme les gentils, ils le tourment en ridicule. D'ailleurs ses souvenirs dissimulent mal la colère qu'il éprouve contre eux:

Ces juifs riches et d'une deuxième génération de culture occidentale, qui moquaient comme les autres, l'accent du ghetto, s'amusaient à confondre les nasales on et an, prononçant Gastan pour Gaston, chansan pour chanson, et savont [sic] pour savan, m'exaspéraient. Gêné devant le

(15) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 87.

regard des autres j'étais furieux contre eux de rouler les r, de ne savoir prononcer cet impossible r français que Paris a imposé à la France. (16)

Mais sa colère cède à son admiration pour leurs vêtements neufs et bien coupés, leur matériel scolaire de première qualité, leur air de santé. Invité à donner des cours de judaïsme aux jeunes scouts israéliques, il participe aux réunions qu'ils tiennent chez eux à tour de rôle. Alexandre a ainsi l'occasion de visiter les maisons bourgeoises dont la richesse et le confort contrastent avec son humble logement. Les comparaisons qu'il établit entre la condition sociale de ses camarades et la sienne sont empreintes de jalousie et de convoitise: "Le salon où nous nous trouvions m'étonna par ses dimensions, on y pouvait tenir un meeting. Je fis le tour des autres pièces, toutes ouvertes. J'en comptai neuf, ou dix, la plupart fort spacieuses, souvent plus grandes chacune que notre appartement." (17) Ils disposent d'un téléphone, d'un poste de radio, et d'un frigidaire pour lequel Alexandre éprouve du respect. "Je pensais, ce qui était vrai, que pour en acquérir un, il nous aurait fallu vendre tous nos meubles, si quelqu'un en avait voulu." (18) Il les envie aussi de pouvoir évoquer sans arrière-pensée leurs parents, leur société. Tandis que lui se sent obligé de ruser: "Lorsqu'on m'interrogeait, je répondais que mon père était 'dans le cuir', . . . , De ma mère, j'évitais de parler, je n'en pouvais rien dire." (19)

(16) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 96.

(17) Ibid., p. 171.

(18) Ibid., p. 98.

(19) Ibid., p. 166.

Honteux de son nom et de ses parents, séparé de ses camarades par sa condition sociale, Alexandre tente de ressembler à ces condisciples par l'acquisition de la culture, qu'il aborde avec confiance et violence, sûr d'avoir tout à gagner, à conquérir. C'est pourquoi son admission au lycée a été saluée par ses parents et lui-même, comme une "entrée dans le monde".

L'entrée au lycée prenait l'allure d'une entrée dans le monde. Et elle le fut plus que je ne le pensais... Je commençais l'aventure de la connaissance. Quelquefois je pense avec effroi aux ténèbres dans lesquelles j'aurais pu vivre, aux aspects de l'univers que j'aurais pu méconnaître. Et je ne m'en serais pas douté! Comme certains poissons des grandes profondeurs doivent ignorer jusqu'à l'existence de la lumière. (20)

Toutefois le même mouvement qui pousse Alexandre vers l'Occident lui fait rejeter tout ce qu'il a connu auparavant dans le ghetto. Dorénavant tout lui paraîtra mesquin, et imprégné de superstitions. Tout jeune encore il ridiculisait les croyances de sa mère:

J'affirmai à ma mère que la chouette ne tuait pas les petits enfants, que les petits enfants mouraient, faute de soins... Ma mère me répondit que j'étais un sot... que si l'école m'apprenait à ridiculiser mes parents, elle m'empêcherait d'y aller. J'appris à distinguer plus nettement les us et les coutumes de l'école et ceux de la maison à l'avantage incontesté de l'école. (21)

Il s'ensuit une tension croissante. L'enfant en vient à ébranler le monde traditionnel de ses parents. Il dénonce les pleurs hypocrites de sa mère à l'enterrement d'un oncle que personne n'aimait; il rejette l'observation scrupuleuse du sabbat; petit à petit, il en vient à se

(20) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 77.

(21) Ibid., p. 64.

heurter de front à son père et à rejeter avec vigueur ses leçons:

Je ne veux plus faire ce qu'on m'a appris. Je regarderai la lune en face, bien que l'on me répète qu'on en devient aveugle, je jetterai mes ongles n'importe où et je ne craindrai pas d'être obligé, après ma mort, de revenir toutes les nuits, les chercher à la lumière de mes dix doigts allumés en torche... Je ne dirai plus avant de jeter de l'eau, m'adressant aux djennouns: 'Excusez-moi, excusez-moi!' (22)

La rupture semble totale. Le lycée lui a révélé une image de lui-même, une image contre laquelle il se révolte en rejetant l'Orient et en adoptant l'Occident.

Entre l'Orient et l'Occident, entre les croyances africaines et la philosophie, entre le patois et le français, il me fallait choisir, . . ., Je ne serais pas Alexandre Mordekhaï Bénillouche, je sortirais de moi-même et irais vers les autres. Je n'étais ni juif ni oriental, ni pauvre, je n'appartenais pas à ma famille ni à sa religion, j'étais neuf et transparent, j'étais à faire,... (23)

L'Occident

L'Occident et son puissant appel, la France et sa fascination intellectuelle, attirent le jeune lycéen vers une civilisation qui sera désormais la sienne, quoi qu'il fasse. Il assimile avec avidité la culture de ses maîtres dont la possession, croit-il, lui gagnera des amis. Mais l'ardeur de son entreprise n'a d'égale que sa profonde désillusion. Tous ses efforts pour être un garçon comme les autres, pour se faire européen sont vains. Il se heurte au mépris condescendant de ses camarades. Au cours d'une "surprise-partie" il n'arrive pas à prendre part à leurs jeux: "Je restais étranger, un étranger critique et maussade. Et de rester

(22) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 144.

(23) Ibid., p. 193.

spectateur dans une fête me donnait le sentiment pénible d'être aussi spectateur de moi-même. Deviendrais-je jamais acteur?" (24)

Il entend alors les battre sur le terrain du savoir et devient rapidement en effet, le premier de la classe, celui qui non seulement répond à toutes les questions du professeur, mais sait aussi distinguer le vers le plus racinien d'Andromaque. Mais très tôt, il constate que plus il étudie, plus il se déracine, et qu'en se coupant de son milieu d'origine, il n'entre pas automatiquement dans un autre.

A l'ostracisme de ses camarades s'ajoute la malveillance constante et sournoise de certains de ses professeurs. Le mépris colonialiste des uns, l'antisémitisme des autres, comme le confesse Bénillouche, lui inculquent une conception désespérée de sa position dans une société imbue d'une idéologie raciste.

Chaque fois qu'un fils du pays, juif ou musulman, disait une bêtise, le professeur de mathématiques, le gros et placide Alsacien, annonçait d'une voix de speaker: 'L'Afrique vous parle!' . . . , Plusieurs de mes professeurs d'histoire furent à la fois antisémites, anti-arabes et réactionnaires et j'appris à associer antisémitisme, racisme et réaction, . . . , Nous eûmes l'antisémitisme banal par incompatibilité d'humeur chez notre professeur alsacien. Homme du Nord, souffrant de vivre en Méditerranée, il nous reprochait d'aimer ce qu'il détestait, de parler fort et de vivre dans la rue, d'être bronzés alors qu'il était laiteux. (25)

Ainsi donc après avoir opté pour l'Occident, sa civilisation et sa culture, après en avoir étudié la philosophie, Alexandre se trouve dans une autre impasse. L'impasse orientale, dont il avait voulu sortir, est à ses yeux celle d'une vie misérable dans un monde déchu. Celle où l'Occident l'enferme est dans un monde pour lui sans avenir, parce qu'il bute finalement sur un refus.

(24) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 174.

(25) .Ibid., pp. 217-8.

La guerre de 1939-40 arrive. Celle-ci accroît encore la déception de Bénillouche face à l'Occident. Dès que la guerre, en effet se fit sentir en Tunisie, la France prit des mesures antisémites; quand les Allemands exigèrent de la communauté juive des hommes pour les camps de travail, les responsables juifs demandèrent conseil et protection au Résident général. Mais il se contenta de leur signifier qu'il était lui-même aux ordres des Allemands. Abandonnée par son tuteur français, la communauté juive effarée, irresponsable, devait décider de son histoire. L'admiration et le respect qu'elle avait pour la France et sa civilisation s'évanouirent aussitôt qu'eurent paru les décrets de Pétain. La déception des Juifs fut aussi générale que profonde. L'émotion d'Alexandre qui se dégage des lignes suivantes est aussi celle des populations israélites du Maghreb:

Je ne fus pas tant frappé par la catastrophe matérielle, les menaces pour l'avenir, que déçu, vexé. C'était la douloureuse, l'étonnante trahison, peut-être entrevue mais si brutalement confirmée, d'une civilisation en qui j'avais placé tous mes espoirs, à laquelle j'accordais toute mon admiration. (26)

Passées les premières fureurs de Vichy, Alexandre remet en cause la trahison de la France. Il lui est insupportable de l'accepter, lui qui a misé son ambition, ses études, toute sa vie, sur cette option. En 1943, les Alliés débarquent. Alexandre Mordekhaï Bénillouche court s'engager dans les Forces Françaises Libres; mais pour s'entendre dire, humiliation suprême et suprême dérision, qu'il y a trop de Juifs dans les F.F.L. On tiendra compte de sa demande à condition qu'il veuille au moins changer

(26) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 229.

son nom. Alexandre est ulcéré. Il n'y a plus de doute maintenant. La première fois, il pouvait trouver une excuse; le gouvernement de Vichy semblait un accident de l'Histoire. Mais cette fois-ci, remarque-t-il: "Il n'y a plus d'équivoque: pour la seconde fois l'Occident nous refusait, nous trahissait." (27) Ainsi on lui refusait de risquer sa vie pour un monde où il avait pensé trouver sa raison d'être.

La paix revenue, rien n'est changé pour les Juifs. Dans l'anecdote suivante, Bénillouche démontre par l'exemple l'insignifiance du Juif aux yeux de ses maîtres colonialistes:

Au défilé de la victoire, un badaud, bousculé par un agent de police, répliqua trop vivement. On faisait beaucoup de bruit autour des nouveaux droits de l'homme, arrachés à la barbarie; et l'homme s'était laissé persuader. L'agent de police, lui, avait été impressionné par la propagande raciste. Il tira sur le badaud, qui en mourut. Mais comme la victime était juive, le meurtrier fut acquitté. (28)

Les Juifs indignés, apprirent alors, à leur grande douleur, leur véritable place dans les préoccupations des Européens.

Après tant de déceptions, Alexandre en vient à douter de la culture occidentale. Si belle, si attirante soit-elle, elle est incapable d'empêcher la guerre. Même le brillant Poinsot, plein d'humour et de sagesse, le déçoit: à quoi conduit donc sa sagesse? Voici le terrible réquisitoire qu'il dresse contre les valeurs morales de la pensée européenne:

(27) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 272.

(28) Ibid., p. 282.

Les philosophes européens construisent les systèmes moraux les plus rigoureux et les plus vertueux, et les hommes politiques, élèves de ces mêmes professeurs, fomentent des assassinats comme moyen de gouvernement. Au prix de quelles luttes j'avais choisi l'Occident et refusé l'Orient en moi! Je commençais à douter de ce qui me paraissait l'essence de l'Occident: sa philosophie. (29)

L'Orient

Déçu, vexé, humilié, Alexandre rejette l'Occident: "Je ne serai pas un occidental. Je refuse l'Occident." (30) Que deviendra-t-il donc? Harassé, perplexe, peut-il revenir à l'Orient?

C'était au lendemain de la guerre. Les mouvements de libération revendiquaient de plus en plus violemment leur souveraineté nationale. Des cellules secrètes s'organisaient partout dans le Maghreb. Alexandre est invité à rejoindre les rangs des patriotes par un jeune condisciple, Ben Smaan qui appartient à un mouvement de jeunesse politique. On se prépare alors clandestinement contre l'occupant et pour une Tunisie indépendante. Mais comment vaincre l'hostilité des Musulmans et la méfiance des Juifs? Comme Ben Smaan, Bénillouche s'emploie avec zèle à hâter la prise de conscience et l'union de tous les fils du pays. Il sourit aux marchands des quatre saisons, fait des politesses au receveur des tramways, et dans les querelles entre femmes, témoigne en faveur de la Musulmane. Mais comme il l'avoue, ses essais sont infructueux: "Les marchands ne comprenaient pas mon sourire, le receveur répondait à peine à mes politesses, les Musulmanes, négligeant mon secours, formaient un tel bloc contre

(29) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 226.

(30) Ibid., p. 273.

la juive que je me sentais découragé, prenais en pitié la femme houspillée." (31)

Alexandre se rend bien compte que le chemin est long à parcourir; il faut triompher de la méfiance des foules, instruire les marchands qui brutalisent les ménagères juives, envoyer les filles juives et musulmanes dans les mêmes écoles. Mais en même temps, il ne peut s'empêcher de penser à la souffrance juive, au désespoir du ghetto et à la misère des masses musulmanes qui les rend si aveugles. Des doutes graves paralysent ses initiatives; comment se frayer un chemin à travers ces ténèbres?

Mais il ne tarde pas à transformer ses doutes en certitude. Un pogrome apparemment sans raison éclate au ghetto, sous l'oeil indifférent des autorités. Son ami Bissor et sa famille sont assassinés. Bénillouche n'a plus besoin de preuves. Il sait à présent qu'on peut disposer impunément des Juifs. Ils servent tantôt de dérivatif aux passions des masses, de prétexte pour les vols et les viols, de palliatif aux difficultés politiques de la puissance occupante. Alexandre ressent avec une résignation fataliste que le Juif est un paria et devient plus attentif aux histoires des anciens:

Chez nous, on ressortait avec inquiétude et volonté de croire à des temps révolus de vieilles histoires, pas si vieilles, de juifs égorgés sur des bornes fontaines, d'emmurés vivants par de princiers créanciers, de viols sadiques. Peu à peu, malgré nous, nos entrâmes dans le nuage noir des ténèbres historiques, de la brutalité aveugle: et nous étions convaincus de la fatalité lorsque l'orage éclata. (32)

(31) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 225.

(32) Ibid., p. 214.

Ben Smaan tente de lui persuader que le pogrome est une provocation coloniale et que la lutte doit être poursuivie jusqu'à la victoire finale, laquelle donnera aux fils du pays --Juifs et Musulmans-- la place qui revient à chacun. Mais Bénillouche cède à la lassitude et au pessimisme; il ne peut revenir, dans une Tunisie indépendante, ni à la culture ni à la langue arabes légitimement revendiquées par les nationalistes tunisiens. Déjà beaucoup de juifs s'enrôlent dans les rangs sionistes ou songent au départ. C'est pourquoi Ben Smaan ne peut plus convaincre Alexandre qui, douloureusement, lui déclare: "On ne s'impose pas comme parent ni comme voisin. C'est l'opinion de nombreux juifs pour qui seul le départ, la solution sioniste..." (33)

Après avoir rejeté l'Orient, Alexandre choisit l'Occident. Repoussé par l'Occident, il tente de nouveau l'Orient. Ni l'un ni l'autre ne l'admettent comme un des leurs à part entière. La précarité de sa position dans un monde comme dans l'autre ne l'autorise pas à faire un choix définitif. D'où son déchirement: "Comment choisir entre l'antisémitisme répugnant d'hypocrisie, et peut-être instigateur de massacres, et ces explosions sanguinaires, qui, périodiquement, comme une saignée, soulagent la haine accumulée?" (34)

Quelle que soit son option, Alexandre demeure problème. Il est mal à l'aise dans son pays natal: sa culture est d'emprunt, sa langue maternelle infirme; il n'a plus ni croyance ni traditions. S'il est Tunisien, il est aussi Juif; c'est-à-dire, politiquement et socialement exclu. Comment conjurer un tel malheur?

(33) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 222.

(34) Ibid., p. 226.

Après la décolonisation

Pour fuir leur malheur, bien des Juifs comme Alexandre prirent le chemin de l'exil. D'autres plus courageux, plus optimistes, comme le médecin Marcel, prennent le parti de partager avec leurs frères musulmans tous les risques de la lutte pour la libération de leur pays. Cependant, à peine promue à l'indépendance, la Tunisie connaît un exode tragique des Juifs et des Français qui avaient délibérément choisi de rester. Pourquoi? A la fin du Scorpion, Marcel dit: "... J'ai encouragé cette libération, je l'ai aidée, puis à peine est-elle esquissée, je me dépêche de mettre les voiles." (35) Et il ajoute: "Emile a espéré, tenté une intégration par l'imaginaire, je l'ai crue possible dans l'action; mais nous vivions le même drame." (36) Pourquoi ces départs brusques et quels sont les ressorts de ce drame?

En pleine effervescence, à la veille de la décolonisation, Marcel, pour des raisons historiques, nationales, et humanitaires, décide hardiment de demeurer sur place: "Quoi qu'il arrive, je ne quitterai jamais ce pays. C'est le mien, j'y suis né, je suis plus utile que n'importe où ailleurs, je n'ai pas le droit d'abandonner ces gens, surtout maintenant." (37) De son côté Emile, désappointé par ses études en France et las de vivre ailleurs, prend la ferme résolution de regagner son pays d'origine pour l'aider et le servir. Il forme de grands desseins: "J'avais des foules de projets, dont d'ailleurs je mis à exécution certains; je voulais fonder des institutions, en bouleverser d'autres, et je le fis tant bien que mal." (38)

(35) A.Memmi, Le Scorpion (Paris : Gallimard, 1969), p. 251.

(36) Ibid., p. 254.

(37) Ibid., p. 12.

(38) Ibid., p. 89.

Mais très tôt, l'enthousiasme et la détermination de ces frères au contact des nouvelles réalités sont de plus en plus contrariés. En effet ces Juifs qui se sont occidentalisés malgré eux, et qui par tant d'aspects demeurent des Orientaux, se trouvent maintenant, à cause de l'indépendance, devant la nécessité d'une reconversion assez dramatique. A l'hôpital, en sa qualité de chef de service, Marcel doit porter le fez, apprendre l'arabe et instruire ses enfants dans cette langue. Cependant ses réticences devant certaines coutumes et le comportement équivoque des Tunisiens musulmans font échec à son intégration: "La chéchia n'est pas seulement un symbole religieux, mais plutôt un signe de reconnaissance nationale. Si je veux rester ici et m'intégrer à cette nation, pourquoi n'en porterais-je pas une, en effet, . . . , Mais comment me verrais-je avec une chéchia?" (39) Après avoir opté pour l'enseignement arabe, il constate avec anxiété que la bourgeoisie tunisienne, envoie ses enfants dans les lycées français plutôt que dans les écoles arabes. Dès lors, comment accepter des valeurs que les autochtones eux-mêmes semblent rejeter? D'où l'interrogation de Suzanne, la femme de Marcel: "Pourquoi ferions-nous mieux que leur propre bourgeoisie qui se dépêche d'inscrire ses enfants au lycée français?" (40)

La désillusion des deux frères augmente et n'a d'égale que leur crainte devant la conduite des nouveaux chefs du pays. Ceux-ci, au lendemain de la décolonisation, se mirent à "tunisifier" les institutions.

(39) A.Memmi, Le Scorpion (Paris : Gallimard, 1969), p. 186.

(40) Ibid., p. 185.

En procédant hâtivement, ils commirent des fautes qui ne pouvaient que révolter et décourager ceux qui jusqu'ici avaient soutenu leur juste cause. Le racisme, le nationalisme et le fanatisme religieux devinrent les pires alliés de ces patriotes d'hier. On nationalisa toutes les entreprises à caractère européen qu'on confia ensuite à un organisme de l'Etat. Telle la Maison du Médecin, dont la création a pour conséquence directe le départ de Marcel et de ses confrères. "L'opération [dit Marcel] se ferait en deux temps: premier temps, nationalisation; deuxième temps, remise des clefs à un nouveau Conseil de l'Ordre, baptisé national. Entre les deux, par soustraction, nous serions éliminés." (41)

Les cadres européens et juifs sont remerciés. L'administration s'entourera de toutes les précautions possibles afin de les faire partir sans violence. Ainsi après avoir contribué à cette indépendance tant souhaitée, après avoir soigné tant de malades et formé tant de disciples, Marcel et Emile se voient contraints (ce dernier pour la seconde fois) de quitter le pays. "C'est tout à fait ça: c'est exactement cela qui m'arrive; je partirai comme un voleur" (42) dit Marcel, profondément peiné. Quant à ceux des anciens combattants qui tentent de s'opposer à ces mesures, ils sont tout simplement emprisonnés et maltraités, comme l'affirme J.H., le héros des Quatre Jeudis. "Vos amis sont maintenant libres. Résultat? Ils sont plus pauvres qu'avant; et les meilleurs d'entre eux sont retournés en prison. Ils ont conquis leur dignité: c'est ça la dignité? la pauvreté, la prison et cette nouvelle oppression!" (43)

(41) A.Memmi, Le Scorpion (Paris : Gallimard, 1969), p. 252.

(42) Ibid., p. 239.

(43) Ibid., p. 225

Devant cette étroitesse d'esprit et de vues, qui a empêché toute coopération avec les Français demeurés sur place et avec les Juifs du crû, Marcel, amer, n'arrive pas à réprimer un cri de révolte. "Mais tout de même, grands dieux, pourquoi les victimes aussitôt libérées, deviennent-elles aussi bêtement, scandaleusement injustes que leurs ex-tyrans?" (44) La mort dans l'âme, les deux frères quittent "Ce pays dans lequel [ils n'ont] jamais cessé d'être en exil. Ce pays hors duquel n'importe où [ils seront] en exil." (45)

Après une enfance heureuse, Alexandre connaît une vie difficile, ponctuée d'évènements tragiques dont il sera pour longtemps traumatisé. Tout homme, certes, aux prises avec l'existence, se heurte à des difficultés, subit des épreuves. Mais celles d'Alexandre revêtent un cachet particulier. Il souffre moins en sa qualité d'homme qu'en sa qualité de Juif. Les maux dont il est victime proviennent de son origine juive qui l'expose aux violences, aux pogromes, à l'hostilité, à l'humiliation. L'évolution tragique du héros de Memmi paraît incarner le destin du Juif, un destin de malheur. Où qu'il soit, le Juif ne peut échapper à son malheur qui semble le poursuivre, implacable. Tôt ou tard, il en prend conscience. Dès lors, son existence est perturbée, sa conduite infléchie, il devient problème dont la solution, quelle qu'elle soit, aboutit à une impasse. Devant l'échec de ses tentatives, Alexandre n'envisage plus que la mort ou la folie:

(44) A. Memmi, Le Scorpion (Paris : Gallimard, 1969), p. 252.

(45) Ibid., p. 251.

Mon malheur, je ne l'ai pas rencontré au hasard de la route, je ne puis l'oublier en pressant le pas. Plus je me découvre à mes yeux, mieux je le reconnais. Et en finir avec lui, c'est en finir avec moi-même, mourir ou devenir fou, . . ., Moi, je n'aurai jamais la solution de mon problème. (46)

Il est vrai que ce malheur n'est pas toujours aussi intense, partout, en même temps; il varie suivant les hasards de la géographie et les avatars de l'histoire; nul doute que le tempérament individuel tempère ou accentue l'angoisse; enfin, et fort heureusement le Juif n'éprouve pas sans cesse sa dimension juive. Seulement il suffit qu'il y pense pour qu'il en éprouve aussitôt l'angoisse et la menace virtuelle.

(46) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 281.

CHAPITRE II

UNE CONDITION OBJECTIVE

Le sombre destin d'Alexandre semble incarner celui de tout Juif. En est-il vraiment ainsi? Quel est le Juif réel, vivant, souffrant et se réjouissant à la fois?

Pour saisir le Juif dans son existence concrète, il faudrait décrire les aspects positifs de son existence: traditions et institutions, habitudes collectives et valeurs, économie, religion et art. Mais elle n'est pas seulement une positivité; elle est aussi remarquable par ses manques et ses limitations que par ses traits positifs. De sorte que, d'après Memmi, "Il est impossible de comprendre les aspects positifs de la judéité sans se référer constamment, et d'abord, à ses aspects négatifs; à tout ce que le Juif n'est pas, à tout ce dont il est exclu." (47)

Avant d'étudier les diverses négativités qui font du juif un non-être, nous devons signaler que l'assertion memmienne n'emporte pas l'adhésion des différents courants juifs. Au non du passé, les traditionalistes revendiquent au contraire ce destin comme un destin de gloire et d'élection pour lequel ils sont prêts à tout supporter. Quant aux progressistes, ils nient le réel au nom de l'avenir; dans leur marche triomphale vers le progrès et l'unification du monde, ils ignorent les divisions et les séparations. Or, affirme Memmi:

(47) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 218.

Etre Juif, ce n'est pas seulement en avoir conscience, c'est subir une condition objective, . . ., Etre Juif, ne consiste pas seulement en un ensemble d'impressions, de sentiments, d'inquiétudes, ou de bonheurs, que l'on peut éprouver ou ne pas éprouver, . . ., La judéité n'est pas seulement une manière d'être, plus ou moins fugace, de la subjectivité. Etre Juif est une condition, qui s'impose à tout Juif, en grande partie de l'extérieur: puisqu'elle est en grande partie le résultat des relations entre Juifs et non-Juifs. (48)

Puisque c'est une condition objective, il y a lieu d'étudier la nature de ces relations et constater la part qui leur revient dans l'édification de la judéité. Pour sortir d'un malheur, il faudrait éviter d'attirer l'attention des autres sur soi. C'est logiquement cesser d'être différent c'est-à-dire, s'adapter aux gens parmi lesquels on vit; faire siennes leurs moeurs et leurs coutumes, agir selon les normes fixées par eux, autrement dit s'intégrer à la collectivité.

L'intégration exige du Juif un effort d'adaptation et une volonté de s'assimiler à un nouveau mode de vie; elle exige également du non-Juif un effort de compréhension et de bienveillance à l'égard de celui qui cherche à s'intégrer au sein de la nation. L'intégration ne s'inscrit pas dans le sens unique Juif-non-Juif, elle doit opérer dans les deux sens. L'un s'intègre et l'autre intègre. De la nature de leurs relations dépend en grande partie, le succès ou l'échec du processus.

Le Juif, l'histoire et la cité

Depuis leur exil, les Juifs ont effectué et effectuent encore de nos jours cette démarche pour faire partie des pays de leur adoption et en

(48) A.Memmi, L'Homme dominé (Paris : Gallimard, 1969), p. 108.

être citoyens. Cependant l'histoire de ces pays étant ce qu'elle est, le Juif se trouve dans une certaine mesure hors de la communauté nationale. Car, qu'il le veuille ou non, ce passé lui apparaît comme une histoire d'emprunt. En effet, se demande Memmi:

Comment me sentirais-je représenté par Jeanne d'Arc, entendrais-je avec elle ses voix patriotiques et chrétiennes? Oui, encore la religion! Que l'on me donne une recette pour considérer à part la tradition nationale et la tradition religieuse. Je ne puis oublier que l'héroïne nationale portait son épée comme une croix; comme la plupart des héros historiques, Bayard mourant demandant à baiser son épée: double symbole fondu en un. Comment aurais-je pu m'identifier à Clovis, naïf et bon ancêtre prestigieux des manuels de l'école primaire mais qui paraît-il, aurait volontiers exterminé les méchants Juifs? ou à Napoléon, si ambigu, si agacé par les Juifs de son époque? ou, à plus forte raison, aux tsars pogromistes, ou aux souverains orientaux? Il m'est impossible en vérité de coïncider sérieusement avec le passé d'aucune nation. (49)

Ce qui est vrai pour le Juif ne l'est pas moins pour une grande partie des autres citoyens. Mais ceux-ci n'en sont pas conscients. Le grand oubli collectif a déjà joué depuis longtemps pour eux. Leurs ancêtres étrangers confondus dans le grand cimetière du passé, cette fosse commune où tout se mélange et disparaît, ils recueillent le bénéfice de l'anonymat. Il n'en est pas de même du Juif, dit Memmi:

Le Juif, lui, parce que Juif, conserve intégralement sa filiation. Serait-il plus ancien que toutes ses greffes successives au corps de la nation, de si loin qu'il est apparu, par définition, on admet qu'il vient d'ailleurs, puisqu'il n'a pas toujours été là. Ainsi à Tunis, nous glorifions-nous quelquefois d'être d'authentiques Berbères, ou des Phéniciens, installés avant tout le monde, depuis la reine Didon. Cette prétendue noblesse même nous isolait davantage. Ainsi notre fleuve avait coulé le même depuis des siècles, au milieu du lac bouillonnant des autres, sans que jamais les eaux ne se soient mêlées. (50)

(49) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 234.

(50) Ibid., p. 235.

Il est cependant citoyen du pays; il assume les devoirs nationaux et partant participe à l'histoire de son pays. Il le défend au besoin par les armes et se sacrifie même pour lui. Et pourtant, quels que soient ses sacrifices, il demeure un être marginal. Il n'a même pas droit à cette participation collective et confuse; historiquement il semble n'avoir ni combattu, ni vaincu, ni souffert, rien. Ce qui fait dire à Memmi:

Aucun passé historique n'est reconnu à l'opprimé, et si l'oppression dure, l'histoire lui étant volée au fur et à mesure, il en a de moins en moins et finit par l'oublier tout à fait. Depuis plusieurs générations, les troupes coloniales ont payé de leur misère, de leur sang et de leur mort, les desseins des peuples européens. Mais le gain et la gloire, si gloire il y a, et puisque il est admis de parler de gloire, sont-ils à eux? La bataille de Monte Cassino est donc 'inscrite à jamais à l'actif du courage immortel de l'Armée française': précise-t-on que cette armée comprenait un fort pourcentage de Nord-Africains et de Juifs? (51)

Sans doute ses descendants, le temps aidant, s'intégreront-ils mieux; une éducation en profondeur durant quelques générations, l'adoption et le partage en commun d'un même héritage culturel, devraient pouvoir faire d'eux de vrais citoyens. Cependant les caprices de l'histoire se chargent de susciter de temps en temps, un incident qui rappelle au Juif que le contrat tacite est fragile, qu'il n'a pas droit aux mêmes égards, à la même sécurité que ses concitoyens. Ce passage du Portrait d'un Juif le démontre bien:

(51) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 238.

En Afrique du Nord, les Juifs dépassaient largement en nombre les Français. Qui en a entendu parler? Qu'a-t-il été prévu pour eux? On dira que leur sort coïncide avec celui des Tunisiens ou des Marocains et demain avec celui des Algériens: mais tout le monde en Afrique du Nord sait parfaitement que c'est un pieux mensonge, que leurs difficultés et leurs aspirations sont différentes: ils ont en gros choisi la culture, la langue et la scolarité française, . . ., Dira-t-on, au contraire, que leur sort coïncide avec celui des Français? C'est au moins aussi faux; en Tunisie et au Maroc, c'était même juridiquement inexact. Les Français qui quittaient ce pays ont été financièrement aidés, . . ., Qu'a-t-on fait pour les Juifs? . . . Dès qu'une catastrophe atteint une nation nous sommes les premiers abandonnés. Vichy a donné ses Juifs aussitôt et nous fûmes en Tunisie livrés les premiers. (52)

Au fond, l'intégration du Juif au corps collectif signifie pour lui une insécurité réelle, une fragilité historique latente. Le passé on le lui nie, l'avenir, on le lui discute. Derrière lui le vide, devant lui l'incertitude.

De même que son intégration pour la nation, son intégration à la cité ne va pas de soi. Depuis des siècles, les populations juives, soumises à un incessant mouvement migratoire, ont été constamment arrachées à leurs nationalités, si péniblement acquises. Le Juif est toujours en rupture de nationalité ou de nationalité fragile, un étranger ou un naturalisé. Trop souvent il est l'humble candidat à une nouvelle citoyenneté, de sorte que malgré sa participation au développement de la cité, il n'est pas entièrement adopté. A cet égard, la confession de Memmi, traduit bien l'attitude des communautés musulmanes du Maghreb à l'endroit des Juifs de leurs pays:

(52) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 246.

J'ai aidé mes concitoyens tunisiens comme j'ai pu, à ma manière. Mais jamais pourquoi ne pas le dire? je ne me suis senti réellement et complètement adopté par eux: et ne me sentant pas complètement adopté, peut-être ne me suis-je pas conduit tout à fait comme l'un d'entre eux. C'est un cercle vicieux, bien sûr. Nos concitoyens musulmans ne nous incluaient pas lorsqu'ils s'affirmaient comme un tout, et nous ne faisons pas allusion à eux en disant 'nous'. (53)

Cette exclusion permanente, cette illusoire insertion dans l'histoire et la cité rendent impossible toute intégration à la collectivité. En avoir conscience, c'est se sentir en marge du fait national et en souffrir. Le Juif souffre donc, parce qu'il se sent rejeté; il réalise qu'il est différent; il n'est pas ce que sont les autres; il est une négativité.

Le Juif et la religion des autres

Cette négativité est encore plus sensible dans les domaines religieux et culturel. L'expérience de Memmi en cette matière a pour cadre la France qui représente pour les Maghrébins, l'Algérie exceptée, une seconde patrie. La France est à la fois le pays de Bossuet et de Fénelon, de Voltaire et de Diderot. C'est une réalité à la fois catholique et libérale, cléricale et anticléricale. Un peu plus de catholicisme dans telle région, un peu plus de libéralisme dans telle autre, mais le fonds commun chrétien se trouve partout partagé à des degrés divers. L'Enquête de l'Institut français d'Opinion publique que cite Memmi, révèle que:

(53) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 255.

Sur l'ensemble des jeunes Français entre dix-huit et trente ans, plus de huit sur dix ont pratiqué le catholicisme dans leur enfance et fait leur communion solennelle, plus de sept le professent encore.. Plus de la moitié de l'enseignement secondaire français est entre les mains des écoles confessionnelles catholiques. (54)

Ce préambule nous renseigne sur l'esprit religieux de la collectivité française qui inspire ses institutions, sa philosophie, ses coutumes. La légalité des pays chrétiens est une légalité d'inspiration chrétienne. La légalité dans les pays musulmans est une légalité musulmane. Dans les pays musulmans, le Ramadan ou l'Achoura rythment la vie sociale, comme Noël et Pâques celle des pays catholiques. Le Juif qui vit dans cette ambiance, normale et légitime, se trouve ipso facto en dehors des manifestations du groupe majoritaire dont la religion pénètre partout, dans les vitrines, les journaux, les monuments, la rue. Qu'il soit religieux ou libéral, le Juif ne peut éprouver qu'inconfort et ambiguïté, parce qu'il ne suit pas les mêmes normes que ses concitoyens. En effet, assure Memmi:

Je ne suis pas exclu et différent seulement par la positivité de ma propre religion; je suis exclu et différent par la positivité de la religion des autres, . . . , Ce qui fait ma situation religieuse, ce n'est pas tant le degré de ma religion profonde, c'est que je ne sois pas de la religion des hommes parmi lesquels je vis, c'est que je sois toujours, dans une certaine mesure, en dehors de l'univers religieux, de la culture, de la société dont je fais partie par ailleurs. (55)

Pour un Juif religieux, le malaise est encore plus grave. Il est immédiatement en face d'un monde de croix, de prêtres, et d'églises qui symbolisent, à ses yeux, l'hostilité et l'étrangeté, la menace et l'accusation millénaire du "peuple déicide". Pour le Chrétien, croyant ou non,

(54) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 219.

(55) Ibid., p. 221.

le nom de Jésus évoque ou a évoqué un être infiniment bon, une immense vertu... Il en est tout autrement pour les Juifs. Jésus a été le prétexte de tous leurs massacres, persécutions, exils, vexations, humiliations, durant deux millénaires dans les pays chrétiens. Il est devenu pour eux le signe de leur réprobation. Memmi va jusqu'à dire:

Pour tous les Juifs, fussent-ils athées, le nom de Jésus est le symbole d'une menace, de cette grande menace qui pèse sur leurs têtes depuis des siècles, et qui risque toujours d'éclater en catastrophes, sans qu'ils sachent pourquoi, ni comment les prévenir. Ce nom fait partie de l'accusation, absurde, délirante, mais d'une efficace cruauté, qui leur rend la vie sociale à peine respirable. Ce nom a fini par être, enfin, l'un des signes, l'un des noms de l'immense appareil qui les entoure, les condamne et les exclut. (56)

Il est évident qu'aujourd'hui encore toute la collectivité des chrétiens est encore rythmée dans son ensemble par le christianisme. Tout un relai de sacres jalonne et ponctue l'Histoire de France de Charlemagne à Napoléon. Mais c'est tellement banal qu'on n'y songe plus. Cependant, c'est dans les moments de fête où l'intensité du religieux culmine, où la collectivité se sent une âme commune, que le Juif se sent le plus exclu.

Pour Memmi:

C'est toujours au moment de la plus grande effusion, dans les cérémonies et les rites communs, à l'enterrement des héros, à la célébration des victoires ou aux catastrophes des chemins de fer, que le Juif vérifie son esseulement et son peu d'importance, que son coeur se serre à la découverte que cette effusion, cette réconciliation générale, où tous ses concitoyens se retrouvent des origines et des projets communs, le laissent hors jeu. C'est alors que la distance se rétablit la plus forte. (57)

(56) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 224.

(57) Ibid., p. 227.

Est-ce une réaction propre à Memmi, une attitude morbide, une interprétation exagérée? Peut-être. Mais quelle que soit la nature de sa réaction nous ne pouvons nier la difficile adaptation des Juifs dont le mode de vie, la culture, ne coïncident pas totalement avec ceux des groupes majoritaires parmi lesquels ils vivent. Leur présence parmi eux alimente leur différence dont la perception tourmente leur conscience. Il n'en est pas de même des Protestants ou des Musulmans, qui, eux, se réfèrent à des pouvoirs temporels et spirituels officiels que le Juif, pour le moment, ne possède pas (les Israéliens exceptés). Cette exclusion, bien entendu, est d'ordre psychologique. S'il est attentif à sa foi et à ses principes religieux le Juif peut être affecté. Autrement la majorité des Juifs s'accommode aisément de sa situation sans déchirement ni douleur. Cette situation devient cependant anormale quand la religion des autres devient quelque peu coercitive. Dans ce cas, le Juif est réduit à subir volens nolens, les effets d'une religion qui n'est pas la sienne mais qui règle et inspire la vie collective. Memmi, d'ailleurs, le reconnaît:

Ce qui n'est pas normal dans cette affaire, c'est ma vie différente à cet égard, au sein de la nation: le Juif est celui qui n'est pas de la religion des autres, . . . , Je dois partir en congé aux fêtes de Pâques chrétiennes et non à la Pâque juive, . . . , Leur vie de tous les jours reste ordonnée par la religion commune, qui pour le moins fut leur religion et qui ne les déchire pas, . . . Le Juif, lui, croyant ou non, consentant ou rebelle, doit vivre peu ou prou cette religion des autres qui les décale de lui-même et le nie. (58)

(58) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 227.

S'agit-il de la Noël? Comment ne verrait-il pas les splendeurs des vitrines de la ville, les illuminations des magasins, la richesse insolite des marchés d'alimentation? Souvent même il célèbre la fête, achète un arbre, fait des cadeaux, assiste à la messe de minuit. Qu'il le fasse pour les enfants, ou pour ressembler aux autres, il ne peut constamment tout refuser. D'ailleurs il n'en a ni la force ni la conviction. Mais d'après Memmi, "Il fêtera dans le trouble et l'ironie, ce qui revient au même, dans l'ambiguïté et la mauvaise foi." (59)

En conclusion, nous dirons que l'ambiguïté que connaît le Juif memmien est caractéristique, à notre avis, de tous les Juifs qui viennent de rompre avec le ghetto, comme les Juifs nord-africains, mais qu'éprouvent avec moins d'acuité ceux qui l'ont quitté déjà depuis quelques générations. Ces Juifs maghrébins, particulièrement les Marocains et les Tunisiens, établis en France au lendemain de la décolonisation africaine vivent écartelés entre deux mondes: celui du passé que leur entourage familial et le mellah rappelaient sans cesse et auquel ils demeurent attachés par des liens affectifs et nostalgiques, et celui de l'avenir auquel ils tendent à s'intégrer mais sans grand succès. N'étant pas de la religion et de la culture des autres, animés par les souvenirs d'un monde révolu, pénétrés encore de traditions et de religion, ils ne peuvent prendre part à ces manifestations nationales sans inquiétude et malaise. Pourtant elles sont normales et naturelles. Ce qui est anormal, c'est la vie différente qu'ils mènent au sein de la nation, une vie qui n'appartient pas à cette normalité. A ce point de vue, le Juif est autre; il n'est pas ce que sont les autres; encore une fois, il est une négativité.

(59) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 229.

Le Juif et la politique

C'est en politique que le Juif réalise le mieux son esseulement, et que se vérifie concrètement sa négativité. La vie politique du Juif est paradoxale; d'une part il est profondément touché par la politique et de l'autre, il est politiquement paralysé. Son sort est trop fragile pour se désintéresser des passions et des fièvres de la cité. Sa vie est trop vulnérable pour qu'il n'essaye pas de prévoir les fluctuations du pouvoir. Il ne peut s'abstenir sans danger. Dans un monde hostile, l'abstention serait la pire des politiques puisqu'elle le livre sans combat. Mais sa participation est très complexe.

Porté au pouvoir, il se gardera de parler de sa judéité. Il ne cherchera pas de solutions spécifiques à sa condition, si ce n'est dans un programme général et universel. Tentera-t-il de le faire, au contraire, on se chargera toujours de lui rappeler ses origines; c'est-à-dire, qu'il ne coïncide pas tout à fait avec le corps collectif du peuple: ce qui fait l'ambiguïté des hommes politiques juifs. Si leur politique entraîne des décisions heureuses dont bénéficie le pays, ils sont considérés non pas comme juifs, mais comme de bons nationaux; mais si par malheur leur programme provoque des mécontentements, ils sont tenus responsables comme Juifs; de sorte que le Juif n'a jamais le bénéfice de ses décisions. "Sauf pour le pire", écrit Memmi, "je n'ai jamais le bénéfice de mes décisions, je ne puis jamais vivre spontanément naturellement mon appartenance civique et nationale. Il ne m'est jamais permis d'être patriote, citoyen, révolutionnaire ou maquisard sans soupçons, étonnements et restrictions."(60)

(60) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 279.

La collectivité juive, elle, est rarement heureuse de voir un des siens assumer des fonctions importantes au sein du pays. C'est pour elle une source d'ennuis et de malheurs. D'après Memmi:

Les deux ou trois fois où les Juifs devinrent premiers ministres en France, la seule fois où un Juif fut ministre en Tunisie, une délégation alla, paraît-il, leur demander avec insistance de démissionner: il valait mieux ne pas provoquer l'envie et la colère des autres. Ils reçurent également une nombreuse correspondance qui implorait ou exigeait cette démission; après tout la punition serait supportée par tous. (61)

Au lendemain de l'indépendance des pays maghrébins, les Juifs purent mesurer leur place exacte dans les préoccupations des nouveaux gouvernants. Ces derniers, en dépit de leurs promesses apaisantes et optimistes, ne tardèrent pas à justifier les craintes juives. Les Musulmans et les Juifs étaient jusqu'ici des opprimés en tant que colonisés. La décolonisation libérait les Musulmans qui s'affirmaient désormais dans des institutions religieuses et nationales; mais du même coup, elle écartait les Tunisiens de confession juive qui ne se reconnaissaient pas dans les nouvelles structures du pays. Il s'ensuivit chez les Juifs, un manque d'enthousiasme pour l'indépendance et une certaine méfiance à l'égard de la nouvelle administration qui, par des mesures chauvines et nationalistes, faisait des Juifs des citoyens à part. Les précisions de Memmi à ce sujet ne laissent pas de doute:

On nous a beaucoup reproché de ne pas avoir participé plus hardiment plus complètement à l'indépendance de la Tunisie, du Maroc et aux expériences de reconstructions de ces pays. Je ne parle pas, bien sûr, des individus, qui souvent contribuèrent largement, chacun à sa manière,

(61) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 282.

aux différents mouvements qui s'opposèrent dans la lutte, mais de l'ensemble du groupement juif. Comment expliquer l'affaire? L'indépendance de la Tunisie ou du Maroc, l'expérience tunisienne ne se sont pas faites contre les Juifs, elles ne se sont pas faites avec les Juifs non plus; ce fut de part et d'autre une méfiance polie. C'est dans la mesure même où naissent de nouvelles nations que les différences se précisèrent, s'affirmèrent, nous démontrèrent fortement que nous n'en faisons pas partie. C'est dans la mesure même où la Tunisie devenait une nation comme les autres que nous devenions, comme ailleurs, une négativité civique et nationale. (62)

Ainsi en dépit de leur nombre relativement important et de leur citoyenneté, aucun compte n'était tenu de leur spécificité. On prenait des mesures qui n'offraient au Juif que l'exil ou la métamorphose.

En parlant de la Tunisie, Memmi rapporte:

L'une de ses premières décisions fut d'inscrire dans sa constitution la religion islamique comme la religion d'Etat: que devenions-nous confessionnellement? Rien. Comme toute renaissance nationale, celle-ci remit légitimement sa langue en honneur: or l'arabe avait cessé depuis longtemps d'être notre langue de projet et nous ne voulions plus y revenir. Résultat: nous ne savions plus à quelle langue nous vouer; nous voyions avec inquiétude approcher la rentrée des classes: où inscrire les enfants? Comment décider ainsi, si vite, si radicalement de leur avenir linguistique et de leur avenir tout court? (63)

Enfin aucune tentative sérieuse n'a été entreprise par les gouvernants pour gagner leur confiance et faciliter leur intégration dans la cité. Pourtant par leur formation, les Juifs pouvaient être d'une grande utilité pour le pays. Les nations ex-colonisées avaient un besoin urgent de cadres de toutes sortes, techniciens, administrateurs, intellectuels; ce vide redoutable pouvait être partiellement comblé par des Juifs; l'ad-

(62) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 290.

(63) Ibid., p. 291.

ministration préféra s'en passer. Ce passage du Portrait d'un Juif nous paraît traduire les difficultés des Juifs tunisiens à s'insérer dans la réalité nationale de leur pays.

Un professeur de lettres non Tunisien, qui avait enseigné longtemps en Tunisie, me [Memmi] disait en riant que si les Tunisiens avaient traité effectivement les Juifs comme les leurs, il y aurait eu 75 p. 100 de Juifs dans la jeune administration tunisienne, qui manquait terriblement d'administrateurs, . . . Pour la langue, l'école, les institutions, même pour la religion, je crois, n'importe qui aurait probablement agi comme ils l'ont fait, . . . mais cela ne convenait pas toujours à ces gens réticents, hésitants, en porte-à-faux que nous étions, . . . Les Juifs auraient pu aussi bien rester - et d'ailleurs une partie est restée. Mais ne voit-on pas où nous arrivons? A un nouvel équilibre instable, fragile, qu'un rien fait pencher d'un côté ou de l'autre. Ainsi, les Juifs peuvent aussi bien rester que partir: comme intégration et comme citoyenneté nouvelle et reconquise, la victoire est mince, il faut bien l'avouer. Nous n'aurions échangé qu'un lit de briques contre un lit de pierre, un inconfort ancien contre un inconfort nouveau, un malaise contre un autre malaise. (64)

A côté de ces décisions qui relèvent de la politique intérieure d'un pays, il en existe d'autres plus graves encore, qui touchent à la politique extérieure. Dans ce domaine le Juif sert souvent d'enjeu politique dans les relations intergouvernementales. C'est une victime bien commode. En effet, exclue, différente et séparée, elle est plus que tout autre désignée au sacrifice. Ces abandons officiels de temps à autre, imposés par des devoirs politiques impérieux, rappellent comme un mal lancinant, son intégration malaisée. En parlant de la France, Memmi raconte:

Il y a trois ans à peine, les Français furent expulsés d'Egypte. Puis les relations entre ce pays et la France s'étant améliorées il furent de nouveau autorisés à rentrer..., sauf les Français juifs. Telle pouvait être à la rigueur la thèse de l'Egypte, en guerre avec Israël, et

(64) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 292.

qui a franchement adopté une attitude anti-juive, mais pas celle de la France qui abandonna pourtant ses ressortissants de religion juive: 'Le gouvernement français, écrit l'un d'eux, dans le but de renouer à tout prix ses relations avec l'Egypte, a accepté le principe de sacrifier le citoyen français de confession israélite... Aussi estimons-nous que la mère patrie... a sacrifié un groupe de ses enfants... en passant outre au principe sacré et garanti par la constitution de non-discrimination raciale...' L'ensemble de la nation aurait-elle admis si facilement que les Bretons ou les Savoyards fussent ainsi lâchés? (65)

En Afrique du Nord, c'était la même situation. Au lendemain de la décolonisation, tous les pays musulmans, mûs par un sentiment de solidarité adoptèrent souvent des attitudes ouvertement anti-juives. Bien que cet antijudaïsme fût dirigé contre Israël, il n'affecta pas moins les Maghrébins d'origine juive qui ne virent dans ces prises de positions que menaces et angoisses. Il faut souligner avec Memmi:

[Qu'] En Afrique du Nord, les premiers gestes des jeunes nations arabes vinrent alimenter, confirmer, sans trop de gravité heureusement, les inquiétudes et les réticences du ghetto. L'une des premières décisions des nouveaux gouvernements fut le resserrement de la solidarité, compréhensible et légitime, avec les autres nations arabes. Or l'un des fondements de cette solidarité se trouve être aujourd'hui un antijudaïsme prononcé. Nous eûmes beau faire remarquer à nos coreligionnaires que cet antijudaïsme restait assez mou chez les Marocains, et surtout chez les Tunisiens, . . . Leur inquiétude n'est déjà plus sans objet. Les Juifs marocains ne peuvent plus écrire à leurs parents en Israël; toutes les relations postales sont interdites. Une activité proprement juive risque toujours, en Tunisie comme au Maroc de faire soupçonner de sionisme. (66)

(65) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 241.

(66) Ibid., p. 296.

Peut-il en être autrement? La solidarité est un fait; les peuples arabes la ressentent, les gouvernements l'utilisent. La religion musulmane est un autre fait; les dirigeants sont obligés d'en tenir compte et sont naturellement tentés de s'en servir. Il reste que les citoyens juifs se trouvent, une fois de plus sacrifiés à des impératifs toujours plus ou moins légitimes. N'est-ce pas sous-entendre pour le moins qu'ils ne sont pas des citoyens comme les autres, qu'ils sont moins précieux que les autres?

Exclu de la nation, oublié de l'histoire et de la cité, bouc émissaire politique, le Juif est un être amputé dans son corps et dans son esprit. Ce qui fait son malheur, ce n'est pas tant ce qu'il est que ce qu'il n'est pas. Ces négativités sont autant de difficultés réelles à vivre, qui affectent le Juif dans toutes ses dimensions d'homme. Etre Juif, écrit Memmi: "C'est ne pas avoir reçu naturellement, en cadeau indiscuté, ces traditionnels dons de fées: pays natal, nationalité, insertion dans l'histoire, etc. Juifs ils vous seront âprement discutés, concédés, repris, mis en doute, de sorte que vous ne pourrez presque jamais faire corps, tout naturellement avec les dimensions sociales courantes de la plupart des hommes." (67) Ces manques, ces amputations et ces vides de l'existence juive s'ordonnent différemment selon la géographie, les caprices de l'histoire, les coutumes particulières des différents peuples au milieu desquels vit le Juif. Mais à travers l'ensemble et la diversité des traits négatifs, cette absence des Juifs du monde où ils vivent leur constitue une carte d'identité négative, une véritable face d'ombre.

(67) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 300.

CHAPITRE III

UNE CULTURE ALIÉNÉE

A ce stade Memmi ne diffère point, sur la question juive, de J.P. Sartre pour qui "Le Juif est un homme que les autres hommes considèrent comme Juif et qui a pour obligation de se choisir lui-même à partir de la situation qui lui est faite. Car, ajoute-t-il, il y a des qualités qui nous viennent uniquement des jugements d'autrui." (68)

Cette conception amicale et généreuse qui eut tant de succès après la guerre demeure insuffisante, tronquée, incapable de rendre compte du réel de l'existence juive. En effet le non-Juif de bonne volonté, pour sauver le Juif, le réduit à néant. Pour ne pas le livrer à ses assaillants, il prétend l'ignorer puisqu'il est comme les autres. Le Juif n'existe donc que dans la tête de l'antisémite. D'ailleurs l'examen méthodique des accusations que ce dernier lui porte révèle qu'elles sont non spécifiques, contradictoires ou démesurément agrandies. Or ces accusations, loin de nous éclairer sur le Juif, nous permettent d'en inférer la psychologie de l'antisémite. Le Juif est ainsi une création de la sottise et de l'injustice; sa situation particulière devient un pur scandale social et spirituel. Dans la conception sartrienne le Juif est pur regard d'autrui.

(68) Cité par A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 309.

Si tel est le Juif, le produit de l'imagination antisémite, pourquoi continue-t-il à être? Pourquoi une telle accusation et une telle souffrance attachée à ce néant?

En fait, aucun homme n'est un morceau d'humanité abstraite. Loin d'être une simple négation, le Juif est aussi, il est surtout, une foule de qualités particulières positives et aussi négatives. Pour Memmi, il n'est pas seulement celui que les autres considèrent comme tel, "Un Juif", écrit-il, "est surtout un homme traité comme tel par les autres." (69) "Le Juif", ajoute-t-il ailleurs, "n'est pas celui que l'on considère comme Juif, ni celui qui réagit à cette considération. Il possède une autre moitié: il vit une judéité, un judaïsme et une judaïcité parfaitement positifs." (70)

Après avoir rejoint Sartre, Memmi le dépasse pour le compléter. A la judéité négative du philosophe, il oppose une judéité positive qui explique et éclaire sous un autre jour l'existence juive réelle. Car quelle que soit l'importance du malheur juif, le Juif ne se réduit pas à sa face d'ombre. Il n'est pas seulement cet être accusé, exclu, brimé et limité, il est aussi une positivité.

Un opprimé accepte rarement sa condition. Il s'y résigne plus ou moins, il s'y organise de son mieux, il ruse avec son oppression et avec lui-même. En dépit de l'oppression, l'opprimé ne veut pas disparaître, il s'obstine à être; il est solidaire des siens; et pour alléger son malheur, il se réfugie dans des idéologies qui le divertissent ou le dupent; enfin la religion et la famille lui procurent espoir et affection.

(69) A.Memmi, L'Homme dominé (Paris : Gallimard, 1969), p. 109.

(70) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 312.

Nous analyserons ces différentes conduites pour mettre en relief leur côté positif. Le vouloir-vivre et la solidarité, la religion et la famille ne sont pas seulement réactionnels. Ils sont certes perturbés, infléchis, par la situation de l'opprimé au milieu des "autres". Mais ils ne se réduisent pas à ces perturbations et à ces réactions.

Le vouloir-vivre

On peut avancer que tous les Juifs n'ont pas la même expérience du ghetto et de la Tradition juive. Pour beaucoup d'entre eux, elle est fugitive, incomplète, mal connue d'eux-mêmes et partiellement refusée. Mais on peut avancer aussi qu'ils sont restés juifs, et que, d'une manière ou d'une autre, ils continuent à vivre cette tradition. En effet, quelles que soient les diverses réactions des Juifs à l'égard de leur condition --doutes, hésitations, impatiences, maquillages et refus-- on ne peut ignorer le fait que le peuple juif comme tel s'est obstiné, s'entête à rester vivant dans une étonnante continuité qui le fait reconnaître lui-même à travers tant de siècles. Que signifie cette obstination si ce n'est un vouloir-vivre juif? Dans les pays nord-africains, les Juifs par leurs structures sociales, leur quartier, leurs moeurs, s'imposent familièrement aux yeux du promeneur. Leur vie commune pareille à elle-même depuis des siècles, est le signe d'un vouloir-vivre tenace. "C'était une évidence familière", écrit Memmi, "dans toute concentration juive de quelque importance; c'était une réalité simple, globale dans laquelle nous baignions en Tunisie." (71) Les familles traditionalistes

(71) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 313.

qui forment la majorité dans les pays du Maghreb, maintiennent et développent leur vie juive, comme en témoigne Memmi:

Mes parents continuent encore aujourd'hui à réunir périodiquement toute la famille, étonnamment agrandie, autour des mêmes tables de Pâque, Pourim ou Roch Achana; et je retrouve toujours avec le même plaisir ces atmosphères bénies de mon enfance. La majorité de mes frères et soeurs ont tout de même fait des mariages traditionnels et le judaïsme n'est pas ignoré de mes neveux. (72)

Les progressistes, bien qu'éloignés des pratiques juives, demeurent fidèles à eux-mêmes. Habitant depuis des générations dans la ville européenne, ils n'ont nulle envie de devenir musulmans ou catholiques. Certes, ils parlent peu de leur judéité et quand ils sont obligés de le faire, ils font mine de la traiter avec dédain. Cependant lorsqu'il arrive à un des leurs de se convertir, ils en sont complètement renversés:

Quelle catastrophe, quel bouleversement soudain sans retenue dans ces familles dites évoluées, lorsqu'une de leurs filles allant au bout de ce mouvement d'assimilation décidait de se faire baptiser catholique ou protestante! Il n'y avait qu'à voir aussi l'extraordinaire échec de toutes ces missions chrétiennes en terre d'Afrique qui tournaient en vain autour des ghettos, ne réussissant qu'à détacher quelques rares adolescents en crise mystique, malgré de mirifiques promesses et des efforts réels pour améliorer la vie des nouveaux catéchumènes." (73)

Pourquoi cette obstination à vivre, à persévérer en soi et cette méfiance à l'égard des "autres"? Bien sûr on pourrait dire que ce vouloir-vivre est une réaction normale de l'opprimé contre son oppresseur. Mais on pourrait rétorquer aussitôt que c'est le vouloir-vivre, cette vivacité intacte à travers des siècles, qui a provoqué l'hostilité. Est-il la cause ou l'effet du malheur? Quoi qu'il en soit ce vouloir-vivre s'exprime

(72) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), pp. 305-6.

(73) Ibid., pp. 314-15.

en vouloir-vivre juif. La question est de savoir pourquoi il s'exprime ainsi. Pourquoi le Juif ne se contente-t-il pas de vivre?

C'est que tout être vivant vit spontanément d'une certaine manière; en s'affirmant, il s'affirme déjà avec ses émotions propres, ses pensées et ses valeurs. Il en est de même de tout opprimé. Un Noir s'affirme en Noir et un Juif en Juif. En s'évertuant à survivre, le Juif s'évertue à vivre en Juif. C'est que son existence s'offre à lui dès le départ comme une synthèse. Il ne distingue pas l'homme qui est en lui, des particularités qui le font Juif. Ses difficultés ne viennent qu'ultérieurement lorsqu'il se met en question. Ainsi quel que soit l'opprimé, il ne peut vivre sans une acceptation minimale de sa propre condition. Voici comment Memmi interprète cette obstination du ghetto à persévérer dans son être:

Dans cette suspicion constante cette mise en question corrosive de mon être, je ne peux lâcher complètement ma positivité. Que nous restait-il dans ces ghettos désemparés, entourés d'un univers hostile, sinon de nous accrocher à nous-mêmes? Loin d'être de l'impudence historique, cette obstination était la seule issue, la seule parade à l'anéantissement. Cette positivité, même partielle, estompée ou ignorante d'elle-même, était le seul refuge intérieur contre un total désespoir. (74)

La solidarité

Comme le vouloir-vivre, la solidarité est une autre manifestation de l'existence du Juif parmi les non-Juifs. Le vouloir-vivre juif implique nécessairement cette solidarité. Elle est l'un des attributs, à la fois négatif et positif, du groupe juif, dans la mesure où il existe en groupe.

(74) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 319.

Elle est d'abord l'expression de la négativité et de la malfortune juives. La sensibilité des judaïcités mondiales à l'endroit de Juifs menacés ou maltraités et leur promptitude à réagir dans ces conditions expriment par-delà leur solidarité, leur communauté de destin. En effet, dit Memmi:

Quelle que soit la distance qui me sépare de telle partie de la judaïcité dans le monde, je sais que nous vivons une aventure similaire. Ce qui les touche, ce qui les atteint, risque un jour de me toucher et de m'atteindre. Ils doivent avoir les mêmes appréhensions et les mêmes attentes, les mêmes exorcismes et les mêmes parades. (75)

Mais cette solidarité dans le malheur ne se réduit pas seulement à cette négativité. La solidarité juive est parfaitement positive, parce qu'elle repose sur l'existence et la réalité de la condition juive. Un passé commun, une culture commune, une même mentalité forcent cette solidarité. Voici dans quels termes Memmi nous décrit l'accueil touchant et curieux que lui a réservé la communauté juive du Mzab saharien aussitôt qu'il a été reconnu comme un des siens:

Ils tenaient à me faire visiter la vieille synagogue, . . . Là ils me montraient le nom de Dieu sur leurs portes, et leurs gros et très vieux livres d'hébreu; et si nous étions en période de fête, ce qui était le plus fréquent pendant ces voyages, ils me faisaient assister à la cérémonie; où d'un seul coup je retrouvais, par-delà le Mzab et le désert, les vêtements arabes et les inflexions particulières de leur langue, notre fonds commun. Et pendant le repas, nous parlions du Talmud et d'Israël: ils me citaient des proverbes hébreux que je comprenais mal, des rabbins fameux que je connaissais vaguement; puis ils me questionnaient sur l'Israël moderne: avais-je été en Eretz-Israël, sur la terre bénie de notre peuple? (76)

(75) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 323.

(76) Ibid., p. 325.

Cette positivité n'est pas seulement passive, la plupart du temps elle agit. Et dans cette action elle n'est pas seulement une réaction de défense à un destin négatif, elle est aussi son envers positif, une donnée rassurante, adjuvante de la vie du Juif. Face à l'hostilité ouverte ou larvée de ses concitoyens, le Juif réagit de plusieurs manières. Tantôt il tente de les désarmer, et pour ce faire, multiplie les grimaces et les protestations. Tantôt il use de violence. Mais à la longue, il s'épuise dans cette lutte inégale. Aussi préfère-t-il se soustraire à ces exercices au-dessus de ses forces pour vivre à l'aise au milieu des siens. Voilà qui explique pourquoi les Juifs ont tendance à se grouper, à former des ghettos, qui malgré leur fragilité leur offrent réconfort et chaleur:

Serrés entre la mosquée de Sidi Mohrez et la cathédrale, naviguant depuis un siècle entre les Arabes et les Français, fermant soigneusement leurs portes le soir, mais célébrant ponctuellement leur Sabbat et les différentes fêtes rituelles, ils [les Juifs] étaient pauvres, sans droits reconnus, mais presque au chaud, malgré quelques alertes, dans cet espace géographique et psychologique restreint. (77)

On peut se demander en quoi diffère la solidarité juive, de la solidarité de tout autre collectivité?

En réalité, la solidarité juive est d'abord un cas particulier de la grande solidarité des opprimés, une réaction de défense d'un groupe particulièrement vulnérable. Ne voit de différence que l'antisémite. Pour lui: une étroite solidarité unit les Juifs, qui augmente leur terrible efficacité contre les non-Juifs. Le philosophe français Gabriel Marcel faisait dire à l'un de ses personnages:

(77) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 289.

Les nôtres se tiennent: l'un n'est pas plutôt arrivé à l'échelon supérieur qu'il se retourne vers les camarades pour lui tendre la main... il y a là une contradiction qu'ils ne reconnaîtront jamais. Ils veulent être considérés comme des Français pareils à tous les autres, et en même temps ils se traitent entre eux comme les membres d'une franc-maçonnerie. (78)

C'est l'accusation que répète à souhait l'antisémite mais qui ne repose sur aucun fondement sérieux. Il n'y a même pas une volonté d'ensemble, centralisée, pour les circonstances graves de la vie juive pour décider et agir. L'abandon des Juifs à leur sort tragique durant la dernière guerre accuse douloureusement cette absence d'unité du monde juif qu'en témoin oculaire, Memmi déplore:

J'ai eu l'occasion, ai-je dit, de voir vivre de près, à Tunis, les responsables de notre communauté dans un moment dramatique de notre histoire. Je n'ai vu que de pauvres hommes affolés, ne sachant à qui présenter leurs suppliques. Il n'y eut ni émissaire extraordinaire ni appel à quelque puissance ténébreuse, aucune conjuration secrète et formidable. Rien qu'un abandon terrifié à un sort incompréhensible. La juiverie internationale, la ploutocratie judéo-maçonnique, judéo-bolchévique, ou judéo-capitaliste, les fameux Sages de Sion ne sont que de sinistres racontars. (79)

D'une manière générale, il s'agit d'établir ou de rétablir une communication avec les autres hommes. Pour le Juif cette communication avec les autres, est souvent méfiante, menacée, en tout cas difficile. C'est pourquoi quand il se trouve en milieu différent du sien, il n'est à l'aise que lorsqu'il reconnaît quelqu'un qui a son tour le reconnaît. Dans ce cas la communication est rétablie; ils sont ainsi rappelés à l'existence

(78) Cité par E.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 320.

(79) Ibid., p. 321.

humaine et se remettent à exister comme hommes, comme interlocuteurs. Ils peuvent alors parler aisément, spontanément, sans artifices. Ils peuvent parler en se référant à leur passé, à leur langue, à leurs moeurs, même s'ils sont ridicules. Ils n'éprouvent pas de complexe puisqu'ils sont confirmés comme êtres humains. Ainsi au milieu d'un monde trop souvent étouffant, restrictif, la solidarité juive permet au Juif ce déliement de soi, cette résonance.

Ce comportement n'est pas propre aux Juifs. Tout homme vivant dans un milieu différent du sien éprouve sûrement ce malaise. Il ne triomphe de cette situation que lorsqu'il rétablit le contact avec autrui. Cependant l'aspect juif et positif de sa solidarité demeure davantage dans l'esprit dans lequel s'effectue cette solidarité. C'est qu'elle prend l'allure d'un devoir concret dont on attend la réalisation. L'exemple suivant de Memmi illustre ce devoir de solidarité qui a profité et profite encore de nos jours à la jeunesse juive.

Lorsque j'arrivai à Alger pour y commencer mes études, je ne possédais plus rien au terme de mon voyage, . . . Frappant à leur porte, automatiquement, je me présentai donc comme Juif et leur rappelai qu'ils l'étaient. Non seulement je n'avais pas besoin de grimaces supplémentaires, de promesses ou de changer de peau, mais il suffisait au contraire que je demeure tel qu'ils me supposaient. Du même coup je confirmais leur existence, nos relations et leurs devoirs à mon égard. (80)

Il est évident que l'on se sent solidaire des siens même s'ils vous agacent ou vous repoussent. La plupart des Juifs confessent un sentiment de bonheur lorsqu'ils rencontrent d'autres juifs dans une ville étrangère.

(80) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962, p. 326.

Cela les rassure, leur rend la ville familière. Ils témoignent ainsi de la solidarité de leurs liens qui ne se manifestent pas seulement dans le malheur.

Mais ce vouloir-vivre et cette solidarité ne se réduisent pas uniquement à des expériences intérieures, à des débats de conscience, elles présentent aussi des faces objectives.

En effet, dans des situations d'oppression, l'opprimé trouve positivement à son service, au moment crucial, l'aide et la complicité des autres opprimés. C'est toute une collectivité qui s'offre et s'impose à lui, qui le sert et le dépasse et à laquelle il contribue un jour à son tour. Ainsi la communauté juive de la ville où habite le Juif, la judaïté toute entière, se proposent et s'imposent à lui comme des faits extérieurs et objectifs qu'il peut nier ou confirmer sans pour autant les affecter en aucune manière. "On n'est pas juif", écrit Memmi, "parce que l'on décide de l'être; on se découvre Juif, puis l'on y consent ou l'on s'y refuse sans cesser de l'être." (81)

En somme, la solidarité est un fait indéniablement positif de l'existence juive. C'est un fait social, que le Juif trouve devant lui, partie intégrante du comportement collectif des siens à son égard, et qui appelle une réponse spontanée de sa part. Mais elle est également un fait négatif. Car en répondant à la menace et à l'hétérogénéité, il les confirme et les entretient autant qu'il les pallie.

(81) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 338.

La tradition

Cette positivité de la condition juive se vérifie davantage encore dans la tradition et la culture juives. Nous étudierons ces dernières non pas sur un plan idéologique juif, mais telles qu'elles sont vécues par le Juif en soulignant leurs aspects positifs.

Pour le promeneur familier des communautés juives nord-africaines, la persistance au moins formelle, de la Tradition, est évidente. En général dans toute concentration juive de quelque importance on constate la présence des valeurs et des institutions juives même si elles sont contestées ou méprisées par les Juifs eux-mêmes. Voici, décrite par Memmi, la communauté juive de Tunis qui ne diffère aucunement des autres judaïcités du Maghreb mais dont on chercherait en vain la réplique en Europe :

La vie de famille et sa solidarité organique, la religion et la synagogue, la communauté et son cortège de pauvres, les étapes rituelles qui jalonnent la vie d'un Juif quelconque: la circoncision, la Bar-Mitzva (première communion), le mariage religieux obligatoire, la mort et le cimetière séparé, auraient rendu risible une mise en doute à l'euro-péenne de la positivité juive. Notre vie se déroulait dans d'étroites limites, nous ne participions guère à la conduite des affaires communes à la cité, nous n'étions même pas des citoyens au regard de la loi. Mais, après tout, fort peu de gens l'étaient, et cela ne nous paraissait pas tellement cruel, parce que nous vivions précisément resserrés sur nous-mêmes. Cette chaleur, cette présence collective sans que nous nous en rendions compte, nous tenaient lieu d'univers complet. Je ne l'ai compris que plus tard, il est vrai, lorsque j'ai découvert la négativité mal compensée des Juifs d'Europe, et mon étonnante nostalgie qui nous faisait à tous une espèce d'âme commune. (82)

(82) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 341.

Bien entendu certains nient cette positivité et ne se reconnaissent nullement dans ces rites. Nul doute qu'à titre individuel un Juif peut faire ou ne pas faire un mariage religieux; mais il reste que ses frères et soeurs, ses cousins et ses amis ont obéi aux rites. Il peut décider de ne pas circoncire son fils, mais ses neveux le sont presque tous. Il peut célébrer ou non les fêtes rituelles, mais ses amis ou ses voisins ne manquent pas de le faire. De sorte que, par quelque côté, la judéité s'impose à lui. Qu'il refuse les rites ou qu'il leur obéisse par complaisance, peu importe; il ne peut nier cette positivité. L'exemple suivant de Memmi n'est pas unique; il dépeint exactement l'attitude de la plupart des jeunes à l'endroit des traditions et de leurs familles:

Je ne fête plus la Pâque, mais je suis invité tous les ans avec insistance à la fêter chez mes parents; ma mère ne manque jamais de m'aviser à l'approche de toutes les solennités familiales. Tous les ans je vais embrasser mon père et ma mère à la fin du jeûne de Kippour; où je n'ai pas jeûné; ce qui ne les empêche pas de m'offrir le premier verre de citronnade, qui doit rompre le jeûne, et que j'accepte maintenant en souriant. (83)

Nier donc cette positivité c'est faire preuve d'un excès d'orgueil. Car cette positivité ne repose pas sur le Juif; c'est lui qui repose sur elle. Il pourrait tout refuser, tout mettre en question, se passer des habitudes collectives des siens; mais il serait impuissant à transformer tout ce monde qui l'entoure et où il a sa place, ce réseau de parentés, alliances, relations, cette trame de significations traditionnelles, culturelles, historiques qu'il croit pouvoir nier, mais qui le porte et lui donne sa physionomie réelle.

(83) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 342.

La culture

Cette positivité s'exprime aussi dans la religion et la culture. Sans Etat, sans drapeau, humiliés en permanence et périodiquement écrasés, les Juifs firent de leur culture et de leur religion un refuge extraordinaire. Tout le long de leur exil, ils ont continué à vivre par le coeur et l'esprit à l'intérieur de leur héritage biblique.

C'était un spectacle familier en Afrique du Nord de voir, durant les solennités juives et le samedi après le repas de midi, la plupart des Juifs se réunir dans les synagogues ou les maisons pour lire et commenter des textes sacrés. Visiblement la lecture de ces textes et le commentaire qu'ils développaient leur procurait un bonheur réel et maintenait leur esprit en éveil. Voici sous la plume de Memmi une de ces séances d'études dans la ville de Tunis qui vaut pour toutes les autres villes du Maghreb:

Mon oncle Khaïlou pauvre artisan en fils de soie a réuni ses amis tous les samedis sans exception de sa longue vie. Penchés sur leurs gros livres depuis le café de midi jusqu'à la première étoile, avec une certitude merveilleuse, ils y cherchaient la réponse à tous les problèmes: les plus quotidiens et les plus métaphysiques, les leurs et ceux de leurs familles, ceux de la communauté et du monde. Ils discutaient serrant ligne après ligne, mot après mot, et si le texte ne semblait pas livrer toute la réponse nécessaire, ils y ajoutaient leur commentaire de sorte qu'ils le faisaient continuer à vivre de leur propre vie. (84)

Il est vrai que le terme "culture" est loin de rallier les partisans

(84) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 345.

et les négateurs d'une culture juive. Pour les Juifs progressistes ou libéraux, la culture se réduit à la religion; or n'étant pas croyants, ils concluent à l'inexistence d'une telle culture. D'autres avec une fausse humilité confessent leur ignorance de quelques textes essentiels comme la Bible, le Talmud, le Zohar, pour conclure qu'ils ne participent pas à cette culture, si toutefois elle existe. Il va sans dire que ceux qui se réclament de cette culture se réfèrent justement à ces livres indispensables qui inspirent le Juif dans sa conduite.

Or, dit Memmi:

Au niveau de l'expérience vécue, quotidienne, une tradition culturelle n'est pas seulement une culture au sens livresque du mot, un enchaînement d'idées ou même un système cohérent de vérités, que l'on pourrait rejeter d'un haussement d'épaules, après avoir démontré qu'il contenait aussi de graves erreurs, des préjugés et des mensonges. Une tradition culturelle est aussi une somme de manières de vivre, d'attitudes mentales, de richesses confuses où voisinent le meilleur, le médiocre et le pire, le merveilleux et le clinquant, de solides vérités et de vulgaires scories, le tout si bien fondu, digéré et incorporé, qu'il constitue une manière d'être collectif, et qui est transmis par l'héritage précisément. (85)

Par conséquent, qu'il ignore le Talmud ou le Zohar, le Juif est de culture juive parce qu'il enterre ses morts d'une certaine manière et se réjouit à sa manière à la naissance des nouveaux-nés. Qu'il le veuille ou non, l'héritage culturel s'impose à lui avant toute controverse. C'est une positivité.

(85) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), pp. 345-46.

La religion

La religion souligne encore mieux cette positivité. Elle est d'abord et surtout l'institution de défense juive la plus notable et la plus efficace. Sa mission très tôt fixée fut de garder le Juif, et le Juif a dû la maintenir soigneusement intacte pour se maintenir lui-même. C'est que la religion de l'opprimé n'est pas seulement une religion; elle est un ciment et une digue, une occasion et un puissant moyen de rassemblement.

En Afrique du Nord les fêtes juives revêtent un caractère relativement religieux. C'est le moment des réunions de famille. Les fils et les filles, célibataires ou mariés, reprennent le chemin de la maison paternelle, non pas tant pour la célébration des solennités que pour se retrouver et se retremper dans la chaleur familiale. La relation suivante de Memmi --quoique personnelle-- souligne une attitude courante parmi les jeunes Juifs, même de nos jours, et vérifiable encore dans certaines parties du Maghreb.

Acceptant de chanter à Pâque la Hagada ou de festoyer à Pourim, je ne pensais pas confirmer ainsi l'existence de Dieu ou le miracle de la mer Rouge ou celui de la chute d'Aman. Simplement, je retrouvais les miens, mon père, ma mère, mes frères et soeurs, le ghetto dans un jeu collectif, mi-grave, mi-puéril, qui m'agaçait ou m'amusait, suivant mon humeur; un jeu presque obligatoire, cependant, si je voulais les retrouver, ou seulement ne pas les peiner. (86)

Mais la religion n'est pas que cela. On peut la considérer sous son angle

(86) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 349.

idéologique. Dans ce cas ce serait une attitude idéaliste qui nous éloignerait beaucoup du fait religieux juif, tel qu'il est vécu par ses fidèles. Notre propos se limite à:

Ce fait religieux, mélange complexe de croyances plus ou moins émoussées, de valeurs diffuses, de traditions plus ou moins assouplies, d'institutions plus ou moins remaniées, [qui] continuait étonnamment à régir, directement ou indirectement, notre vie. D'une manière plus ou moins intériorisée, souvent en opposition contre lui, mais nous le vivions constamment; nous agissions en fonction de lui. (87)

A la naissance d'un enfant on ne peut éviter de parler de circoncision. On peut être en faveur de ce rite; on peut au contraire s'y opposer. Mais quelle que soit la décision, elle est prise en fonction d'une situation qui s'impose à vous de l'extérieur.

Dans certaines villes, le rabbin vient vous féliciter; le grand-père recommande son nom au nouveau-né. Autant de situations qui rappellent à la réflexion même les plus indifférents. C'est pourquoi le héros d'Agar, le jeune médecin tunisien qui a pris pour femme Marie Müller, une catholique, et qui a rompu avec les rites religieux de sa famille, à ses yeux désuets et barbares, se trouve, à son corps défendant, confronté avec une situation qu'il a jusqu'ici ignorée.

Sans être invité, le rabbin se présente chez lui et le bénit à l'occasion de son nouveau-né. Cette attitude cavalière ne manque pas de surprendre notre jeune héros:

Je fermais la porte de la grille lorsque je vis arriver, à l'autre bout de la rue, le rabbin. Je ne lui avais jamais parlé, ne fréquentant pas la synagogue et ne me mêlant guère à la vie du village, . . ., il leva sa main droite et, souriant d'un demi-sourire tiède, la posa sur ma tête. Puis

(87) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 351.

il se mit à prononcer la prière de la naissance. Mais je ne bougeai pas la tête, comme si la main du vieillard eût été de plomb ou qu'il m'eût paralysé, . . . Avec ou sans mon consentement Dieu et les prêtres avaient eu leur compte. (88)

Le grand-père ne manque de le surprendre à son tour. En effet, bien avant la naissance de son petit-fils, il se préoccupait déjà du nom que porterait le bébé. Au cours d'un dialogue simple et empreint de naïveté il recommande à son fils: "Ce que Dieu t'enverra sera le bienvenu... mais si c'était... un garçon... tu lui donneras le nom de ton père." (89)

La simplicité de la demande, l'émotion qui y est contenue ne laissent pas de troubler la conscience du jeune médecin dont la révolte fait place peu à peu à une vive sympathie:

Pour mon père je n'étais pas seulement son fils mais un anneau de la grande chaîne. Je comprenais la responsabilité qui, d'après lui, m'incombait et qu'il croyait me préserver d'une trahison. Si je ne donnais pas son nom à son petit-fils circoncis, comme j'avais reçu celui de mon grand-père j'éteindrais cette survivance, j'étoufferais l'écho de ce verbe qui, sans ma faute, se répercuterait jusqu'à la fin des temps. L'avouerais-je? Quelquefois je m'étonnais de l'espèce de grandeur de cet élan, de cette défaite du temps par la mémoire des hommes. (90)

Mais il ne s'agit pas de céder à un certain sentimentalisme. En Afrique du Nord, refuser les rites religieux, c'est se situer hors de sa communauté. C'est se soustraire aux règles qui la régissent avec toutes les conséquences que cela implique. Lorsque le héros d'Agar a refusé de faire circoncire son fils, il ignorait les conséquences de son refus.

(88) A.Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p. 133.

(89) Ibid., p. 109.

(90) Ibid., p. 119.

Entre temps, sa mère, en femme expérimentée et sur le conseil du circoncisseur Boukhris, vient lui annoncer les risques auxquels il s'expose :

"Il ne peut pas faire autrement, m'a dit Boukhris, non, il ne peut pas... s'il ne circonçoit pas son fils... après... que Dieu lui fasse une longue vie! Mais il faut penser à tout. Après, son fils ne pourra pas hériter de lui." (91)

Dès lors, à l'annonce d'un tel risque, il ne cache pas son tourment et court consulter un homme de loi qui lui conseille de se conformer aux lois communautaires quelles que soient les opinions qu'il peut en avoir. "Pour que votre fils soit légalement vôtre", lui dit l'avocat, "il n'y a que deux solutions: la circoncision ou le mariage religieux. Et puisque vous voulez un conseil: mettez-vous en règle; tant pour votre femme que pour votre fils. Sans quoi, tôt ou tard, vous en subirez les conséquences." (92)

Ainsi on ne peut pas échapper à l'emprise religieuse qui s'exerce dans tous les aspects de la vie du Juif, même les plus intimes. Ce sont là des traits positifs évidents qui ont servi et qui servent encore à maintenir intactes depuis des siècles, les communautés juives du Maghreb, en dépit de l'hostilité environnante.

Cependant, il faut reconnaître que, malgré son étonnante vitalité, la religion porte en elle les traces de sa défaite et de son écrasement. Au coeur même de sa positivité, on retrouve le mal profond qui ronge tou-

(91) A. Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p. 148.

(92) Ibid., p. 155.

te la condition juive. La survie de sa religion est une extraordinaire victoire du Juif sur le temps. Mais le terrible problème de son existence au milieu des autres a certainement commandé son allure particulière à cette religion exigeante, coercitive, omniprésente et tatillonne à la fois. Elle est plus formelle et plus formaliste que celle de la plupart des peuples parmi lesquels vit le Juif. Il n'y a qu'à visiter un ghetto pour voir le nom de Dieu sur toutes les portes des maisons qui doit rappeler au Juif Ses commandements. Les objets de prière, comme le châle et les phylactères, deviennent plus importants que la prière elle-même. Les moyens semblent inspirer plus de crainte que la fin. Ne pas faire ses prières quotidiennes n'est pas recommandable; mais avoir un comportement irrespectueux à l'égard de ces objets, c'est s'attirer les foudres célestes. Voici ce que rapporte à ce propos le héros de La Statue de sel:

"Laisser tomber les cordelettes sacrées dont nous ceignons nos fronts était un effroyable péché puni de mort. La loi le disait, paraît-il, les rabbins l'affirmaient gravement, les fidèles le racontaient avec terreur."⁽⁹³⁾

Pour éviter toute profanation du nom divin, la religion multiplie ses interdits. Il est défendu par exemple d'allumer les lumières durant la journée du Sabbat qui commence le vendredi soir. (Chez les Juifs, comme chez les Musulmans, la journée débute la veille). Aussi pour y pallier, le Juif a-t-il recours à des non-Juifs qui assurent la fonction d'extincteurs de lumières sabbatiques et dont nous parle encore Alexandre:

(93) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 133.

Le rituel interdisait de toucher au feu pendant toute la durée du Sabbat du vendredi au samedi soir, . . . L'immeuble comprenait une unique boutique louée à un épicier; son commis Boubaker, une jeune nègre du Sud, y couchait le soir. A l'unanimité rayonnante, il fut décidé de lui offrir la charge d'extincteur des lumières sabbatiques. Boubaker accepta, contre une petite rémunération et un plat de couscous, de faire le tour des appartements, à la fin de la soirée solennelle. Ainsi tout était sauf: l'usage du confort et le respect dû à la religion. (94)

Enfin toute la vie du Juif est imprégnée de rites et de symboles religieux. Les concepts de pureté et d'impureté sont soigneusement mis en application. Quand Alexandre Bénillouche perdit son oncle, il dut s'astreindre à un certain nombre de règles. Après la cérémonie de l'enterrement, il se rendit avec tous les assistants faire ses ablutions. "Nous allâmes ensuite", raconte-t-il, "nous laver les mains à une fontaine consacrée, car la vue du cadavre nous avait souillés." (95) A la maison on consomme le repas du deuil qui doit se faire sans viande. "Nous mangeâmes en silence", poursuit-il, "le couscous du deuil, sans viande, mal cuit que ma mère nous avait préparé à la hâte." (96) Les membres de la famille ne doivent ni se raser ni se couper les cheveux durant trente jours, en signe de deuil. "Je notai", continue-t-il, "que la plupart s'étaient rasés de frais, quelques-uns coupé les cheveux: excellente précaution pour le mois à venir où ils ne pourraient aller chez le coiffeur." (97)

(94) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), pp. 126-27.

(95) Ibid., p. 123.

(96) Ibid., p. 124.

(97) Ibid., pp. 119-120.

On pourrait multiplier les exemples dans plusieurs domaines et voir combien la religion y pénètre minutieusement. Elle est très jalouse de ses principes et ne tolère aucune innovation. Ce resserrement, ce formalisme, cette intolérance attentive et insuffisante sont les différentes réactions spontanées d'auto-défense, des moyens de sauvegarde de la conscience collective, sans lesquels un peuple rapidement disparaît. Dans des conditions d'oppression, la perte de la religion comporte pour un groupe humain le risque de disparition. Si la religion juive avait été mouvante et aimable, elle se serait diluée, noyée, et le Juif avec elle.

Cependant il reste que c'est une catalepsie sociale et historique, une espèce de kyste dans lequel le groupe s'enferme et se durcit, réduisant sa vitalité pour se sauver. La religion est ainsi armure et corset. Elle protège et étouffe, elle soutient mais empêche tout développement. Le long de sa tragique histoire, le Juif s'est rabattu sur son passé. Ses habitudes collectives, aussi débiles et aussi sclérosées soient-elles, sont pour lui des points de repères sûrs, des bastions immuables au milieu d'un monde où triomphe l'hostilité.

La famille

La famille est encore un domaine privilégié où se vérifie la positivité de la condition juive. Pour l'existence juive, la famille est une institution de défense capitale. Comme la religion, elle est d'une indéniable présence dans la vie du Juif, d'une efficience et d'une solidité relativement rares ailleurs.

Exclu de la collectivité où il vit, mis en doute dans sa participation à la nation et à l'histoire, le Juif, pour survivre, doit se trouver

d'autres issues. Très tôt, il découvre qu'elles ne sont pas illimitées: la religion, et la famille, la profession quelquefois, ou encore l'humanité toute entière. En somme, en-deça ou au-delà de la collectivité nationale, là où le Juif ne peut être récusé, où la volonté des autres n'a pas de prise sérieuse sur lui. D'où l'importance de la famille chez tous les opprimés et chez les Juifs en particulier.

C'est que la famille suggère l'esprit de famille, et l'esprit de famille la solidarité. Au cours de ses enquêtes sur la condition juive, Memmi, qui s'en est pris dans son premier roman au contrôle étouffant et envahissant de sa famille --oncles, tantes, cousins, alliés-- finit par réaliser au contraire la reconnaissance sincère que témoignent envers la famille juive, la plupart de ses membres. Lisons son rapport:

On me cita tous ces oncles qui payent les études de leurs neveux, les fils aînés qui assurent spontanément la charge de toute la famille, et ne se marient pas avant d'avoir établi leurs soeurs, les frères qui contribuent aux frais du ménage de leurs soeurs moins fortunées, etc., et tout cela était vrai; je l'ai vérifié, très souvent. (98)

La mère juive est admirable de tendresse et de dévouement; le père tout à ses enfants qui sont couvés, protégés, préservés autant que possible contre ce monde hostile. La mère d'Alexandre, comme la plupart des mères juives maghrébines, a même recours, pour protéger ses enfants à des procédés superstitieux:

Catarina, la femme du berger maltais venait toucher le prix du lait matinal. Imprudemment, en nous apercevant, elle dit à ma mère: - Tiens! Vous avez deux enfants déjà! Je ne le savais pas. Ma mère changea de visage, sa bouche se fit petite et hostile, devant cet appel brutal au mauvais oeil. Farouche, elle vint vers nous comme une femel-

(98) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 363.

le attaquée dans ses petits, et, feignant de nous caresser, elle nous passa le long du corps sa main grande ouverte, les cinq doigts bien allongés. (99)

Pour conjurer les mauvais esprits qui menacent les enfants, la belle-mère d'Agar recommande à son fils --bien que médecin-- de ne pas laisser son bébé seul dans sa chambre. "- Pour ton bébé...", dit-elle, "si ta femme tient absolument à le laisser seul là-haut... mets-lui sous son oreiller un couteau et un livre sacré." (100)

Son dévouement ne s'arrête pas à sa cellule familiale. Envers ses proches elle se sent des obligations, parfois même aux dépens de son mari et de ses enfants:

Tout évènement du groupe, [relate Alexandre], mariage, naissance ou mort lui donnait la même fièvre, le même enthousiasme. Elle rompait ses chaînes ménagères, bousculant l'horaire des repas, rentrait à des heures indues. Appelée, légitimée par de plus vastes devoirs, elle semblait cesser, pour quelques jours, de nous appartenir corps et âme. (101)

Rejeté par la société non-juive ou par la société colonisatrice, le Juif comme le colonisé ne peut trouver refuge que dans la famille. Fidèle à la tradition biblique, le fils aîné assumera le rôle qui lui sera dévolu. "Le jeune homme se mariera, se transformera en père de famille dévoué, en frère solidaire, en oncle responsable, et jusqu'à ce qu'il prenne la place du père en fils respectueux." (102)

(99) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 23.

(100) A.Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p. 149.

(101) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 117.

(102) A.Memmi, Portrait du colonisé (Paris : J.J.Pauvert, Collection "Libertés", 1966), p. 136.

Voici dans quelles circonstances, le héros d'Agar, de retour de France, au terme de ses études de médecine, se voit investi d'une nouvelle autorité que lui transmet son père brutalement vieilli:

Somme toute, quels que fussent mes affirmations et mes refus, il avait intégralement rempli son programme et se préparait à me passer son sceptre de bois blanc. Maintenant, me dit-il, je peux mourir; la famille ne risque plus rien. Et, en échange, solennel et presque superbe, il ajouta: - Maintenant tout est à toi, . . . Pouvais-je lui refuser mes conseils sollicités avec respect, la sécurité qu'il espérait tant de son fils aîné? J'acceptais presque ce transfert de pouvoirs, dérisoire mais enfin légitime. Et, malgré moi, je commençais à m'inquiéter de l'âge d'Yvonne la dernière à marier, et de la relative indépendance des adolescents, que nous, les aînés, nous n'avions pas connue. (103)

Le père revêt une autorité qui le fait craindre et admirer par ses enfants. Vaincu, humilié au-dehors, c'est un patriarche majestueux au milieu de sa famille. Tout un rituel met en relief ce respect dû au père, particulièrement durant les solennités. Le Sabbat, il est le point de mire des siens qui l'entourent affectueusement à table. "Mon père", dit Alexandre, "tout propre, les cheveux lissés, des jasmins sur l'oreille, heureux et reposé, trônait à la turque sur le canapé." (104) Le jeune médecin de son côté, malgré le mépris qu'il éprouve à l'égard des traditions familiales, ne peut s'empêcher de s'y soumettre plus ou moins complaisamment. C'est ainsi que durant la fête de Pâque il accepte de bon gré de témoigner à son père le respect qui lui est dû. "Avant de nous embrasser les uns les autres", raconte-t-il, "nous devions baiser la main de notre père et chef de famille; c'était un des derniers vestiges de sa gloire accepté par tous." (105)

(103) A.Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p. 42.

(104) A.Memmi, La Statue de sel (Paris : Gallimard, 1966), p. 26.

(105) A.Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p. 51.

Par ailleurs, sur le plan pédagogique, l'autorité du père s'exprime souvent violemment. Dans sa confession, Bina, personnage imaginaire de Memmi, raconte dans Le Scorpion ou la confession imaginaire, l'humiliante punition que lui infligeait son père à l'occasion de graves fautes: "Je devais me déchausser et me renverser de moi-même sur le canapé: car si j'avais résisté, j'en aurais reçu le double, et sur tout le corps, puis attendre les pieds en l'air, que mon père leur inflige la ration de coups." (106) Le père d'Alexandre n'était pas moins sévère, non plus. Quand il apprit que sa fille Kalla retrouvait son amoureux dans les ruines de la maison Messica, il se sentit atteint dans son honneur. Et sans attendre, il se rendit sur les lieux s'assurer de la conduite de sa fille:

En tout cas, il y alla, seul, sans parler à personne et les surprit en train de s'embrasser. Il se montra et ne dit rien d'autre que 'viens' à sa fille, ignorant le garçon qui, d'abord pétrifié, voulut parler. Il le repoussa du bras, étendu comme une rame. Il emmena Kalla jusqu'à la maison, s'y enferma avec elle, défit sa ceinture et se mit à la battre, farouchement, méthodiquement, comme s'il n'entendait pas les hurlements à la mort, les cris des femmes accourues, les coups sur la porte, puis les supplications de notre mère, qu'on avait été chercher à la hâte. (107)

Ces deux narrations, bien qu'imaginaires, expriment néanmoins la sévérité du père juif qui constitue au fond sa seule réalité sociale. Insignifiant au dehors, il ne retrouve sa dignité d'homme et de père, qu'au sein des siens. C'est dans ce respect et dans cette autorité qu'il récupère ses dimensions d'être humain.

De son côté, le fils reste agglutiné à cette famille qui lui offre chaleur et tendresse. Mais en même temps, elle le couve, l'absorbe et le

(106) A. Memmi, Le Scorpion (Paris : Gallimard, 1969), p. 152.

(107) Ibid., p. 45.

castre. D'abord parce qu'elle lui offre une image irréaliste du monde non juif qui est infiniment plus dur que la vie à l'intérieur du ghetto. En le défendant, elle le soustrait dès l'enfance à la réalité de ce monde. Ainsi, mal préparé à la lutte, le Juif se retourne vers sa famille qu'il consolide et alimente par de constants apports nouveaux. L'enfant devient l'investissement précieux du père, de la mère et de tous les adultes qui se justifient et se prolongent en lui; tandis que le père, raffermi par ses fils, est reconnu comme le petit chef incontesté, incontestable, de cette minuscule société émouvante et dérisoire. Voilà pourquoi le fils se soumet de bon gré à l'autorité du père et se prépare à le remplacer. Le modèle est débile, son univers est celui d'un vaincu, mais quelle autre issue lui reste-t-il? Par un paradoxe curieux le père est à la fois débile et envahissant, parce que complètement adopté.

En somme, la famille est à la fois le refuge et la fuite, le mur protecteur et la prison, la richesse et la pauvreté.

Le Juif n'est pas seulement une négativité, il est aussi une positivité. Sa famille se perpétue, et sa religion subsiste intacte; la tradition demeure vivante et sa solidarité agissante. Mais, dit Memmi:

Dans les conditions d'oppression enfin, tout à tendance à se négativiser, la négativité attaque tout, corrode tout. Il ne suffit pas de dire que la condition juive est autant négative que positive, malaise et hostilité autant que vouloir-vivre et institutions. La contagion du malheur pénètre jusque dans les aspects les plus positifs. Comme si la positivité juive, fruit partiel d'une situation nocive, devait engendrer d'elle-même une certaine nocivité. (108)

(108) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 369.

Autrement dit, le Juif existe; mais son existence est si perturbée que sa positivité même est atteinte. En effet, dans une situation oppressive, il ne peut qu'accorder son existence à son malheur. Et pour s'y adapter, il met au point tout un chapelet de ruses patientes, de mesures de défense pour pouvoir exister.

Mais s'il existe, c'est un peu à sa manière. Il n'est pas seulement non-Juif, il est autrement: il ne va pas à la même église, il n'a pas les habitudes collectives de tous. Pour vivre tel qu'il le désire, il ne peut que vivre en marge de sa collectivité. Et cette marginalité rend son existence insolite, provocante quelquefois. De sorte que si son héritage et toute sa positivité lui permettent, certes, de vivre, ils contribuent en même temps, à le distinguer et à en faire un être marginal qui ne peut que heurter les autres, donc en souffrir et quelquefois en mourir. Ainsi par-delà sa positivité, peut-être à cause de cette positivité, l'existence juive est-elle toujours affligée d'un lourd coefficient négatif. Ce qui pousse Memmi à admettre l'existence d'une condition juive spécifique:

Je crois, en bref, qu'il existe une condition juive; je veux dire une condition juive spécifique. Cette condition fait du Juif un être minoritaire, différent, séparé de lui-même et séparé des autres, un être déchiré dans sa culture et dans son histoire, dans son passé et dans sa vie quotidienne, un être abstrait enfin. Qu'ai-je fait là jusqu'ici sinon esquisser les traits principaux d'une figure d'oppression? Oui, Juif je suis surtout un opprimé, et la condition juive est essentiellement une condition d'oppression. (109)

(109) A. Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 376.

Deuxième partie

LES FAUSSES LIBÉRATIONS

Il n'y a que deux sortes de Juifs: ceux qui sont dévorés de l'inquiétude judaïque et qui jouent tant de pauvres comédies pour le nier (et pour se le nier à eux-mêmes); ceux qui sont dévorés de l'inquiétude judaïque et qui ne songent même pas à le nier. (110)

Ch. Péguy.

(110) Ch. Péguy, Note conjointe sur M. Descartes (Paris : Editions de la Nouvelle Revue Française, 1924), pp. 75-76.

CHAPITRE I

LE REFUS DE SOI

Face à leurs oppresseurs, les opprimés réagissent différemment. Les uns tendent à leur ressembler en adoptant leur langue, leurs coutumes, leurs moeurs, etc. Les autres au contraire s'éloignent d'eux en se réfugiant dans leur propre culture. Les réactions du Juif malgré leur apparente multiplicité peuvent se répartir en deux groupes: "Un grand nombre d'entre elles", dit Memmi, "fonctionnent d'après un même mécanisme, plus ou moins caché: celui du refus de soi. Un deuxième groupe relève de l'affirmation de soi." (111)

Ceux qui se refusent tendent de changer leur nom ou de rejeter leur judéité au moyen de l'assimilation, la conversion ou le mariage mixte. Ceux qui affirment leur judéité s'enferment dans le ghetto, se réclament de la religion et obéissent à la tradition. Il existe, sans doute, d'autres formes de réactions; mais nous nous proposons d'examiner les plus courantes d'entre elles, énumérées ci-dessus afin d'apprécier leur efficacité.

(111) A. Memmi, L'Homme dominé (Paris : Gallimard, 1968), p. 112.

Le changement de nom

Un des moyens d'échapper à la prise des autres, est de changer de nom. Pour tout Juif qui ne se sent pas en sécurité, c'est un moyen de défense assez commode. En effet la consonance hébraïque de son nom risque de le distinguer comme minoritaire. Aussi se hâte-t-il de s'en débarrasser. L'un procède par amputation, comme Taleb qui devient Taïé; l'autre par retournement, comme Aaron qui devient Nora. Tel recourt à la traduction, comme Haïm --qui signifie en hébreu "vivant"-- devient "Vidal", dérivant lui-même de "Vitalis". Tel autre, enfin, à la simplification ou à l'anagramme, comme Solvi, pour Schlomovitz.

Mais à regarder de près, on s'aperçoit que cet effort ne va pas jusqu'au bout. Il existe sans doute des Juifs qui changent radicalement de nom; mais ils semblent fort rares. Ces procédés paraissent des demi-masques à la fois audacieux et timides. Cette imposture transparente n'est pas sans signification. Elle représente un effort contradictoire: un refus de soi aussitôt contrarié par une résistance à ce refus. Chacun semble observer un lien plus ou moins déguisé, avec l'ancien nom; de sorte que le nouveau n'est jamais choisi au hasard, mais suivant des critères implicites. On n'aime pas se découvrir, mais on se laisse deviner; comme si l'on craint de disparaître dans un autre être.

Un publiciste juif du Maroc établi depuis peu en France et qui s'appelait Benamar décide de signer Emmanuel. Ce changement de nom, à première vue, anodin, trouve aux yeux de Memmi l'explication suivante:

Le publiciste juif marocain, qui échangeait Benamar contre Emmanuel, souhaitait évidemment que sa qualité de juif nord-africain ne le handicape pas dans son activité professionnelle. Mais en même temps, il se condamne pour ce qu'il consi-

dère intérieurement comme une faiblesse, une petite lâcheté. Sans compter qu'il n'est pas seul à le penser: il sait bien que ses amis, et les autres, ne l'approuvent guère. Bref, il se reconnaît coupable envers le groupe, et c'est là un sentiment lourd à porter quand on est juif, c'est-à-dire on appartient à un groupe menacé, donc revendicateur envers les membres et prompt à les accuser de trahison. Alors il ruse, il coupe la poire en deux: il choisit un nom qui peut être juif, sans l'être à coup sûr. Certes il n'aura que le bénéfice du doute mais il aura cessé d'être à coup sûr, un juif nord-africain. (112)

De tels procédés ne sont pas ignorés des communautés juives d'Afrique du Nord. Aveuglés par les lumières de l'Occident, les Juifs maghrébins dans leur majorité cherchent à ressembler le plus possible aux Français. On se façonne à leur image, on se coiffe à la mode du jour, on abandonne les prénoms hébraïques aux actes de l'état civil pour ne retenir que des noms européens. Ce problème de nom se posait sérieusement dans chaque famille lors de la naissance d'un enfant. Le dialogue suivant, entre les héros d'Agar, traduit clairement les soucis de la nouvelle génération:

- Ce n'est pas tellement scandaleux, essayai-je d'expliquer avec un calme vermoulu, les protestants s'appellent bien Samuel ou Josué, Lincoln s'appelaient Abraham et...
 - Nous ne sommes pas en Amérique. Un jour nous rentrerons en France: imagine le succès qu'il aura si nous appelons notre fils Abraham comme ton père!
- Tout cela, je le savais, je l'aurais soutenu moi-même. Les nouvelles générations abandonnaient de plus en plus les prénoms ancestraux pour d'autres noms moins signalétiques et quelquefois si d'avant-garde, comme Ludmilla, Gladys ou Hilda, qu'ils en étaient comiques et paradoxalement révélateurs. Je pouvais aussi proposer un moyen terme assez usité: laisser le prénom religieux en second et l'enterrer ainsi dans le bulletin de naissance. (113)

(112) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 33.

(113) A.Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p. 113.

L'hypothèse de Memmi nous paraît juste. Il faut à la fois rester juif mais pas trop; il faut relâcher ses liens avec soi-même, mais pas trop. Benamar en s'appelant Emmanuel, veut démontrer qu'il refuse d'être pris pour un Musulman. Mais il ne veut nullement disparaître comme juif. Ces changements expriment l'équivoque. Pourquoi pas des noms authentiquement juifs?

Apparemment inoffensif, le changement de nom est au fond un masque, une mesure tactique qui est le premier pas vers le refus de soi.

L'assimilation

Pour vivre au milieu des non-Juifs, il faut se soustraire à leur attention. Pour ce faire, le Juif s'emploie à leur ressembler en adoptant leur mode de vie. Rien ne le distingue plus d'eux; ni le vêtement et la langue, ni la nourriture et les loisirs. L'assimilation commune à tous les opprimés est un phénomène très courant dans toutes les judaïcités du monde. Selon Memmi, la judéité n'a jamais été un ensemble monolithique. Tout au long de son histoire elle s'est modifiée au contact des autres peuples. Voici sous sa plume les multiples adaptations des Juifs du Maghreb au contact de ses colonisateurs successifs:

La judéité n'a jamais été un absolu, un bloc inentamable; elle est aussi l'ensemble des relations avec les non-Juifs. Quel Juif, vivant au milieu des autres, ne s'y est pas assimilé plus ou moins? Quand je regarde en arrière et que j'essaie d'apercevoir notre histoire de Juifs d'Afrique du Nord d'une seule vue, j'y découvre un long effort, contrarié, vers la ressemblance. Nous avons été des Phéniciens, puis des Berbères, puis des Arabes, de langue, de costume et d'alimentation, avant de tendre avec ardeur vers le modèle européen. Et assurément nous avons gardé des traces de tous ces avatars successifs. (114)

(114) A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 49.

En Afrique du Nord, les riches furent les premiers assimilés. Ils quittaient le ghetto pour les quartiers européens, envoyaient leurs enfants dans les écoles françaises, s'habillaient à la dernière mode italienne, et voyageaient régulièrement en Europe. Ce mouvement relativement rapide ne manquait pas de susciter des mécontentements au sein des masses juives qui y voyaient une espèce de trahison. Mais assez tôt, le mouvement gagna en surface et en profondeur:

Nous nous sentions abandonnés par nos bourgeois, qui allaient rencontrer les Autres dans de hauts lieux appelés Tennis-Club ou Résidence générale. Mais le mouvement était général et, tôt ou tard, le résultat identique. Nos parents, oncles et tantes ne s'habillaient déjà plus comme leurs pères et mères, qui portaient des burnous, blancs ou bleus, et les vastes pantalons arabes. Et nous étions si loin de nos parents, par le costume, le langage et la technicité, que nous étions effrayés et gênés dans nos relations avec eux. Même nos rabbins essayaient timidement la soutane des prêtres catholiques, et d'ailleurs imitaient en cela les rabbins français. Bref, l'assimilation se faisait de toute manière; c'était affaire de temps et d'osmose. (115)

On peut déplorer une telle démarche. On peut y voir de la faiblesse, une certaine lâcheté; un certain laisser-aller dans un conformisme béat. On peut au contraire, soutenir que le courage réside dans l'anticonformisme, dans l'affirmation de son identité, dans la fidélité. Là, Memmi soulève le problème de la spécificité des coutumes juives. Pour lui, en dehors des valeurs et des rites proprement religieux, les coutumes juives sont altérées, elles portent pour la plupart l'empreinte de leurs pays d'accueil. L'oppression a tellement duré qu'elle n'a pas laissé au Juif des repères sûrs, confondant ainsi ce qui lui est propre et ce qui appar-

(115) A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), pp. 49-50.

tient aux autres. Parler donc de fidélité est ambigu. Pour Memmi,

La plupart des coutumes dites juives sont des emprunts aux peuples environnants, aux hasards des migrations. Ah! j'ai trop âprement défendu le couscous... arabe, devenu notre plat sabbatique, pour ne pas savoir combien cette cause est douteuse! Comment aurais-je davantage pris au sérieux les délicatessen ashkénazes, le jus de betterave à la crème, qui est russe, ou la carpe à la farce douce qui est polonaise?, . . . Le couscous était arabe, il est devenu mien; la carpe farcie était polonaise, elle est devenue juive, . . . Tout cela est devenu juif, au cours de l'une des nombreuses étapes. Quel sera le prochain plat et le prochain costume? Condamner l'assimilation, c'est interdire aux immigrants juifs en France l'adoption du beefsteak-pommes frites. C'est condamner un aspect véritable, permanent et généralisé de la plupart des communautés juives. (116)

Parler de facilité et de trahison, c'est faire preuve de niaiserie; c'est ignorer l'histoire et les contraintes qu'elle a exercées sur le Juif. Condamné à abandonner ses refuges les uns après les autres, et à vivre parmi d'autres populations et sous d'autres lois, comment lui aurait-il été possible de vivre sans s'adapter à ses nouveaux voisins? L'assimilation, dit Memmi, a été, au contraire, l'une des réactions les plus saines du Juif, puisqu'elle lui a souvent permis de détourner les regards hostiles de ses concitoyens.

Cependant, fût-elle aussi indispensable, l'assimilation devait lamentablement échouer, parce que, selon Memmi, elle a été impuissante à régler la problématique juive. D'après lui, "L'assimilation était nécessaire, et tant que l'oppression demeurerait elle devait échouer, . . . Dans la mesure où l'opprimé est acculé au désespoir, il est conduit, du même coup, à refuser et à imiter son oppresseur." (117)

En effet, quels que soient les travestis du Juif, il est sans cesse

(116) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 50.

(117) Ibid., pp. 51-52.

révélé aux autres par ses parents, ses amis, ses relations. Qu'un de leurs cris retentisse quelque part dans le monde, et le voici de nouveau troublé, agité, rappelé à lui-même et découvert aux "autres".

"Pour que l'assimilation réussisse", écrit Memmi, "il faut qu'elle soit possible, d'abord, pour l'ensemble du groupe juif." (118)

Une telle proposition est simplement absurde. Existe-t-il un groupe humain qui veuille renoncer collectivement à ce qui fait son existence? Il ne peut accepter sans se nier lui-même, sans aller contre sa propre existence. Renoncer à lui-même pour se sauver, équivaut à un suicide collectif puisque son existence formelle coïncide avec sa vie même en tant que groupe. Est-ce à dire que l'histoire juive n'a jamais enregistré de telles disparitions collectives? Malgré leur rareté, dit Memmi:

L'histoire nous fournit quelques exemples d'assimilation globale. Mais si j'osais formuler une espèce de loi, en cette matière difficile, je dirais qu'un groupe humain n'accepte volontairement cette mort formelle que pour éviter une mort totale. Les judaïcités ne se sont assimilées que lorsqu'elles n'avaient plus le choix qu'entre l'extermination et la métamorphose. Elles s'y résignaient donc avec l'espoir tenace de se sauver malgré tout: d'où les déguisements et les masques, d'où les Marranes." (119)

La violence, certes, est un obstacle sérieux à l'assimilation. Elle réveille et garde l'opprimé en haleine. Pour endormir sa vigilance, il lui faut la paix et du temps. Les judaïcités qui ont connu cette paix se sont laissé assimiler jusqu'au moment où un trouble collectif les a saisies. Memmi nous cite l'exemple de la judaïcité américaine, la plus opulente et la plus forte des communautés juives, dont la préoccupation n'est pas

(118) A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 52.

(119) Ibid., p. 53.

tellement l'antisémitisme que la disparition par conformisme.

A chaque période de paix relative, un grand espoir vient au coeur de tous les Juifs; un grand espoir en même temps qu'un grand trouble. Serait-il possible enfin de s'installer définitivement dans ce pays, sans plus avoir à craindre ses concitoyens, de mener leur exacte vie?, . . . Du coup, la communauté semble saisie d'affolement devant cette amnésie progressive, de vertige, comme devant un abîme inconnu, où elle va s'engloutir sans recours. L'assimilation tant désirée apparaît bientôt comme un péril mortel. Un lourd mécanisme compensateur de défense se met alors en branle. Ces mêmes dirigeants juifs américains, si convaincus naguère par l'américan way of life, sont terriblement soucieux aujourd'hui de freiner un mouvement qu'ils avaient appelé de tous leurs vœux. Et d'ailleurs, qui oserait prétendre que nous ayons fini avec l'antisémitisme? (120)

Comme on le voit, la conscience juive n'a jamais cessé et ne cesse encore d'être rappelée à elle-même. Aujourd'hui l'Etat d'Israël vient intéresser les Juifs à leur avenir. C'est un fait qui s'impose à eux; on ne peut l'éluder, il entre dans leur réflexion. De sorte que si l'assimilation fut longtemps prématurée, elle est peut-être aujourd'hui trop tardive. Par conséquent, l'assimilation ne pouvait qu'échouer, devant une résistance si profonde. Certes, un individu peut tout tenter; mais malgré l'ardeur de sa participation, la conduite et le destin de son groupe lui échappent et s'imposent à lui largement.

"Dans les conditions d'oppression", dit Memmi, "l'assimilation se heurte à la volonté profonde tant de l'opresseur que de l'opprimé." (121) Pour aller au bout de l'assimilation, l'opprimé devrait se passer des siens, consentir au mépris et à l'accusation des autres, les reprendre à

(120) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 54.

(121) Ibid., p. 56.

son compte et se faire le complice des insulteurs et des persécuteurs. Or malgré sa décision, il hésite constamment et doute finalement s'il sera toléré. Il n'est jamais convaincu qu'il faille s'arracher à soi-même; parce que le refus de soi, affirme Memmi, est un des gestes les plus obscurément révoltants. Son exemple personnel illustre bien ce conflit interne:

Un jour, un nouveau locataire s'installe dans l'immeuble: - Savez-vous, me dit soucieux et méprisant, mon voisin de palier, savez-vous que ce sont des Juifs? Des Juifs polonais! (Trois mois après, nous eûmes des Juifs nord-africains.) La tranquillité de l'immeuble est perdue! Vous n'imaginez pas ce que ces gens sont bruyants, sales et sans gêne!..., . . . Cet homme, avec qui j'arrivais à m'identifier partiellement, me rappela brutalement l'image abjecte qu'il a des miens, image qui fait partie intégrante de son univers, de cet univers que je voulais adopter. Que devais-je faire alors? Me taire ou parler? Parler! Protester dignement: 'Attention je suis Juif moi-même, etc.! Mais alors, à nouveau, je me pose ouvertement en Juif, en Juif tunisien. L'incognito cesse et l'assimilation est stoppée. Valait-il mieux me taire? Pas davantage, car si l'incognito demeure, l'assimilation est tout de même stoppée: l'identification devenant brusquement impossible. Comment continuer à m'identifier à des gens qui me méprisent et m'insultent? Intérieurement au moins, je redeviens distant, différent et séparé comme d'habitude. (122)

Enfin, "si l'assimilation échoue", poursuit Memmi, "c'est plus par la faute de l'opresseur que par la réticence de l'opprimé." (123) Chercher à s'assimiler, c'est bien pour être comme les autres, et pour ne plus être désigné comme être différent et séparé. Or, ouvrir les portes pour accueillir le Juif, est pour le non-Juif une perte de privilège. En

(122) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 57.

(123) Ibid., p. 57.

effet, l'existence du Juif diminue la négativité du non-Juif. S'il est malheureux, le Juif est plus malheureux que lui; s'il est misérable, il l'est moins que lui. Il n'est sûrement pas au bas de l'échelle sociale puisque le Juif est plus bas encore. Et s'il arrive qu'il n'y soit pas, c'est précisément une anomalie, un scandale qu'il faudrait réparer: d'où le racisme légitimé. Comme l'a montré Sartre, en face du Juif, le non-Juif reconquiert sa positivité. Il se rappelle qu'il a un pays, une histoire, un passé, et d'où le Juif est exclu. Cet être carencé lui permet de mieux jouir de ce qu'il possède. De sorte que si le Juif n'existait pas, il faudrait l'inventer parce qu'il permet de cristalliser le mal social, métaphysique et individuel. Pour ces raisons l'opresseur s'oppose à l'assimilation des étrangers. "Voilà pourquoi", dit Memmi, "aucun oppresseur ne saurait consentir à l'assimilation de l'opprimé. Elle lui apparaît comme une imposture, et une frustration. Et d'une certaine manière, elle l'est: elle prive le non-Juif de son exutoire le plus commode, sans que le Juif cesse d'être." (124) En conclusion, nous pouvons dire que l'assimilation est l'aveu d'une défaite et la tentative de la pallier; un moyen d'atténuer l'anxiété du Juif et d'émousser l'hostilité des autres. Mais, comme nous le voyons, elle se révèle une demi-mesure. Le Juif n'est ni totalement juif ni entièrement "autre". Sa condition, il la vit plus douloureusement encore, puisqu'il devient plus attentif à la souffrance des siens et à l'hostilité des autres.

(124) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 58.

En somme, entre deux groupes en conflit, l'assimilation de l'un à l'autre est moralement répréhensible et pratiquement illusoire.

La conversion

Le destin tragique du Juif ne peut se permettre des demi-mesures. L'assimilation échoue précisément parce qu'elle ne va pas assez loin. Au lieu de recouvrer la paix, l'assimilé se trouve, bien au contraire sur une corde raide entre la vie publique et sa vie privée. Il est soumis à un constant et pénible ajustement, à une mise au point sans cesse reprise. Situé entre les siens et les "autres", il n'est nulle part: il n'échappe ni à l'irritation des premiers ni à l'hostilité des derniers. Pour retrouver son unité et mettre fin à cette odieuse gymnastique, n'est-il pas plus logique d'adhérer plus franchement à l'un des deux camps? Dans le cadre du refus de soi, la position la plus franche est, sans conteste, la conversion. Cette démarche est, bien entendu, un suicide symbolique mais optimiste. Le Juif doit mourir, pour renaître pareil aux vainqueurs, accordé enfin à leur univers.

Cette solution, annonciatrice de paix et de bonheur, est apparemment logique. Mais, d'après Memmi, elle se révèle impossible à l'examen, parce qu'elle se heurte à des difficultés d'ordre logique, à l'attitude du converti et de l'Eglise, et tout d'abord à la lutte que doit livrer aux siens, le prosélyte.

Le converti doit pouvoir surmonter d'abord la condamnation de sa famille et de sa collectivité dont il s'est désormais attiré la haine et la fureur. Dans son geste, les membres de sa communauté ne voient que sordide calcul et trahison. Contrairement à l'assimilation qui est gra-

duelle, variée d'aspect, sournoise et nécessaire à la fois, la conversion est un acte décisif et unique, un saut: le passage irréversible d'une communauté à l'autre; d'un univers idéologique à un autre. Dans ce choix le converti semble assurer son propre salut; ce faisant, il proclame la faillite de son groupe d'origine et le désigne comme invivable et insauvable. D'où cette consternation qui frappait les familles des convertis et dont nous fait part Memmi dans le passage suivant:

Nous avons en Tunisie quelques cas de conversions annuelles; la leçon n'en était guère encourageante. Le snobisme exigeait que les familles bourgeoises envoient leurs filles étudier chez les Soeurs de Sion. En conséquence, de temps en temps, une gamine croyait faire une crise mystique et sollicitait le baptême, ou même de prendre le voile. Le résultat n'était pas beau à voir. Les malheureux parents résistaient, pleuraient, menaçaient. La jeune fille s'exaspérait devant l'obstacle, et souvent sa tendresse s'aigrissait en haine. Une espèce de cataclysme entraînait la famille dans le malheur pour plusieurs années. Pourquoi cet affolement? C'est que les parents reprenaient à leur compte l'extraordinaire condamnation du converti par le groupe: le converti était obscurément considéré comme mort, et d'une mort infamante, par toute la collectivité. La conversion exigeait d'abord une lutte épouvantable, la plus pénible qui soit: contre les siens. (125)

On peut déplorer ce manque d'adaptabilité à travers les siècles, l'éternel refus des Juifs devant une porte entr'ouverte. Mais on ne peut les empêcher de voir dans la conversion une trahison criminelle, qu'ils ressentent comme une injure, une atteinte à leur être, une défaite. Tel est donc, le sort des convertis qui, pour échapper à l'hostilité des "autres", s'exposent à celle des leurs, contre laquelle ils doivent péniblement lutter.

(125) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 61.

Pour le prosélyte, la conversion est une étape logique, terminale, du refus. Il l'envisage comme une rupture totale avec cette judéité devenue pour lui trop encombrante. Mais il se rend compte que, loin d'en avoir fini avec les Juifs et le judaïsme, il ne rompt pas totalement avec son groupe d'origine. D'une part en cherchant à faire son salut, il ne l'espère pas seulement pour lui; il le souhaite pour les autres aussi; au moins pour les siens, pour sa postérité, sinon pour tous les Juifs. D'autre part devenu chrétien, il est amené à étudier son judaïsme plus qu'il ne l'a jamais fait jusqu'ici. En effet, d'après Memmi, les convertis connaissent la tradition juive mieux que la plupart des Juifs. C'est qu'ils s'intéressent d'une manière réfléchie, à l'histoire et à l'idéologie juives. Ils reprennent à leur compte les préoccupations chrétiennes profondes et dogmatiques, mais plus anxieusement que les chrétiens courants, comme ex-Juifs et chrétiens tout neufs. De sorte que paradoxalement le Juif converti se sent plus juif que le Juif et plus chrétien que le Chrétien comme en témoigne ce passage:

Je ne suis pas chrétienne avant d'être juive, ni chrétienne bien que juive. Je suis essentiellement chrétienne parce que juive... Mon christianisme me révèle chaque jour un peu plus mon judaïsme, enraciné en moi, et mon judaïsme retrouvé, repensé à la lumière de mon christianisme, illumine celui-ci de tout son éclat. (Denise Aimé, Convertie au catholicisme) (126)

Malgré lui, le prosélyte redécouvre son passé, les liens qu'il a avec son ex-communauté et ressent par conséquent, le devoir impérieux de s'occuper de ses ex-coreligionnaires. A ce brûlant intérêt, l'idéologie chrétienne lui fournit toute la caution nécessaire: les origines juives

(126) Cité par A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 65.

du Christ, le rôle du Juif dans l'eschatologie chrétienne, etc. De sorte que pour être authentiquement chrétien, il lui est nécessaire d'intégrer le judaïsme et les Juifs. C'est, semble-t-il, la première préoccupation de tout converti que corrobore ce texte: "Ceci montre bien quel est le premier devoir d'un converti: non seulement ne rien renier (d'Israël)... mais prouver par toute son attitude qu'il n'a rien renié." (D.Aimé) (127) Désormais il essaie de concilier les deux parties ennemies de son être. Il insiste auprès des chrétiens sur la genèse juive du christianisme et propose aux Juifs un salut qui les révulse. Le résultat est qu'il se rend odieux aux uns et aux autres; parce qu'il se considère à la fois un vrai Juif et un vrai Chrétien. Mais qui ne voit, au fond, son écartèlement, sa souffrance de n'être ni l'un ni l'autre?

Les relations de l'Eglise et de la synagogue sont également un obstacle majeur à la conversion. D'après Memmi, on ne peut abandonner sa religion de minoritaire au profit de la religion dominante, sans un sentiment de culpabilité et de lâcheté. Les souffrances juives dans l'univers chrétien sont autant d'obstacles à franchir pour le converti. C'est ce qui explique la méfiance du Juif à l'égard de l'Eglise malgré l'admiration qu'il peut en avoir et qu'exprime éloquemment Memmi:

Comment expliquer clairement ce que l'Eglise a représenté pour moi, en tant que Juif? Il m'est arrivé d'admirer son organisation, la puissance de ses moyens, la souplesse de ses méthodes. La colline de Carthage, tout entière en sa propriété, la statue du cardinal Lavigerie à l'entrée de la ville arabe; le réseau scolaire des Soeurs de Sion; les

(127) Cité par A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 65.

Pères blancs et leurs maisons multiples, installés au coeur des médinas, leur parler arabe impeccable; la manière dont elle plaçait ses hommes et résistait à tous les changements politiques, même après l'indépendance du pays. Mais je n'ai jamais pu l'aimer ou simplement faire confiance à ces hommes trop entreprenants, trop efficaces, trop constamment sournois et intéressés par leur seule cause. (128)

L'attitude de l'Eglise, lors de la deuxième guerre mondiale, face à la tragédie juive ne soulage guère la conscience du candidat à la conversion. Comment en effet, peut-il sans déchoir, sans marcher sur sa fierté, adopter complètement les valeurs et les coutumes de l'Eglise, - seraient-elles fortes et belles en elles-mêmes, seraient-elles supérieures aux siennes? L'exemple suivant traduit bien les dispositions dans lesquelles se trouvaient les Juifs durant la dernière guerre:

Quelle âme juive bien née pouvait encore faire un pas au-devant de ce monde chrétien? On me fait rire aujourd'hui avec ces discussions vétilleuses, pour savoir si le pape Pie XII avait su ou pas su, s'était tû ou pas tû. Comme s'il y avait pour nous le moindre espoir, à l'époque, de voir l'Eglise lever le petit doigt pour nous sauver! Nous n'y pensions même pas et nous n'avions même pas songé à le lui demander. Sans la soupçonner d'être du côté des assassins, nous la rangions confusément parmi ces puissances froides qui, pour le moins, faisaient fi de nos existences. Je sais aujourd'hui qu'il faut nuancer davantage. Il y eut des prêtres généreux, comme il y eut des prêtres complices, de l'ordre de Vichy, par exemple. Et si l'Eglise a été neutre, le plus souvent, c'était pour se sauver elle-même et sauver d'abord les siens. Mais enfin, coupable, complice, ou simplement neutre devant la mort affreuse de tant des miens, comment aurais-je pu, sans honte, sans déshonneur, songer encore à en faire partie? (129)

(128) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 67.

(129) Ibid., p. 70.

Enfin le converti ne peut s'épanouir selon Memmi dans le destin de son choix. Sa nouvelle vie est plutôt dramatique, parce que d'une part la présence des siens témoigne en quelque sorte de son abandon; et tant que cette judéité demeure vivante il ne peut éprouver qu'irritation. D'où la cruauté ou la dureté de certains convertis envers leur groupe d'origine.

On connaît l'extraordinaire dureté de Simone Weil [dit Memmi] ou la fureur hargneuse de tel converti connu: c'est que l'existence obstinée du groupe juif témoigne inlassablement à leurs yeux de leur défection. Il aurait fallu en somme que le converti entraîne avec lui sa femme, ses enfants, ses ascendants, ses amis et connaissances, bref, toute la judaïcité! (130)

D'autre part, malgré la conversion, le prosélyte se sent et reste différent à ses yeux comme aux yeux des "autres" :

Non, ce n'est pas une solution, m'écrit une amie convertie; si je dis que je suis une convertie, cela complique tout; si je ne le dis pas, les gens parlent devant moi, et, très souvent, ils sortent un propos antisémite... Cela retentit en moi et sur mon mari, sur notre vie. Et ce sont ces détails quotidiens qui font la vie. La vérité est que je vis dans la méfiance. La vérité est que je ne suis sauvée de rien. (131)

Les difficultés logiques de la conversion ne sont pas des moindres; en effet, d'après Memmi, il existe deux apories graves de la conversion: une pour l'incroyant, une pour le croyant. La conversion est avant tout un acte de foi. Il suppose l'existence de Dieu et la croyance en Lui; la foi dans les dogmes et les mystères. Or comment concevoir la conversion d'un Juif incroyant au christianisme? Peut-il logiquement accepter des valeurs qu'il rejette dans le judaïsme? Pour le croyant, l'acte de con-

(130) (131) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p.75.

version est encore plus grave que pour l'incroyant. C'est que l'aspect mystique, discutable pour l'incroyant, devient ici terrifiant: on trahit un Dieu et pas seulement les hommes ou la logique. D'où l'impossibilité pour le croyant d'envisager un tel acte qui, pour lui, n'est plus ni moins qu'une apostasie. D'ailleurs, dit Memmi:

Le long martyrologe juif fut, entre autres, le prix de cette impossibilité. Un croyant véritable ne peut renoncer à son salut éternel pour un misérable sauvetage charnel et provisoire. Les Juifs croyants ont généralement préféré se laisser égorger, brûler, plutôt que de s'abandonner à cette trahison mystique. (132)

Dans les deux cas la conversion apparaît impossible. Absurde pour l'incroyant, elle est sacrilège pour le croyant. Mais dans les deux cas c'est un acte scandaleux. Ce sont là deux apories insolubles. On peut, bien entendu, passer outre à l'irrationalité et au sacrilège et l'envisager comme un simple geste tactique. Mais dans ce cas la paix tant recherchée, on ne peut jamais la retrouver puisqu'on est condamné à passer sa vie dans le mensonge et les grimaces.

Comme l'assimilation, la conversion s'avère impossible. Au lieu de procurer la paix, elle semble aggraver les tourments du converti. Loin de le libérer de sa judéité, le plus souvent elle l'alourdit, la rend plus insupportable. Loin de se réconcilier avec le monde, il s'attire au contraire, la haine des siens et la méfiance des autres. Loin d'apaiser son âme, il vit désormais dans le trouble et la morbidité. Pourquoi donc la conversion si elle ne lui procure pas la paix avec lui-même et avec les

(132) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 73.

autres? Que peut-il tenter d'autre pour dérouter son destin? Si l'assimilation est une demi-mesure, la conversion est le geste-limite que le Juif peut accomplir. Mais malgré son audace, la conversion demeure impossible, une fausse solution.

La mariage mixte

Reste à savoir si le mariage mixte met fin à la problématique juive. A première vue, il semble un lieu idéal de synthèse et d'harmonie, d'ouverture et de générosité réciproque. En épousant la fille de son oppresseur, le Juif contracte ipso facto avec lui une alliance à parts égales. C'est pour l'être le plus faible un acte de triomphe, puisqu'il oblige son allié à le reconnaître tel qu'il est. Il n'a besoin ni de se soumettre, ni de s'oublier, ni de respecter des valeurs dominantes, comme la plupart des autres solutions. Le mariage mixte semble indiquer la voie royale de la libération du Juif. Mais à l'examen, il se révèle le plus souvent un carrefour dangereux, propice à toutes les collisions, au lieu d'être une oasis de paix. Un tel mariage d'après Memmi, ne résout rien:

Si j'avais été convaincu que le mariage mixte procurait au Juif la paix de l'âme, la fin de l'inquiétude et une meilleure adaptation au monde des autres, j'aurais prôné le mariage mixte, quelle que soit la gravité du choix. Mais, tout compte fait, je n'ai pas vu qu'il contribue à simplifier le destin juif; je n'ai pas constaté qu'il aide l'homme juif à obtenir de meilleures relations avec les autres hommes, les siens et les autres, ni avec lui-même. (133)

On sait qu'il existe deux attitudes à l'égard de cette question lancinante. Les traditionalistes pour qui les rapports des peuples sont

(133) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 80.

fondés sur la méfiance, toute union entre deux individus de groupes différents est d'avance condamnée: on n'épouse pas un Musulman, on n'épouse pas un Juif; inversement on n'épouse pas un Chrétien. Pour les progressistes, au contraire, qui font confiance à la nature humaine et croient aux progrès des sociétés, la communication entre les êtres et les peuples va de soi. Selon Memmi, cette communication, loin de signifier une ouverture de groupes, une union, figure plutôt l'incompatibilité des peuples. Chacun des conjoints en présence de l'autre, se révèle et se raidit dans ce qu'il est, devenant l'un pour l'autre les représentants de leurs peuples respectifs ce qui, dans un conflit de groupes, ne va pas sans provoquer de graves perturbations. Loin de se réduire à une affaire de psychologie, de caractères ou de tempéraments, cette communication passe par leurs cultures respectives dont le conflit rejaillit fatalement dans la vie quotidienne des époux.

C'est ce qui arrive aux héros d'Agar. Marie Müller, de retour au pays natal du héros, n'éprouve que mépris et incompréhension pour la Tunisie, les membres de sa nouvelle famille, leurs coutumes et leurs rites religieux. Tout lui paraît étrange, périmé et barbare. Française et catholique, appartenant donc à la civilisation d'un pays triomphant, elle les juge selon des critères européens, seuls valables à ses yeux.

Issu d'une culture et d'un peuple infériorisés et dominés, le jeune médecin, lui, bien qu'intellectuel, ne peut supporter ce manque de sympathie, ce mépris d'un univers qui constitue tout son être. D'où, par opposition à Marie, et par solidarité envers les siens, sa soumission progressive à des rites et à des gestes que lui-même juge périmés, mais pour lesquels il manifeste de l'indulgence.

Le dialogue suivant des deux héros nous montre combien la présence des "autres" est incarnée dans la personne du conjoint, au point de devenir continue, quotidienne, obligatoire, jusque dans l'intimité:

- J'étouffe, murmure-t-elle, je ne vis plus. Je surveille mes paroles, mes gestes, mes pensées. Tout ce que je dis tu l'analyses, tu l'interprètes au plus mal. Souvent je fais de la surenchère, cela m'humilie et ne sert à rien, au contraire cela te crispe. Et quand je vis naturellement, tu en es blessé, je suis pour toi une étrangère hostile!
- Parce que vivre naturellement c'est juger les miens incultes, grossiers et vulgaires?, . . .
- Mais ils le sont! Il n'y a pas une seule personne parmi eux que j'aie envie d'approcher! Je n'aime pas ces gens et je déteste cette ville! Je ne m'y ferai jamais! Jamais!, . . .
- Nous y sommes: voilà ta vraie pensée. Et bien cette ville que tu détestes c'est la mienne, j'aurais voulu y vivre, ces gens que tu n'aimes pas, ce sont les miens, j'en suis, lorsque tu les méprises tu me méprises aussi.
- C'est absurde! Tu n'en fais pas partie! Tu es tellement différent d'eux!
- Cela me regarde. Je ne peux ni ne veux les abandonner, c'est tout. (134)

Le rappel permanent de ces différences aboutit à la destruction du couple. En effet, pour l'opprimé, la famille est un des rares refuges qui lui procure un sentiment de sécurité. L'exposer à cette corrosion constante, à cette lutte quotidienne qu'affrontent les conjoints, conduit à une scission intime. Le mari est partagé entre sa femme et sa famille; il en veut à l'une et à l'autre pour leur manque de compréhension et pour leur exclusion réciproque. Il est intérieurement déchiré comme l'est le jeune médecin:

Vis-à-vis de mes parents je redeviens soupçonneux, hostile, plein de reproches difficiles à formuler. Ils m'agaçaient de ne pas comprendre d'eux-mêmes ce que j'aurais souhaité d'eux. Mais que leur reprocherais-je au juste? D'être si

(134) A.Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p.240.

différents de ma femme qu'ils ne pouvaient ne pas blesser? J'en voulais à Marie de ne pas pouvoir les accepter tels quels, de son dépaysement, qu'elle ne cachait plus et dont je me sentais responsable. Je cherchais querelle à tout le monde, attaquant mes parents avec les lèvres de ma femme, disputant ma femme au nom des miens. Je ne pus m'empêcher de penser, pour la première fois, que j'avais choisi une voie bien difficile en épousant Marie. Puis aussitôt je me fis honte, . . . Il fallut bien admettre l'évidence: Marie ne pouvait faire partie des miens. Et ils ne pouvaient pas plus l'adopter qu'elle les accepter. (135)

A moins de rompre avec la famille, le contact avec elle devient source de conflit. Le mari qui désire revivre des événements traditionnels au sein de sa famille doit désormais y renoncer par respect pour sa femme, à moins que celle-ci ne les accepte par amour pour lui, dût-elle, en souffrir. Ces moments, en effet, loin de les unir, rappellent davantage leurs différences culturelles et religieuses; ils soulignent cruellement qu'ils n'ont ni le même univers intérieur ni les mêmes nostalgies. Résultat: loin de se réconcilier, ils sont bouleversés, déchirés, ne pouvant plus vivre spontanément leur vie. C'est ce que ressentait Memmi à l'occasion des fêtes juives, pour lesquelles il éprouvait une nostalgie évidente:

Il m'est arrivé de rêver à une soirée de Pâque, à une journée de Pourim, au moins pour leur pittoresque émouvant, l'attente du prophète Elie, la porte entr'ouverte sur la nuit, la promenade du traître Aman pendu au bout d'un roseau, les frôlements de mouchoirs de soie, débordant de la corbeille pascalle au-dessus de nos têtes, comme les caresses de flammes tièdes et bienfaisantes... Envies puériles, soit, mais pourquoi se refuser définitivement tout recours à l'enfance? Pourquoi larguer irrémédiablement toutes les amarres? Car, c'est cela également un mariage mixte: un voyage sans retour! Faut-il donc rester un héros toute sa vie, se maintenir au plus haut de soi-même. (136)

(135) A.Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p. 81.

(136) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 82.

Les structures de la communauté juive sont loin de favoriser de telles unions. Pour la collectivité juive le mariage mixte est une disparition à terme. Les membres d'un groupe minoritaire sont toujours tentés de se fondre dans la majorité et, pour cela même, le groupe menacé n'accepte jamais de gaieté de coeur une telle hémorragie. Ce qui explique la rigueur de la Loi juive en matière de mariage mixte en Afrique du Nord. Seuls les mariages religieux sont valides. Connaissant la situation, le jeune médecin fait un mariage en dehors de sa communauté. N'était là question d'héritage, qui ne peut aller à un incirconcis, nos deux héros n'auraient pas vu le rabbin, qui a refusé de légaliser leur union. D'où la haine de Marie pour le rabbin et ce qu'il représente. Mais chaque fois qu'ils ont affaire au groupe, leurs différences s'amplifient et leur incompatibilité s'accroît. Voici le point de vue officiel de la communauté rapporté par le jeune médecin:

La communauté ne peut, sans garanties, accepter dans son sein une étrangère. Je restai estomaqué. J'avais enfin compris: il était de l'autre côté. Une étrangère! A cet instant précis, de toute mon âme je me sentis du côté de Marie, oh oui! le meilleur de moi-même, le plus libre, le plus universel! Une peur rétrospective de ce que, sans elle, j'aurais pu devenir, m'envahit. (137)

Le couple est généralement affermi par les enfants, son destin est souvent scellé par cette lourde et émouvante responsabilité commune. Mais dans le cas du mariage mixte, les enfants réactualisent de nouveau le drame des parents car ils exigent des choix immédiats, des décisions rapides. Les courts délais qu'accorde la religion juive au père ne manquent

(137) A.Memmi, Agar (Paris : Buchet/Chastel, 1955), p. 169.

pas de le rendre angoissé. La judéité qu'il voulait fuir, la voici de nouveau présente, vrillante, exigeante et ne souffrant aucun compromis.

Faut-il circoncire le garçon? Le législateur ne laisse que huit jours pour se décider, faute de quoi le garçon sera incirconcis. Faut-il baptiser la fille? Il faudra le faire dans l'année, ou ce ne sera plus jamais fait. Quelle éducation leur donner? Religieuse ou non? Comment leur présenter le fait juif? Je ne sais pas encore ce qu'il faudrait dire à mes enfants de l'histoire juive. D'ailleurs est-ce exactement leur histoire? Dois-je décider que oui? et qu'ils seront juifs. Après tout, leur mère n'est pas juive, ils ne sont que demi-juifs, et je ne crois tout de même pas au privilège du mâle. (138)

Mais puisqu' il veut fuir sa judéité, pourquoi de telles questions? Ne vaut-il pas mieux soustraire l'enfant à toute influence religieuse des parents? N'est-il pas plus juste de laisser l'enfant choisir plus tard ce qu'il veut? Après tout, la plupart des parents juifs ne se préoccupent pas tant de l'éducation juive; pourquoi donc un tel drame?

A cela répond Memmi: "Le Juif de père et de mère juifs, même très indifférents à leur judéité, sera juif parce qu'il n'aura même pas l'idée d'être autre." (139) Tandis que le Juif qui fait un mariage mixte aggrave son anxiété concernant ses enfants. En effet, ne pas influencer l'enfant c'est laisser faire la société tout entière: l'école, la rue, la culture ambiante. Lui imposer l'éducation de l'un des conjoints est injuste. D'où les tourments des parents à vouloir s'assurer chacun, pour son compte, que les enfants sont bien à lui. Et souvent cette sourde inquiétude se manifeste par des petits accommodements, des petites ruses, certes dérisoires, mais significatifs. Ainsi, comme dans l'exemple suivant, on s'in-

(138) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 88.

(139) Ibid., p. 89.

génie à trouver des prénoms dans l'espoir d'orienter plus tard les enfants:

J'ai tenu à appeler mon fils Emmanuel, me disait une amie juive qui avait épousé un catholique; sincèrement, en y réfléchissant, je crois que je ne l'aurais pas fait si j'avais épousé un Juif: c'est un prénom qui ne me plaît guère, mais il m'avait semblé spontanément qu'il serait davantage à moi. (140)

Parfois la revendication s'exaspère jusqu'à la lutte ouverte. Loin d'être un lien, les enfants risquent de devenir un enjeu que l'on essaie de s'arracher. Dans cette joute plus ou moins sournoise, les grands-parents ne sont pas les moins tenaces; près de la mort et soucieux de l'espèce, ils vont jusqu'à utiliser, au besoin, les armes les plus déloyales: baptême clandestin, visites de temples, messes et catéchisme à chaque occasion etc. C'est ainsi que procédait la mère de Memmi dont il ne cache pas le comportement:

Ma propre mère a lutté autant qu'elle a pu, alternant les soupirs tragiques et les sourires enjôleurs, les propositions de services, organisation de cérémonies, etc. Je ne peux même pas lui en vouloir; c'était son univers, pensait-elle, le nôtre celui de mon enfance qui ne pouvait se résoudre à se laisser arracher un enfant, né de lui-même en partie. (141)

Est-ce à dire que tous les mariages mixtes sont voués à l'échec? Non! répond Memmi. Dans la mesure où le Juif arrive à s'abstraire de la mixité, à négliger la condition juive, il peut réussir son mariage, mais il n'allège pas pour autant sa judéité. Quelquefois, de telles unions poussent les conjoints à adopter des positions extrêmes qui reflètent

(140) Cité par A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p.89.

(141) Ibid., p. 90.

toujours des situations anormales. Ainsi beaucoup de Juifs deviennent très susceptibles après avoir contracté un mariage mixte. Après s'être ouvert aux autres, ils deviennent très violents contre eux; comme s'ils éprouvaient une certaine culpabilité envers les leurs. Ils se croient alors tenus de leur donner des gages, d'être parmi les meilleurs combattants, les plus orthodoxes ou du moins les plus obéissants. "Ce n'est pas un hasard", dit Memmi, "si tant de chefs colonisés (le Tunisien Bourguiba, l'Algérien Ferhat Abbas, le Sénégalais Senghor, le Malgache Rabemananjara) ont fait un mariage mixte avant de se transformer en leaders de leur peuple, ce qui pourrait sembler pour le moins paradoxal." (142) Inversement, l'épouse quelquefois manifeste une surenchère multipliée pour la cause du peuple de son mari. Non contente de l'embrasser, elle reproche à tout le monde de manquer de rigueur au combat comme en témoigne Memmi dans ce passage:

L'un de mes camarades sionistes qui avait épousé une Parisienne, s'est vu littéralement traîner par elle en Israël. Une autre, dont le mari était un militant F.L.N. (143) très convenable, finit par l'accuser de mollesse et par participer seule à de très dangereuses équipées. En somme il ne leur suffisait pas de n'être plus des adversaires, il fallait qu'elles se transforment en alter ego, qu'elles s'identifient totalement à leur rôle nouveau. Des saintes, en bref; mais je dois avouer que je me méfie des saints, et des situations qui conduisent les gens à le devenir. (144)

Tandis que d'autres finissent leur aventure dans une totale déception. Confrontés à un milieu étranger aux leurs, passées l'insouciance et les bravades du début, la plupart des jeunes Européennes découvrent la suprême

(142) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 84.

(143) F.L.N. : Front de Libération Nationale. Mouvement indépendantiste algérien.

(144) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 84.

matie de leur civilisation, qu'elles n'ont pas totalement renoncé aux leurs, même si elles l'avaient cru vaguement dans les premiers temps de leur union. Alors elles se raidissent et se mettent à exister au moins pour elles-mêmes avec un étonnement douloureux. D'autres ayant perdu l'espoir de s'intégrer dans le groupe de leur mari, enveloppées depuis le mariage dans la suspicion des leurs, mortifiées par leur échec, se retirent définitivement dans une solitude complète.

La plupart de ces jeunes européennes [affirme Memmi] mariées à des Musulmans, rentrent au pays avec lui, le coeur sur les bras, prêtes à tout comprendre et à tout adopter. Mieux encore, elles étaient souvent ironiques envers leur propre passé, méfiantes et réservées envers leurs compatriotes rencontrés en Afrique du Nord. Seulement un être humain n'est pas uniquement une volonté bonne, un désir concerté de bien faire. Tôt ou tard elles s'aperçoivent qu'on peut donner beaucoup, mais qu'on ne peut et qu'on ne doit pas s'abîmer dans les autres. (145)

Dans un conflit de groupes, le mariage mixte est un effort de salut individuel. Mais au lieu d'être une zone neutre, il oblige les conjoints à vivre de plus près le drame collectif. En effet, comment empêcher le conjoint de représenter, de rappeler constamment les autres jusque dans l'intimité du quotidien? Comment l'empêcher de réveiller des méfiances endormies, de rappeler à la conscience des liens et des culpabilités assoupis? Loin de résoudre les conflits entre Juifs et non-Juifs, le mariage mixte fait supporter plus cruellement encore le poids de leurs différences. Comme les autres solutions, le mariage mixte ne dénoue nullement la condition juive.

(145) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), pp. 82-3.

En somme ni le changement de nom et l'assimilation, ni la conversion et le mariage mixte, ne parviennent à dérouter le malheur juif. Dans chacun des cas, l'opprimé est révélé à lui-même de l'intérieur comme de l'extérieur. Que le cri d'un des siens retentisse, qu'un appel à la haine s'élève contre ses frères, et le voici rappelé à sa conscience, l'âme meurtrie. Le refus de soi ne le sauve de rien. Bien au contraire en se refusant, il se résigne plus ou moins à l'oppression; il consent plus ou moins à sa mutilation. N'est-ce pas le but de l'opresseur qui souhaite plus ou moins obscurément la disparition physique de sa victime, sa néantisation psychologique? Telle est l'absurdité du refus de soi: loin d'alléger l'oppression, il aboutit à y contribuer.

CHAPITRE II

L'AFFIRMATION DE SOI

L'affirmation de soi peut sembler plus saine et plus digne. S'accepter est, sans doute, le premier pas vers la libération. Et nombreux, sont les Juifs-fiers-de-l'être, surtout aujourd'hui après la fondation d'Israël. Pour un Juif, s'accepter c'est appartenir résolument à la judaïcité, adhérer sérieusement au judaïsme et consentir délibérément à la judéité. Le problème est de savoir si une position si radicale fournit l'issue décisive au malheur d'être juif. Pour cela, il y a lieu d'examiner le contenu positif de la judéité, les valeurs culturelles du judaïsme, les conclusions qui en découlent et les actes qu'ils inspirent.

L'enkystement

Le Juif qui s'accepte au milieu des non-Juifs se construit un monde à part, en marge de ses concitoyens. Au lieu de les affronter, il les ignore. Il s'enferme dans son ghetto qui lui procure cette agréable impression de chaleur, de détente et de sécurité, à l'abri du regard hostile ou ironique des "autres." Il observe ses traditions, conserve ses coutumes et vit à l'aise dans son exigu univers. Les habitants du ghetto, pour la plupart, y sont si heureux que toute innovation susciterait un scandale. Lorsque dans un article, Memmi critiqua l'entassement de la Hara de Tunis, la promiscuité, la sous-alimentation, les détresses morales, et suggéra la disparition du ghetto et la dispersion de la population dans des quartiers neufs et clairs de la ville, loin de trouver appui auprès de la communauté

juive, il souleva, au contraire, à son grand étonnement, de violentes protestations dont il nous communique les raisons:

Je vis bien aux clameurs, que j'avais touché là un point très sensible. Manifestement, on préférait cette intimité collective, même morbide et affamée, aux dangers de l'air libre au milieu des autres. Je venais en même temps de découvrir une vérité lourde de sens: Le ghetto était également intérieur. Le ghetto n'était pas seulement fait de murs de pierres et de portes de bois; il n'était pas seulement une espèce de prison collective, physiquement imposée par les autres: il était une enceinte intérieure, réelle et symbolique, que le Juif s'était bâtie. Une forteresse, que le Juif a lentement secrétée, contre l'hostilité des autres, mais qu'il aurait été affolé de voir s'écrouler, le laissant vulnérable et nu devant un ennemi possible. Chaque fois, par la suite, que j'ai osé mettre en doute ses avantages, j'ai suscité le même affolement et déclenché la même colère. (146)

Il est vrai que seul le ghetto avait permis une vie communautaire intense et défendu le Juif contre l'érosion interne et externe. Tout Juif qui s'affirme et vit pleinement sa judéité confirme ou reconstruit une espèce de ghetto, et veille attentivement à ses murs réels ou symboliques. Mais comme l'observe Memmi, cette vigilance permanente de l'homme du ghetto qui s'accepte au milieu de ses concitoyens, lui confère une mentalité d'assiégé qui affecte tout son comportement:

Une simple promenade dans une rue à forte concentration juive, [écrit Memmi] comme la rue des Rosiers à Paris, suggère cette impression. Un monde cerné, qui réussit péniblement, désastreusement, à vivre sur lui-même. Et le Juif qui s'accepte au milieu des autres adopte toujours plus ou moins une psychologie d'assiégé; avec cette attention toujours en éveil, cette rumination constante, cette armure intérieure et cette riposte toujours prête. (147)

(146) A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 110.

(147) Ibid., p. 111.

Le ghetto, certes, lui permet de vivre à l'aise au milieu d'une société étrangère mais en même temps, il le situe hors de l'espace et du temps du groupe majoritaire dans lequel il vit. Ce repliement de soi, ce retrait du monde le conduit, selon Memmi, à un état de somnambulisme tel qu'il le rend étranger aux événements mondiaux. L'exemple suivant illustre bien cette dangereuse absence du monde:

J'ai dû faire un énorme effort pour me réveiller et prendre conscience de ce qui se passait autour de nous et allait influencer si gravement sur notre destin: la guerre prochaine par exemple. J'étais plus au courant des problèmes lilliputiens qui agitaient la Communauté de Tunis que des remous profonds et décisifs qui bouleversaient alors le monde et le pays où je vivais. Heureusement en un sens, que l'histoire cogne toujours à la porte! Que la vie nous obligeait à des échanges quotidiens avec les non-Juifs, que le bon sens collectif freinait en définitive ce mouvement de fuite. (148)

Ainsi le Juif qui s'accepte devrait mener une vie marginale, à l'écart de ses concitoyens, de leur vie, de leur pensée. Etre fidèle au judaïsme et à la judaïcité, c'est accepter non seulement l'héritage spirituel mais des implications institutionnelles et des habitudes collectives. Il faut enterrer les siens d'une certaine manière, se marier d'une certaine manière, vivre d'une certaine manière. Mener une vie rigoureusement juive, voici, d'après Memmi, l'indispensable conduite:

A la limite, le Juif qui s'accepte tend à construire un petit univers complet, mental et matériel, à l'intérieur de l'univers des autres. Il reçoit des journaux juifs de toutes les judaïcités, se constitue une bibliothèque essentiellement juive, accroche aux murs des troncs d'oeuvres juives, ne fréquente pratiquement que des Juifs, introduit des mots d'hébreu dans sa conversation, se laisse souvent pousser la barbe, garde la kippa sur la tête, décide en bref de vivre dorénavant une vie exclusivement juive.

(148) A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 113.

L'idéal serait même de construire l'avenir avec la même pierre et sur les mêmes plans: d'ouvrir des écoles purement juives, où ses enfants vivraient dans ce monde clos, protégés tout le temps de leur formation d'homme. (149)

Loin de pallier le malheur juif, l'enkystement complique davantage la judéité; il précipite le Juif dans d'autres désordres et lui impose une aliénation à la place d'une autre. En formant une petite judaïcité au milieu d'un monde non-Juif, il multiplie les mesures de séparation et insiste sur ses différences. Il abstrait ainsi sa vie de la vie des autres et sa pensée du jaillissement de la pensée universelle. Dans le meilleur des cas, dit Memmi:

La vie juive collective me rappelait ces pauvres synagogues de mon enfance, où une lumière verdâtre, tombée de quelque soupirail, venait se composer avec les veilleuses tremblotantes des morts. J'ai beaucoup aimé cette atmosphère de recueillement mystérieux et cette odeur d'huile tiède, de papier jauni et de bois vermoulu, mais jamais je n'aurais pu m'épanouir dans cette moite intimité collective. (150)

A l'extérieur, la menace est toujours présente et peut à tout moment faire écrouler les pierres de cette forteresse illusoire. Le ghetto, certes, lui permet quelquefois d'éviter les humiliations mais n'a jamais empêché le monde d'écraser périodiquement le Juif enkysté dans ses rites. Bien au contraire il maintient le Juif dans un sommeil artificiel tel, que devant l'assaut imminent de l'ennemi, ce dernier préfère l'immolation à la résistance.

Au début de la guerre d'Algérie, cruellement avertis par notre expérience tunisienne, nous avons vainement essayé d'avertir les responsables et les intellectuels juifs français sur la signification des événements, sur l'exode très probable des Juifs nord-africains et les bouleversements inévitables dans

(149) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 113.

(150) Ibid., pp. 116-17.

leur propre communauté. Ce fut bien en vain; ils ne sentirent pas même l'urgence d'une réflexion commune. Notre histoire abonde ainsi de ces chefs politiques ou spirituels, rabbins merveilleux souvent, qui, devant l'assaut imminent des assassins, conseillent le refus de l'action, la méditation et le resserrement sur soi, laissant égorger leurs fidèles jusqu'au dernier. (151)

Les valeurs-refuges

Apparemment l'enkystement semble l'apanage de tout Juif qui s'accepte; le judaïsme, une source de misère. Ses fidèles sont fanatiques, ses rites sclérosés, ses institutions périmées. Tout en lui dénote un monde paralysé, statique, condamné à disparaître. Est-ce là le judaïsme authentique?

Tous les Juifs, bien entendu, ne se reconnaissent pas dans ce ghetto irresponsable. La plupart d'entre eux vivent au milieu des "autres" et mènent une vie juive affirmée sans avoir ni à s'enkyster dans un ghetto ni à s'enfermer dans des rites surannés. C'est qu'ils se réclament surtout des valeurs éternelles du judaïsme que le monde entier a largement adoptées et qui caractérisent encore le destin juif. L'affirmation de soi comporte donc un aspect que nous devons examiner pour comprendre la condition juive. Nous analyserons alors ces valeurs non pas comme valeurs abstraites, pures, mais en fonction de l'existence concrète du Juif. Que peuvent offrir aujourd'hui au Juif qui s'en réclame le judaïsme et la culture juive?

Vouloir procéder à un examen exhaustif des valeurs et des rites juifs serait, sans doute, prétentieux. Par contre découvrir le sens de

(151) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 118.

leur évolution et la dynamique du judaïsme, est capital à l'intelligence de la condition juive. Il faudra donc déceler sous l'amoncellement des détails contingents ou baroques, les valeurs fondamentales du judaïsme et en pénétrer le sens. Pour ce faire, Memmi ramène toute la tradition juive à un schéma relativement simple:

Le complexe traditionnel juif me parut reposer sur trois axes principaux: le monothéisme, l'élection et le messianisme. Ou, plus explicitement: un Dieu, unique et moral; l'Election du peuple juif, pour recevoir la Loi; le Messianisme, qui récompensera et sauvera le peuple élu. Or, que je le dise tout de suite, dans cette trinité, le monothéisme ne m'a pas semblé l'essentiel. (152)

Le monothéisme

Le Dieu unique et moral est, sans conteste, une des trouvailles les plus riches de l'humanité. Les attributs divins, le monothéisme moral constituent les fondements de la religion juive. Mais ils sont tellement répandus et adoptés par tant de peuples qu'ils cessent de porter la marque juive. Comme le judaïsme, le christianisme et l'islam prônent la foi en un dieu tout-puissant, omniprésent et omniscient, créateur du monde ex nihilo et qui se révèle à l'homme, centre de l'univers... Ces attributs sont si bien intégrés aux diverses conceptions religieuses de la terre qu'ils ne sont plus des propriétés exclusivement juives. Bien plus, le christianisme a tant développé le vieux fonds juif que la théologie, la théodicée et la majeure partie de la philosophie religieuse sont aujourd'hui chrétiennes. Pour Memmi donc, le monothéisme ne suffit plus depuis longtemps à assurer la spécificité juive puisqu'on peut le trouver intact

(152) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), pp. 121-22.

tout aussi bien dans le christianisme que dans l'islam; de sorte qu'on ne peut rien dire de particulier du dieu juif. Par conséquent, si la religion juive se distingue des autres religions c'est moins par le monothéisme que par de nouvelles valeurs que le judaïsme a élaborées et en fonction desquelles Dieu a pris une nouvelle signification. C'est du moins ce qu'affirme Memmi:

Je me suis convaincu que des croyants, assez courageux pour être lucides et sincères, reconnaîtraient que, dans le judaïsme actuel, l'accent s'est déplacé de la divinité à l'homme, ou plus exactement à cette double relation de l'homme à Dieu: L'élection et le messianisme, . . . De toute manière, me contesterait-on cette interprétation, il resterait que toute divinité prend sa physionomie dans un contexte. Le Christ est ainsi le dieu qui se sacrifie pour obtenir la rédemption du pécheur. Le dieu juif est assurément aujourd'hui celui qui a élu le peuple juif, lui a imposé une mission et lui enverra le Messie. Dorénavant, il ne prend sa signification que par rapport à cette double relation. (153)

La question est de savoir comment et dans quel contexte ces valeurs ont pris naissance. L'analyse de ce contexte devra nous fournir l'attitude du juif moderne devant son destin.

L'élection

Voici, d'après Memmi, comment l'élection explique le cruel destin juif. D'abord métaphysiquement: le Juif a été désigné par Dieu pour accomplir une mission; il a été choisi entre les peuples pour un rôle extraordinaire au service de l'humanité. L'élection par un dieu unique, la mission confiée à un peuple unique, impliquent nécessairement les notions de choix et d'exception qui procèdent de l'unité divine. Toutes ces

(153) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 124.

notions traduisent le sentiment d'une aventure exceptionnelle. Que signifient-elles par rapport au destin réel du Juif?

Elles semblent concourir à exprimer avec insistance l'étonnement de ce peuple devant son propre destin dont la tonalité dominante est la tragédie. Pour supporter un destin si lourd de catastrophes, le Juif a recours à la fiction, aux rêves, aux mythes pour le transformer, le corriger et alléger ainsi son désespoir. L'élection devient l'envers de la malediction et de la misère, la projection lumineuse de la face d'ombre où se débat le Juif, la distinction sublime du triste sort de l'exilé. Comme Abraham, pour répondre à l'appel de Dieu, avait consenti à la circoncision, à l'exil et à l'immolation de son fils, le peuple juif à sa suite, supporte courageusement le déracinement, l'assassinat et le pogrome pour mériter l'élection divine. Ainsi les catastrophes, la faiblesse historique, le délaissement, sont les conséquences de l'élection.

Mais le destin juif n'est pas seulement explicable métaphysiquement, il est moralement juste. Certes, les protestations de Moïse, de Job, et des prophètes témoignent d'un destin exceptionnel, lourd à vivre. Mais toutes ces grandes figures finissent par reconnaître qu'ils ont moralement tort, parce qu'ils ne se doivent pas seulement à l'ordre de Dieu mais à celui des hommes également. "Abraham fut solitaire pour l'humanité... pour l'humanité le judaïsme doit poursuivre, à travers le temps, sa marche solitaire." (154) (S. Raphaël Hirsch) Telles semblent être la mission du Juif et la justification de son destin que résume Memmi en ces termes:

(154) Cité par A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 128.

Voilà le sens de tout le moralisme juif. Le pacte a été proposé par Dieu, certes, mais il fut ratifié par les grands ancêtres, modèles définitifs de la tradition. A moins de s'exclure de la Communauté, quiconque s'accepte Juif, entérine les conditions de l'alliance. N'est-il pas équitable alors que tout manquement soit sanctionné par une juste punition? Et puisque par étourderie, par faiblesse, le Juif pêche fréquemment! Voilà le malheur moralement expliqué. (155)

L'élection devient ainsi la gloire et le devoir du Juif, la charge et la protection. Elle est, d'après Memmi, le type même de la valeur-refuge.

Le messianisme

L'autre aspect de cette relation fondamentale de l'homme à Dieu est le messianisme. Voici condensée l'idée de Memmi sur cette notion cardinale du judaïsme.

Dans la tradition juive, le messianisme apparaît comme l'espoir d'une libération effective d'un peuple opprimé. Le Messie est celui qui accomplira la Loi et délivrera son peuple du joug des nations. Or, l'histoire juive a été génératrice de messies. Chacun d'eux, apparaît selon le même mécanisme foncier: plus la misère collective s'aggrave plus s'avive le besoin messianique. Souvent quelqu'un surgit et après avoir recueilli le titre prestigieux, tente de libérer son peuple.

Mais jusqu'ici si l'histoire juive n'a retenu aucun d'eux, c'est parce que nul n'a pu modifier la condition juive. Or, tant que la condition demeure telle, l'espoir messianique demeure et demeurera vivace aussi longtemps que son malheur n'aura pas disparu; à moins de désespérer et de ne plus rien attendre.

(155) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 129.

Le messianisme se présente donc comme une solution miraculeuse au drame juif. Pour continuer à vivre, le Juif a besoin d'espérer la fin de son malheur, à croire au Messie qui viendra de toute façon le délivrer. Voilà pourquoi, explique Memmi:

Le messianisme est devenu le coeur vivace de l'idéologie juive. Le judaïsme est la réflexion du Juif sur lui-même, une méditation douloureuse sur son isolement et sa fragilité et sur l'espoir d'en sortir. Qu'est-ce que le messianisme sinon cette attente obstinée, insensée, de la fin d'un malheur presque sans issue? Le messie, d'abord libérateur humain avec l'aide de Dieu, s'est transformé en mythe et en une grande valeur-refuge. (156)

Eclairés à la lueur tragique de l'histoire juive, l'élection et le messianisme révèlent tout ce qu'ils doivent au destin tourmenté de ce peuple. Ils apparaissent comme des parades désespérées contre un sort implacable. A l'obstination d'une persécution monstrueuse, le Juif oppose un passé de gloire que figure l'Election, et un avenir de triomphe que promet le Messianisme. Ces valeurs le rassurent et intimident quelque peu ses assaillants. Ainsi pour Memmi, toutes les valeurs juives que forme le judaïsme ne sont que des abris et des alibis plus ou moins précaires qui maintiennent le Juif rivé à sa condition. Écoutons-le:

La tradition synagogale achèvera ce lent apprivoisement de la servitude. A la cohérence irrespirable de l'oppression, le Juif opposera progressivement la solidité invulnérable de sa dignité intérieure et l'espoir parfait d'un futur sublime. A une accusation destructrice et une condition insupportable, le Juif opposera dorénavant une image souveraine de lui-même et un ordre de l'univers où la justice finira par triompher. Chaque blessure, il l'explique par une gloire particulière, il en fait la marque du combat. Chaque aspect négatif de sa vie n'est

(156) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 132.

que la contrepartie négligeable d'un bonheur enviable; chaque carence n'est que le signe d'une noblesse qui se refuse à la vulgarité. Une complexe machine de survie, un ensemble d'institutions de défense et de valeurs-refuges, un véritable contre-mythe, seront ainsi inlassablement édifiés, perfectionnés, jusqu'à constituer ce judaïsme de l'oppression que nous connaissons. (157)

La littérature du Juif

La notion de littérature, comme de philosophie juive, paraît équivoque et fragile. L'écrivain juif qui s'affirme comme écrivain et juif à la fois, doit, tel que l'exige la littérature, se dévoiler: parler de soi, de son enfance, de sa famille, de son existence. Et en tant que Juif, de quoi peut-il parler sinon de sa judéité blessée, écrasée et revendicatrice?

Or, au public non-juif il n'ose pas proposer sa revendication. L'opresseur n'arrive pas à croire à la dignité du Juif et souhaite moins encore le triomphe du héros juif. Quant au public juif, avec sa susceptibilité d'écorché vif, il ne veut pas entendre parler de sa misère. D'avance, les forces du jeune écrivain s'émoussent dans le découragement et la stérilité.

Ainsi toute littérature juive est soumise à un terrible dilemme: ou elle est explicite et alors inefficace parce que sans écho, ou elle est masquée comme, par exemple, celle de Kafka, où la condition juive dont il est question est absolument camouflée et incarnée par un héros anonyme, Joseph K... . Il est vrai, dit Memmi, qu'il y a eu des périodes assez florissantes dans le domaine littéraire et particulièrement de nos jours,

(157) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 134.

après la deuxième guerre mondiale. Chaque fois que la menace recule, et que le Juif se sent libéré, son audace renaît et il ose s'exprimer à nouveau. Dès lors, il ne se pose plus en Juif, puisque la judéité se fait moins pénible, donc moins nécessaire à exprimer.

Enfin, quant au succès des écrits juifs d'après-guerre, Memmi l'attribue au besoin qu'éprouve la conscience du monde à s'entendre accuser pour se soulager du coupable souvenir de tant d'horreurs; et à la création de l'Etat d'Israël qui a rendu quelque courage aux juifs, même dispersés, dans le monde. "En somme", écrit Memmi, "il ne restait à l'homme du langage, lorsqu'il était juif, que le silence et le masque; ou encore la futilité ou l'apologétique; c'est-à-dire tous les degrés du refus de soi comme écrivain juif." (158)

La langue du Juif

Peut-on parler d'une langue juive, c'est-à-dire, d'une langue juive unique et stable?

Non, pas! répond Memmi. Le long exil d'Israël et sa dispersion parmi les peuples ont fait des Juifs un peuple au parler incertain et provisoire. Leurs multiples déracinements et transplantations ne leur ont pas permis de conserver longtemps la même langue. Leur langue est toujours une langue d'emprunt susceptible toujours de leur être reprise. D'où l'extraordinaire multiplicité des langues qu'utilisent les diverses judaïcités dans le monde, dont l'incessante variabilité empêche deux Juifs de se comprendre en dépit de leur commun destin.

(158) A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 153.

Un Juif, pour comprendre les siens, avec leurs personnalités multiples, sa propre culture, a besoin de l'hébreu et de l'araméen pour saisir la Bible, le Talmud et le Zohar; du grec pour Philon et les Alexandrins; de l'arabe pour Maïmonide, les philosophes et les théologiens du Moyen-âge; du yiddish pour le judaïsme d'Europe centrale. Sinon, il ne peut le faire qu'à travers des traductions. Pour Memmi, il ne s'agit pas d'un "don des langues!" qui caractérise le Juif, mais plutôt d'un signe de faiblesse et de vulnérabilité. Les peuples forts et stables se contentent de leur langue nationale; ils sont partout compris. Les peuples faibles sont tenus d'apprendre d'autres langues pour parer à toute éventualité.

Il va sans dire que l'acquisition des langues est une source d'enrichissement pour l'individu, mais pas pour l'opprimé. Pour ce dernier, être bilingue n'est pas une simple affaire technique où celui qui dispose de deux langues est plus avantage que celui qui n'en possède qu'une seule. Pour le Juif comme pour le Colonisé, loin de compléter sa langue maternelle, la deuxième langue vient la détrôner et l'écraser au point que l'opprimé finit par consentir à cette défaite. Il n'ose plus parler sa langue maternelle devant son oppresseur refoulant le plus intime et le plus affectif au profit du plus récent et du plus artificiel sans établir tout à fait des rapports aisés avec la langue nouvelle. Tel est le drame linguistique des Juifs du Maghreb que Memmi souligne non sans exactitude:

Nous étions au moins bilingues, trilingues souvent, davantage quelquefois, suivant les origines ou les hasards du voisinage. La Tunisie, il est vrai, petit pays de colonisations successives, présentait le phénomène particulièrement grossi. Cependant, loin d'en avoir le sentiment d'une puissance accrue, d'une libre disposition de plusieurs claviers, nous n'étions complètement à l'aise dans aucun d'eux. Sauf une mince couche bourgeoise, qui arrivait presque à un parfait mimétisme, nous gardions en général un accent, un vocabulaire et même une syntaxe spé-

cifiques. Nous étions moqués par les Arabes pour notre arabe, et par les Français pour notre français. Et en somme, nous légitimions nous-mêmes ces moqueries en évitant soigneusement d'utiliser en public notre parler maternel, ou même en ironisant sur nos propres gaucheries.(159)

Ainsi le Juif, privé d'une langue unique et stable, se trouve dans ses relations avec le monde non-juif dans une situation ambiguë. Sa vérité linguistique est ce mimétisme obligatoire de la langue des autres, qu'il se doit de réussir sous peine d'être exclu. L'hébreu même n'est jamais plus que la langue religieuse du Juif et n'a de sens qu'au sein d'une nation juive. Par conséquent, comment parler d'une littérature juive sans une langue juive spécifique?

L'art du Juif

Dans le domaine artistique, qu'il s'agisse de la peinture ou de la musique, l'artiste juif, d'après Memmi, rencontre les mêmes difficultés que l'écrivain juif. L'art plastique compte aujourd'hui des peintres juifs. Et nombreux sont ceux qui apportent une prestigieuse contribution à l'école picturale de Paris, par exemple. Mais avant le XXe siècle, la participation juive à cet art, brillait par son absence. Pourquoi?

Selon Memmi, ce n'est pas le monothéisme absolu qui interdisait la figuration de la divinité et de ses créatures qui a privé les Juifs d'un art plastique important, c'est la condition juive qui n'a pas permis l'éclosion d'un art pictural. Dans les conditions d'oppression, l'artiste comme l'écrivain est soumis à un terrible dilemme: ou il s'obstine à respecter sa tradition comme le Juif qui s'enkyste et se résigne alors à rester mineur; ou alors il s'en libère pour devenir un artiste véritable.

(159) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 161.

Chagall se fâche, comme le faisaient Soutine ou Modigliani, lorsqu'on le caractérise comme peintre juif: cela lui paraît une sournoise limitation. Mais du même coup, l'artiste est récupéré par la culture dominante de son milieu.

Il en est de même de la musique pour qui la tradition juive semble bienveillante. Aucun des grands musiciens juifs ne se revendique comme artiste juif. Même Darius Milhaud, le plus juif des musiciens actuels. "Je n'ai jamais fait", dit-il, "de musique juive!... au fond, la seule musique juive, c'est la musique liturgique. Car il n'y a pas de musique folklorique juive. La musique folklorique juive de la diaspora reste très proche de celle de chaque pays où elle s'est élaborée." (160) Ainsi en faisant oeuvre d'art, l'artiste juif se refuse spontanément comme artiste juif: parce qu'il se refuse lui-même et parce qu'il se sent refusé par les autres comme tel. En somme, d'après Memmi, il ne peut y avoir de grand art juif que profane; or lorsqu'il peut y avoir enfin un art profane, il ne peut être juif. C'est le drame de toute littérature, de tout art d'un peuple opprimé qui ne possède plus de langue autonome ni de société politique libre.

Après l'analyse des différents aspects de la condition juive, aussi bien négatifs que positifs, Memmi aboutit à une conclusion ainsi développée. Pour lui, il ne peut y avoir d'art juif, de littérature juive, de philosophie juive etc. dans une condition d'oppression. La contribution de Juifs qui s'illustrent dans les différents domaines de la culture, n'a rien de spécifiquement juif. C'est bien ce que confirme l'ancien

(160) A. Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 173.

recteur de l'Université de Jérusalem, Léon Roth:

Une distinction doit être faite. En un sens, on peut dire que le service le plus important que les Juifs aient rendu à la civilisation n'avait rien de spécifiquement juif... Ces contributions sont des contributions faites par les Juifs; ni par leur portée ni par leur intention, ce ne sont pas des contributions juives. (161)

Par conséquent, le Juif qui s'accepte, qu'accepte-t-il? De peur de se perdre corps et âme, le voici qui se réfugie dans la tradition, laquelle, pour le protéger, se montre exigeante et envahissante. Privé d'une terre, d'un drapeau, d'un pouvoir politique, il ne peut avoir d'histoire; sinon celle de sa tragédie. Alors, il immobilise ses souvenirs dans des rites sacrés, les fige même au besoin, pour les sauver et se sauver lui-même. La tradition semble, ainsi, tiraillée entre un maintien sévère ou une facile disparition. Cependant en acceptant et en défendant la tradition, il détruit en même temps toute possibilité de culture. En effet, qu'est-ce qu'une culture, sinon "renouvellement et invention"? Pour Memmi,

La culture est renouvellement et invention; renouvellement à partir d'une certaine tradition, certes, mais adaptation constante. La culture est au moins une tradition continuée. Or, ce n'est pas l'un des moindres signes du déchirement multiforme qui affecte l'existence du Juif, que cette rupture entre son héritage et sa culture. Depuis trop longtemps, la culture du Juif a cessé de se définir par rapport au judaïsme. Depuis trop longtemps, le judaïsme a cessé de s'enrichir et de se transformer; l'arbre grandiose a pris ses formes définitives sous une écorce trop dure. Le Talmud est clos depuis le Ve siècle, la Kabbale pratiquement depuis le XIIIe siècle, et la Bible depuis si longtemps... (162)

(161) Cité par A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 183.

(162) Ibid., p. 189.

Par conséquent, la seule voie possible pour le Juif qui s'accepte, c'est d'abord de reconnaître qu'on ne peut confirmer cette tradition sans s'accepter comme opprimé. "Dans une situation d'oppression", dit Memmi, "l'affirmation de soi risque d'être, le plus souvent, une confirmation de l'oppression." (163) Sartre disait: "Il faut s'assumer." Peut-on vraiment s'accepter comme Juif, comme Noir, ou comme prolétaire? Pour Memmi, il n'y a qu'une seule issue: la destruction de sa condition.

(163) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 192.

Troisième partie

LA LIBÉRATION DU JUIF

Il n'y a entre l'époque messianique et ce monde-ci d'autre différence que la fin de la violence et de l'oppression politique...(164)

Berakhot, p. 34 b.

(164) Cité par E.Lévinas, Difficile Liberté (Paris : Albin Michel, 1963), p. 87.

L'ISSUE

"Il faut libérer le Juif de l'oppression et il faut libérer la culture de la religion et cette double libération se retrouve contenue dans la même démarche: la lutte pour Israël." (165) C'est sur cette conclusion-programme que s'achève La Libération du Juif. En termes non équivoques, Memmi propose une solution nationale qui délivrerait le Juif de son malheur et l'affranchirait de sa religion. La condition juive étant une condition objective, tous les remèdes du Juif sont d'avance condamnés. Ni le refus de soi ni l'acceptation de soi ne peuvent supprimer cette oppression corrosive de la condition juive. Loin d'être un acte courageux, le refus de soi n'exprime en fait que la non-liberté du Juif, sa soumission à peine rusée à l'accusation et à l'agression, une espèce de complicité avec l'ordre établi, l'iniquité régnante et qui se révèle en fin de compte inefficace, sitôt que la menace se précise. S'accepter est, certes, plus digne et plus rassurant. Mais ce n'est pas plus efficace. Cette acceptation de soi équivaut à se proclamer Juif, à reconnaître sa séparation et son exclusion et à consentir de nouveau à son oppression. En réalité, que le Juif se refuse ou s'accepte ne change pas fondamentalement sa situation. Comment alors peut-il transformer ses rapports avec "les autres" qui lui imposent une telle condition?

(165) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 261.

Memmi étudie deux possibilités de dialogue: le dialogue avec les hommes de gauche et le dialogue avec les Chrétiens. Puisqu'il n'a pas de place dans cette société inique et hostile, le Juif va désormais militer dans les rangs révolutionnaires pour hâter la venue d'un monde meilleur où il pourra, enfin, retrouver la paix. Mais en vain. Dans la tradition marxiste, dit Memmi, le Juif est réduit à sa figure économique, il est pratiquement un bourgeois. La révolution qui mettra fin à la bourgeoisie mettra fin du même coup, au drame juif. Or, en dépit de la révolution et de plusieurs décades de communisme, le problème juif demeure en U.R.S.S. aussi scandaleux qu'il était en Russie tsariste. Ce qui fait dire à Memmi:

... Que le Juif est resté un os dans le gosier de la révolution. Et Khrouchtchev, après Staline, après Lénine, a retrouvé à son tour le problème juif quasi intact et humiliant: une infirmation de la doctrine et une gêne constante à l'action politique, . . . Ainsi la révolution, et quarante ans de régime soviétique, n'ont pas réussi à faire considérer le Juif comme l'égal des autres citoyens. (166)

Entre le Juif et les Chrétiens, le conflit est d'ordre doctrinal. Dans le drame chrétien, le Juif joue un rôle désastreux. Il est responsable de la Passion du Christ. Il est le traître et le bourreau de la pièce. Par conséquent, comment peut-il échapper à son malheur? Le chrétien ne voit de salut pour le Juif que dans sa conversion au christianisme. Pour le marxiste, le Juif doit cesser de l'être pour ne pas freiner sa révolution. Par conséquent, dans un cas comme dans l'autre, il ne peut choisir qu'entre le malheur ou le reniement. Pour Memmi, le salut des Juifs ne

(166) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 210.

viendra ni des uns ni des autres tant et aussi longtemps que l'on s'obstinera à comprendre le Juif en termes économiques et de lutte des classes, ou en termes théologiques. Pour lui, "on ne peut proposer une libération efficace, si l'on n'a pas cerné la spécificité de chaque condition." (167)

Quel est donc, le sens spécifique de l'oppression du Juif?

Son oppression, selon Memmi, n'est ni celle d'un prolétaire ni celle d'un homme de couleur. Autrement dit, son malheur n'affecte pas un aspect particulier de son existence: son autonomie politique, sa fonction économique, sa culture ou sa religion. Mais il atteint toute son existence: ses rapports avec lui-même, et ses rapports avec "les autres", l'unité de sa personnalité constamment partagée entre sa vie privée et sa vie publique; c'est un citoyen discuté et un homme historique impuissant. Il souffre comme membre d'un groupe global et culturel, politique et historique. Il est opprimé comme membre d'un peuple mineur et dispersé. Par conséquent à son oppression spécifique, il faut une solution spécifique. "Opprimés comme peuple, les Juifs ne seront libérés qu'en tant que peuple", affirme Memmi. (168) Puisqu'il est impossible aux Juifs de vivre pleinement parmi les "autres", il faut les ôter du milieu des "autres" et faire d'eux une nation. C'est pour Memmi, la seule issue qui puisse répondre à tous les aspects de l'existence menacée du Juif, en garantissant son présent, en réhabilitant son passé et en lui redonnant prise sur son avenir. Opprimé comme peuple, le Juif doit retrouver son autonomie et sa libre originalité comme peuple. Car assure Memmi:

(167) A.Memmi, L'Homme dominé (Paris : Gallimard, 1968), p. 117.

(168) Ibid., p. 119.

La solution nationale n'est pas une solution entre autres: elle est l'unique solution définitive, car elle est la solution spécifique du problème juif: Israël n'est pas un appoint, une assurance possible, un en-cas aux difficultés de la Diaspora, il est la référence, par rapport à laquelle la Diaspora doit dorénavant se redéfinir. (169)

Cette conclusion n'est pas cependant suffisante. Pour aboutir à une libération complète, le Juif doit donner un sens nouveau à la Diaspora. Dans la pensée memmienne, le Juif doit cesser de s'accrocher à une notion de Diaspora investie d'une prétendue mission à travers le monde qui, en fait, justifie sa servitude et retarde sa libération. Le lien entre Israël et la Diaspora doit être inversé au profit d'Israël. Si le Juif, jusqu'à l'avènement d'Israël a été un étranger absolu, il peut aujourd'hui, à l'image des autres peuples, avoir un coin de "référence", une place stable où il peut retourner. L'absence d'un tel recours a nourri son anxiété séculaire. A présent, grâce à ce recours, même s'il vit à l'étranger, il cesse d'être un étranger. C'est pourquoi, selon Memmi, les Juifs doivent soutenir et consolider la jeune nation israélienne qui, désormais, leur rend fierté et dignité. Cependant ils ne doivent pas moins loyauté et reconnaissance aux nations parmi lesquelles, ils vivent. D'où la nécessité, pour le Juif qui choisit de vivre en dehors d'Israël, d'un double engagement pour concilier ses deux fidélités.

Pour faire un peuple, une culture commune est nécessaire. Le peuple juif possède, certes, une culture. Sa tradition religieuse, ses institutions et ses habitudes collectives, ses comportements et ses habitudes mentales propres, lui ont permis de défier le temps et les hommes. Mais,

(169) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 244. Souligné dans le texte.

selon notre auteur, c'est une culture carencée pratiquement réduite à son aspect traditionnel. Contraint de se débattre au milieu de son perpétuel malheur, le Juif a dû protéger son héritage et alléger son destin au moyen de lois qu'il a sacrnalisées pour plus d'efficacité. Mais à son tour, cette sacralisation, loin d'être un moyen de protection provisoire, a imposé la perennité de ces mesures, de sorte que le Juif se trouve pourvu d'une culture définitive, close sur elle-même. D'où l'enkystement, le refus de toute aventure, la condamnation de tout novateur, de toute recherche, - autant d'attitudes qui sont la négation d'une culture vivante et vivace. Par conséquent pour redonner à ce peuple toutes ses dimensions, il faut non seulement abolir la condition qui lui est faite, mais délivrer sa culture de son corset défensif. Il faut libérer le peuple de l'emprise religieuse, désacraliser la tradition et permettre à chaque élément de la conscience collective (art, philosophie, sciences, morale, politique) de reprendre la place qui lui revient. Or une telle libération, affirme Memmi, ne peut s'effectuer que dans une reconstitution nationale: "Seule la solution nationale peut exorciser notre figure d'ombre; seul Israël peut redonner épaisseur et vie: seule la libération d'un peuple peut fournir une chance véritable à sa culture." (170) Cette grande mutation enfin accomplie, rendra le Juif (le rend déjà) à lui-même et à l'histoire. Valorisé à ses yeux et aux yeux des autres, tout lui est désormais possible: rester juif ou cesser de l'être, s'affirmer ou s'assimiler... La "référence" à un sol, à un Etat, à une culture, le libère désormais de ses angoissants dilemmes pour le restituer à la communauté des hommes libres.

(170) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 255.

Au terme de notre étude et en dépit de toutes ces analyses, nous restons sur notre faim, tant la condition juive d'après Memmi nous paraît partielle et limitée. Certes, le Juif de Memmi est juif; mais tous les Juifs ne relèvent pas nécessairement de la conception memmienne.

Le scandale soulevé par Le Portrait d'un Juif et La Libération du Juif, lors de leur parution, auprès des Juifs aussi bien traditionalistes que progressistes, reflète justement leur désaccord sur une question aussi complexe que la "question juive". Les premiers reprochent à l'auteur de vouloir cerner un fait juif indépendant du fait religieux, la judéité distincte du judaïsme; tandis que les seconds considèrent comme stupide, névrotique et dangereux de vouloir à tout prix raviver on ne sait quelle "différence juive". Quels que soient les motifs de ces réactions, elles mettent bien en relief la quasi-impossibilité de définir l'entité juive.

Plus d'un s'y sont vainement attaqués avec tout le poids de leur logique: peuple, nation, religion, communauté de souffrance, sentiment tissé d'une multitude de liens constituant une tradition commune! A son tour Memmi se penche sur cette question en philosophe. Il serait erroné de le prendre pour un Juif exclusivement occupé des problèmes du judaïsme; le Juif ne représente pour lui qu'un cas particulier du colonisé et plus généralement de l'opprimé. Le problème juif s'insère dans le grand drame du siècle: l'affranchissement des opprimés. Qu'il s'agisse de l'exploitation de l'homme, de la lutte des classes, du colonialisme, du racisme, des peuples sous-développés, de la sujétion de la femme, toutes ces expressions de valeur différente se réfèrent à ce drame fondamental et qui est au centre de la pensée de Memmi. Tous les portraits qu'il a esquissés --celui du colonisé, du Juif, du Noir, du domestique, du prolé-

taire-- doivent lui fournir les matériaux nécessaires au portrait général de l'oppression qu'il se propose d'élaborer: "Ces diverses études", écrit-il, "sont des gammes pour ce grand livre sur l'oppression, que j'annonce sans cesse, que je n'achèverai peut-être jamais, mais vers lequel j'avance tous les jours un peu." (171)

Par conséquent, préoccupé par ce drame dont il est doublement victime, comme Juif et colonisé, passionnément engagé à dénoncer l'oppression sous toutes ses formes, n'a-t-il pas trop, à son gré, assombri ce Juif, réduit presque à un réflexe conditionné? En partant d'expériences personnelles douloureusement vécues et sincèrement relatées, ne s'expose-t-il pas à des généralisations abusives en voulant en faire une condition typique? Et enfin, ne cède-t-il pas à la politique du jour lorsqu'il propose comme unique solution au peuple juif, la libération nationale? Est-elle vraiment l'issue pour la totalité des Juifs? Autant de questions qui appellent, croyons-nous, certaines réserves.

Une interprétation personnelle

Et tout d'abord, sa méthode. A-t-il raison de partir d'expériences personnelles? Nul doute que les récits d'opprimés vivants ne constituent des témoignages essentiels pour définir et décrire une situation déterminée. En se racontant, Memmi procède à une rigoureuse introspection effectuée avec une scrupuleuse honnêteté et rend compte de la "situation" dramatique du Juif. Pour mieux appréhender la condition juive, il forge des outils nouveaux: le concept de la judéité, celui des valeurs-refuges, la

(171) A. Memmi, L'Homme dominé (Paris : Gallimard, 1968), p. 9.

distinction tradition-culture, etc... Aucun recours aux "mystères" ou à la métaphysique. L'analyse phénoménologique et l'inventaire objectif marxiste structurent sa démarche intellectuelle. A tort ou à raison, il estime que son expérience personnelle et typique lui donne une vocation particulière pour comprendre ce qui est effectivement l'un des grands problèmes de l'heure: la libération des opprimés. C'est bien ce qu'il affirme:

Je dirai donc sans détour que ces deux livres, Le Portrait d'un Juif, et La Libération du Juif, me paraissent aussi importants pour l'intelligence de l'oppression, non seulement du Juif, mais de n'importe quel opprimé, qu'ils sont souvent plus riches dans le détail que mes autres écrits, par l'ampleur des descriptions et de l'analyse d'une condition que je connais particulièrement de l'intérieur. (172)

Une telle méthode, qui consiste en un va-et-vient entre un concret, vécu, par l'auteur, et une hypothèse généralisante, une stylisation, qu'il peut toujours confronter avec cette expérience, ne peut être taxée d'arbitraire.

Cependant cette expérience unique, cette réflexion à partir de sa vie, aussi attentive soit-elle, suffit-elle à fonder en droit de tels portraits? Avant d'extrapoler une expérience personnelle, ne faut-il pas enquêter et confronter ce qu'on a vécu soi-même à l'expérience des autres? Seules des enquêtes sociologiques menées auprès d'un échantillonnage statistiquement représentatif peuvent confirmer ou infirmer les suggestions et les affirmations que contiennent ces livres. De même que l'oppression coloniale est diversement ressentie, la judéité également est diversement vécue.

(172) A.Memmi, L'Homme dominé (Paris : Gallimard, 1968), p. 105.

Nous pouvons affirmer que le Juif marocain et le Juif algérien d'avant 1830 répondent assez fidèlement au Juif de Memmi. Au contact de la civilisation occidentale l'équilibre séculaire a été rompu. Le Juif marocain comme le Juif tunisien, est aussi perplexe, sans identité définie. Il a une définition et un statut variables, selon les groupes ethniques du pays, l'exposant pour le moins comme différent. C'est bien ce que nous révèle Doris Donath dans sa récente étude du judaïsme maghrébin:

Lorsque le jeune lycéen commença à se demander:
"Qu'est-ce qu'un Juif?" Ses maîtres laïques répondaient:
"Au Maroc il n'y a ni Juifs, ni Musulmans, il n'y a que des Marocains." Lorsqu'il se posa en Marocain devant les Musulmans, on lui affirma que tous les sujets du Sultan étaient égaux, mais on lui fit sentir, dans la réalité de l'existence, que certains droits n'étaient pas pour le dhimmi. Quant aux autorités du Protectorat, elles le considéraient comme "israélite marocain". Quand enfin, il se décida à émigrer en Israël, on le considérait, pour la première fois, comme "Marocain". (173)

Mais en est-il de même de toutes les judaïcités? Il nous suffit de consulter les deux critiques Juifs de France pour nous édifier d'une part, sur la valeur d'un tel portrait et d'autre part, sur la complexité d'une telle entreprise. La critique juive des deux côtés de l'Atlantique fut généralement dure pour l'auteur du Portrait. Pour nous limiter à la France, voici sous la plume de Rabi l'accueil réservé au Juif de Memmi:

Le reproche général était que ce portrait, dans la mesure où l'auteur ambitionnait qu'il fût celui de tout Juif, était outré et ne correspondait pas, actuellement, à la situation effective du judaïsme dans le monde, . . . Certes nous avons pu penser cela en 1933 avec la montée du nazisme et

(173) D.Bensimon Donath, Evolution du Juif marocain sous le protectorat français (1912-1956) (La Haye-Paris : Mouton & Co, 1968), p. 127.

pendant les terribles années d'occupation de 1940 à 1944, . . . Mais aujourd'hui, vingt ans après les faits, alors que l'antisémitisme en France et dans le monde est au plus bas, dans le creux de la vague, ce portrait est faux, faux à hurler. (174)

Si la critique est unanime à décrier un portrait où peu de Juifs se reconnaissent, elle n'est sûrement pas unanime dans ses motifs. Les uns combattent cet étalage de misères, d'autres ce judaïsme mythique, certains la libération préconisée... bref tant de raisons qui soulèvent à notre avis, un autre grave problème: peut-il y avoir un portrait psychologique commun à tous les Juifs? Il semble que non, d'après A.Mandel:

La très grande difficulté c'est la psychologie de notre reconstitution, c'est notre pénible éloignement par rapport à nous-mêmes. Plus l'antisémitisme a suscité et créé l'image d'un Juif en quelque sorte uniforme dans sa simplicité, plus l'identité entre Juifs et Juifs a disparu, . . . Nous avons perdu le langage commun, et non seulement, nos sensibilités sont différentes, nos expériences affectives sont différentes, mais même dans notre manière de raisonner le judaïsme, de le justifier, de le pratiquer quand nous le pratiquons, de l'appliquer, de le penser, de le rêver est devenue différente. (175)

N'est-ce pas là la condamnation a priori d'une démarche aussi ambitieuse que celle de Memmi?

Et pourtant, malgré la complexité d'un tel problème et les analyses contradictoires de la condition juive, publiées en France au cours de la dernière décennie par des auteurs juifs appartenant à une élite intellectuelle, tous aboutissent sensiblement aux mêmes conclusions d'ordre éthique: solidarité de destin, recherche d'authenticité juive, et solidarité existentielle avec Israël. Ce qui indique que dans le désordre d'un monde

(174) W.Rabi, "La Pensée juive en France", in Les Juifs et la communauté française (Ottawa : Ed. du Jour, 1965), pp. 28-29.

(175) A.Mandel, "Timidité et audace de la pensée juive", in La Conscience juive (Paris : P.U.F., 1963), p. 97.

qui se cherche, personne n'est exclusivement qualifié pour parler au nom du judaïsme. Mais cela signifie aussi que le judaïsme appartient à tout Juif qui le revendique. C'est ce qu'affirme Rabi en parlant des écrivains juifs de France: "Certes cette école est loin d'être homogène, mais le judaïsme n'est le monopole de personne. Et chaque génération se doit de réinterpréter ce judaïsme dans la perspective et la terminologie de ce temps." (176) Voilà qui lève l'hypothèque sur l'entreprise de Memmi.

Une condition spirituelle

Pour étudier le fait juif, Memmi part de l'existence concrète des Juifs. En disciple de Sartre, il prétend fonder sur la "situation" du Juif dans la société, une doctrine du Juif. Aussi n'a-t-il recours dans son étude qu'aux données immédiates de la réalité juive dans le monde. D'ailleurs, il en avertit:

Partant de ma propre aventure, je ne fais donc que la peinture de la condition juive d'aujourd'hui. Je ne cherche ni à maîtriser ni l'histoire ni la géographie. Ni le passé, ni l'avenir, ni le Juif de l'Antiquité ou du Moyen-âge, ni celui d'un futur supposé ou proposé par telle utopie ou doctrine. (177)

Raisonner du fait juif et du fait antisémite en fonction des seules données présentes, cela revient, selon nous, à immobiliser ce qui est en perpétuelle évolution, à n'en saisir qu'un instantané et par conséquent à séparer les effets de leurs causes: à se couper a priori de toute explication rationnelle. En d'autres termes, dit Rabi:

(176) W.Rabi, "La Pensée juive en France", in Les Juifs et la communauté française (Ottawa : Ed. du Jour, 1965), p. 36.

(177) A.Memmi, Portrait d'un Juif (Paris : Gallimard, Collection "Idées", 1962), p. 14.

Eliminer tous les éléments positifs, la foi, l'histoire, la conscience, la culture, l'humanisme juif, pour ne retenir que le simple jeu dialectique des relations entre Juifs et société majoritaire, c'est fausser le problème et le réduire à un simple pilpoul philosophique. (178)

En effet, considérons l'homme dans sa "situation ". Celle-ci le modèle, le forme, le déforme, l'informe jusqu'en ses profondeurs. En agissant sur elle, l'homme agit sur lui. Mais pour ce faire, il faut qu'il soit indépendant d'elle, au moins partiellement. Si ses actes et ses pensées sont déterminés par elle, comment aurait-il la volonté de la transformer, de se révolter contre elle? Cette volonté ne peut se trouver que dans quelque chose qui n'est pas en elle, mais en lui, ce par quoi il existe comme homme. Et le problème moral reparaît dans son entier. Dire d'un Juif que son existence est conditionnée du dehors, c'est nier à la fois son identité et sa force créatrice. Comme l'homme, le Juif ne se définit que par rapport à son propre être. Il est une fin en soi et non une fonction de ce qu'il n'est pas. Le Juif américain qui se tait ou s'élève contre le racisme noir qui sévit dans son pays, le fait, bien entendu, pour des motivations intérieures. Soit qu'il interprète d'une manière concrète son judaïsme conditionnel et étant donné qu'il n'est pas parmi les frustrés, les parias, les opprimés, il reste du côté des exploités et défend ses intérêts. Soit qu'il proteste contre la situation faite à ces opprimés et dans ce cas, il le fait au nom de quelque chose. Il agit ainsi parce qu'il est généralement antiraciste, libéral, socialiste, marxiste, ou parce qu'il est juif. Et s'il le fait en Juif, il témoigne

(178) W.Rabi, "La Pensée juive en France", in Les Juifs et la communauté française (Ottawa : Ed. du Jour, 1965), p. 31.

dans ce cas d'un acte spirituel parce que l'héritage juif lui a appris de mille manières que l'homme est la créature de Dieu, que sur sa face se reflète la lumière de Dieu, autant de concepts qui l'empêchent d'accepter que des hommes semblables à lui soient opprimés en raison de leur couleur. Le judaïsme nous paraît donc de prime abord une condition spirituelle. Autrement, dit Mandel:

Si le judaïsme n'est pas une condition spirituelle, s'il est une condition à la manière dont l'exprime Sartre -- et il est beaucoup moins brutal que A.Memmi-- dans ce cas là, il n'y a que des contradictions, il ne peut y avoir d'unité juive sur aucune espèce de plan, absolument aucun. (179)

Une manière d'être humaine

Sur son itinéraire, Memmi ne rencontre que malaises, hostilités, problèmes, accusations, persécutions, autant de mots pour exprimer une condition de malheur. Dans La Statue de sel, il s'est plaint autobiographiquement du malheur d'être Tunisien de culture française, dans Agar, du malheur du mariage mixte (mais ce n'est plus autobiographique), dans le Portrait du colonisé, du malheur d'être colonisé, et enfin, dans le Portrait d'un Juif, il découvre le fond du malheur: être Juif. A.Memmi gémit sur le malheur d'être juif --voire non croyant et non pratiquant-- parmi les non-Juifs. Le Juif se sent toujours objectivement et subjectivement séparé. S'il ne se sent pas juif dans son for intérieur, ce sont les autres qui se chargent de lui rappeler ce qu'il est; et si les autres évitent ce rappel, il l'éprouve en lui-même... Dans cette perception misérabiliste, l'humanité se répartit en oppresseurs et en opprimés. Ces

(179) A.Mandel, "Timidité et audace de la pensée juive", in La Conscience juive (Paris : P.U.F., 1963), p. 117.

derniers: les Noirs, les Colonisés, les Juifs, les prolétaires, les domestiques, les femmes, semblent voués à l'infortune; tandis que les premiers: les Blancs, les Colonisateurs, les chrétiens, les bourgeois, les mâles, paraissent destinés à la félicité..

Et pourtant le malheur n'épargne ni les uns ni les autres. La tension et le malaise sont la trame de la vie. Tout homme est dans un certain sens un opprimé. Il existe des bourgeois dominés par leurs épouses, et même par leur domesticité, des Blancs brimés par des Noirs et des patrons à la merci de leurs ouvriers. Il n'empêche que la condition du Juif, du Noir, du Colonisé, soit, dans l'immédiat, plus éprouvante et plus périlleuse que celle du commun des mortels échappant à ces catégories. Cependant, quand les Français ou les Belges souffrent, lorsqu'ils sont envahis par un voisin puissant, privés de liberté, spoliés, violentés, on attribue leurs malheurs à la criminalité de l'Histoire, à l'éternelle atrocité des rapports de force. Il n'en est pas de même pour le Juif ou le Noir; ces derniers, d'après Memmi, semblent liés à l'affliction comme par un lien conjugal; comme si leur présence, leur Dasein, était à la fois le nom, l'apparence physique, l'éventualité ou la possibilité -- ou dans le meilleur des cas-- le souvenir, du lynch ou du pogrome.

Ce misérabilisme nous paraît exagéré. Faire fi de l'Histoire d'Israël, c'est éviter de consulter le malade qu'on veut soigner et interpréter malgré lui sa souffrance. Les souffrances juives ne sont pas inhérentes à la condition juive. Des réflexions comme celles de Sartre montrent bien au contraire, leur aspect accidentel; l'antisémitisme n'est que la projection dans le Juif, au-dedans du Juif, de l'image que les autres se font du Juif. Cette définition extérieure ignore l'histoire

trimillénaire d'une foi, d'une fidélité invincible, envers et contre tout, envers et contre tous, celle d'une multiforme quête spirituelle, à la cime de l'homme. Voici brièvement rapportée la définition essentielle, intérieure de l'homme juif, selon un des maîtres à penser actuels du judaïsme, A.Neher.

D'après lui, le mot "juif" n'est qu'un aspect de l'homme juif. S'attacher à cet aspect est déjà le mutiler. L'homme juif est devenu Juif par un accident de son histoire, lors du schisme des douze tribus d'Israël, alors qu'il était israélite, après avoir été hébreu. Ce sont là trois époques qui marquent son histoire et qui expriment aussi trois dimensions spirituelles. "L'homme juif", écrit Neher, "est celui qui les assume toutes celui dont le judaïsme est simultanément un israélisme et un hébraïsme." (180)

L'homme hébreu est l'homme abrahamite. Celui qui, à l'image d'Abraham, accepte de rompre avec l'établi, de briser les idoles, de proclamer la justice. C'est celui qui accepte la condition de l'hébreu dans sa signification étymologique. Hébreu: ivri, implique une expérience de passage. De même qu'Abraham a passé d'un monde à l'autre, d'une rive à l'autre, l'homme hébreu est le passeur qui, dans l'histoire a fait passer le paganisme antique au christianisme, le paganisme oriental à l'Islam, les néo-paganismes aux humanismes; et il fera passer les paganismes actuels à l'humanisme messianique. En passant d'une rive à l'autre, il est comme Abraham dans un exil permanent pour jouer ce rôle de passeur qui est sa mission.

(180) A.Neher, L'Existence juive (Paris : Ed. du Seuil, 1962), p. 133.

L'exil [dit Neher] est une mission que porte le Juif partout où un passage est à opérer et ainsi la condition hébraïque insère le Juif dans une sorte de vertige universel, dans cette belle et grande vocation qui fait de lui le frère d'action de tous les hommes. (181)

Mais l'homme hébreu est aussi Israël. Dans sa poussée missionnaire et universaliste, l'hébreu peut être gagné par la nostalgie de s'établir, d'accoster sur l'autre rive. Alors que Jacob éprouve cette tentation de s'établir enfin, l'Ange se présente. Et après cette nuit de lutte avec l'Absolu, Jacob, d'hébreu qu'il était par la vertu d'Abraham, devient Israël.

L'israélite [poursuit Neher] c'est l'hébreu élu, mis à part, c'est l'hébreu qui n'est pas comme les autres. L'élection n'a de sens que par rapport à l'existence des autres, mais elle se manifeste comme une altération. On ne peut être israélite sans être hébreu, mais l'israélite c'est l'hébreu le passeur, qui ne passe plus rien, c'est l'hébreu lorsqu'il est seul, entre les deux rives, et la définition de l'homme-israël c'est, précisément d'être l'homme de la solitude. (182)

C'est une solitude bien dramatique, puisque le Juif est constamment harcelé par un partenaire exigeant: Dieu. En acceptant d'être israélite, il accepte les tâches définies et limitées par Dieu pour hâter le Royaume de Dieu sur la terre. Là nous arrivons à une contradiction: Hébreu, le Juif est en exil. Israélite, il est dans le Royaume. Comment les concilier? Précisément, explique Neher, c'est cette contradiction qui fait de l'homme juif un Juif:

Le judaïsme [écrit-il] ne peut pas être une simple somme de l'hébraïsme et de l'israélisme, car les deux sont de signes contraires et leur addition les annulerait. Il ne peut être que l'effort de les réunir en un faisceau synthétique, de concilier l'inconciliable. (183)

(181) A.Neher, Op. cit. p. 134.

(182) Ibid., p. 135.

(183) Ibid., p. 136.

D'où l'ambiguïté caractéristique et fatale du Juif. De son dilemme, le Juif essaie de sortir en choisissant l'une des dimensions contradictoires; soit de s'installer dans cet humanisme universel pour être et vivre comme les autres; soit de se réfugier dans l'autre dimension, qui est de s'enfermer dans des ghettos spirituels ou politiques, comme le proposent certaines orthodoxies extrémistes aussi bien dans la Diaspora qu'en Israël. Et nous avons alors ces redécouvertes de la conscience juive poignantes et dramatiques comme celle de Memmi, et qui attestent que le ghetto est impossible, que l'assimilation est impossible et que seule reste possible la nécessaire redécouverte d'un judaïsme intérieur et authentique.

En somme, il ne s'agit donc ni d'une race, ni d'une nation, ni d'une religion mais par rapport à l'ensemble de l'humanité d'une fonction qui implique pour celui qui l'accepte, d'être à la fois avec les hommes et en dehors de l'humanité, penché vers les hommes et tourné vers Dieu pour réaliser cette chose si difficile d'être à la fois un homme civilisé et un homme juste.

Le Juif neherien est le Juif tridimensionnel dont la présence au monde, sa fonction et ses souffrances, s'intègrent dans un système cohérent et en accord avec la tradition juive. Le Juif de Memmi, rivé à sa "situation" ne peut être qu'unidimensionnel, partiel, et partial. Insérer tout ce qui est juif dans la déréliction, la souffrance, le malaise et le désaccord, c'est justifier, quand bien même serait-on marxiste ou freudien dans son instrumentation, la doctrine augustinienne de la perennité et de la nécessité des Juifs comme témoins châtiés et avilis de la Passion du Christ.

Non, l'histoire des juifs n'est pas uniquement celle d'un martyr [note A.Mandel]. Et l'être juif, qu'il se traduise en judéité, judaïcité ou judaïsme, n'est pas cette hypocondrie de groupe, à laquelle n'échapperaient que des schizophrènes allègres et des illuminés fascinés par des 'valeurs-refuges'. C'est aussi une plénitude, une manière d'être humaine; une poésie et une vérité, une sagesse et une folie, une culture et les traces ou les indices d'une civilisation- s'il n'est plus de civilisation intégralement juive. (184)

Une solution partielle

La solution nationale permet en quelque sorte, de purifier la question juive, de dissiper les fantômes de l'antisémitisme. L'existence d'Israël suffit à ramener le Juif à un état d'homme ordinaire semblable aux autres; cela aux yeux de la majorité non juive où il baigne et conséquemment à ses propres yeux. C'est une issue moins utopiste que celle de Sartre qui ne voit la disparition de l'antisémitisme qu'avec l'avènement d'une société sans classe. Or dans une ère où masses, nations, classes et groupes luttent pour se faire une position dans le monde, où seules les collectivités organisées peuvent s'imposer, la solution memmienne paraît plus réaliste en allant dans le sens même des prises de conscience nationales qui sont le fait majeur de notre époque. Elle va également dans le sens des théories sionistes du siècle dernier (surgies des pogromes de 1881 en Russie, de l'antisémitisme allemand et de l'Affaire Dreyfus), dont l'objectif pressant est de parvenir à une vie juive normalisée, d'établir un Etat pareil aux autres, d'avoir une langue comme en ont tous les peuples, de constituer une majorité comme partout ailleurs, de fonder une économie fonctionnant normalement.

(184) A.Mandel, "Itinéraire d'Albert Memmi", L'Arche, Janvier 1969, p. 49.

Au cours de ses vingt dernières années d'existence, Israël a constitué, en fait, un lieu de refuge pour les Juifs qui éprouvaient le besoin réel ou psychologique d'y habiter, rempli le rôle de foyer pour les Juifs qui en étaient dépourvus, et particulièrement pour ceux issus des camps de réfugiés à la fin de la Seconde guerre mondiale.

Sans doute, l'Etat d'Israël est la vérité pour ceux qui le considèrent comme un foyer spirituel; comme pour ceux qui y cherchent un havre; il l'est également pour ceux qui sont poussés par la foi comme pour ceux attirés par le besoin de survivre et le légitime appel du bonheur. Pour eux, c'est la solution logique, raisonnable, au-delà des ambiguïtés, des déchirements.

Cependant la question juive est loin d'être résolue. L'Etat d'Israël n'a pas circonscrit le destin juif aux frontières du pays, habité par une majorité juive; il n'a pas eu pour conséquence l'intégration du peuple dans les Nations, grâce à sa ségrégation dans le cadre d'un pays. Bien au contraire, il a entraîné une universalisation du destin juif. D'une part, il s'est créé une diaspora arabe, dont l'hostilité et la soif de vengeance ne le cèdent en rien à leur attachement à leur ancien lieu de résidence. D'autre part l'antisémitisme n'a pas désarmé, il a trouvé en Israël une cible nouvelle. Comme conséquence à cette situation si menaçante, l'inquiétude juive s'exprime dans une identification sans limite du judaïsme avec Israël. "L'unité juive autour d'Israël", affirme Kolat, "se fonde sur une hypothèse incontestée à savoir: que la destruction d'Israël entraînerait celle de l'existence juive en tant que telle dans la diaspora et inversement, que la destruction du peuple juif de la diaspora entraînerait celle d'Israël." (185)

(185) Israël Kolat, "Les Théories du nationalisme israélien", Confrontation, Jérusalem, 1970, p. 22.

En parlant de la Diaspora, Memmi parle de la nécessité pour les Juifs qui y demeurent d'avoir une double allégeance à l'égard d'Israël et à l'endroit des pays de leur nationalité. A notre avis, cette solution au stade actuel des moeurs politiques, paraît dangereuse et batarde. Le principe en soi d'une double ou multiple loyauté est l'état normal de l'homme qui ne peut s'épanouir que par la diversité de ses attaches. Plus le monde se développe et se dote de structures supra-nationales, plus l'homme de demain sera lié par des loyautés politiques. Seuls les Etats totalitaires n'admettent qu'une loyauté unique, à l'exemple du IIIe Reich. La loyauté envers l'église, la race, la classe, la famille, etc... devaient s'effacer devant la loyauté à l'Etat.

Mais dès à présent, il arrive que les intérêts d'Israël et ceux de telle communauté se contredisent, comme par exemple lors du vote d'Israël à l'O.N.U. sur la question de l'Afrique du Sud. Les possibilités de défendre les Juifs dans les pays étrangers ou devant une plateforme internationale se sont avérées pour Israël assez limitées. Souvent ce sont précisément des organisations juives non-étatiques qui ont pu plus facilement agir en faveur des Juifs persécutés, car elles ont pu éviter que ne fût soulevée la question de la "double-loyauté". Parmi les nombreux juifs de la Diaspora, tout comme en Israël, on s'est déclaré contre l'immixtion d'Israël dans les questions civiles intérieures. A notre avis, le plus difficile est la détermination de cette norme qui établirait la ligne au-delà de laquelle, la multiple fidélité devient trahison ou déloyauté et en-deça de laquelle elle n'est que déchirement. Pour l'heure, c'est une position complexe et ambiguë; loin de résoudre la question juive, la multiple fidélité fait paraître sous un nouveau jour le malaise du Juif.

Il est vrai que le problème juif n'est pas purement "affaire intérieure"; il serait résolu s'il ne dépendait que des Juifs. Mais comme il est lié aux non-Juifs et impliqué dans le destin des Nations, toute tentative de solution s'avère difficile et complexe. A l'heure actuelle, nous pouvons affirmer sans crainte d'être contredit que la solution nationale n'a pas totalement réglé la question juive.

Le choix d'Israël

Soucieux de trouver un refuge pour les Juifs, Memmi voulait pour eux un pays qui leur appartiendrait. Ce pays, n'est pas nécessairement la Palestine. Pour lui, "l'Etat juif en Palestine fut peut-être une erreur catastrophique. Cette obéissance au rêve traditionnel a été peut-être le dernier tour joué au Juif par sa religion." (186) Par cette position, Memmi se rattache au mouvement sioniste territorialiste qui comptait des gens importants comme Israël Zangwill et qui militait en faveur de l'Ouganda en Afrique Noire, pays immense et inhabité. Pour ces théoriciens comme pour Memmi, il fallait résoudre une crise de "situation". A la misère des masses juives, il fallait un refuge, peu importait le lieu. Cependant lors du VI^e Congrès sioniste à Bâle, le 23 août 1903, durant toute une nuit, les délégués russes les plus affectés par le malheur, luttèrent contre l'offre de l'Ouganda faite par les Anglais et que Théodore Herzl était disposé à accepter. Ils ressentirent dans cette offre une nouvelle destruction du Temple; ils se roulèrent par terre, en signe de deuil, s'arrachant les poils de la barbe, pleurant, accusant de trahison Herzl qui finit par céder à leur pression. Il venait de comprendre --comme il l'in-

(186) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 249.

dique dans son journal-- que seul le pays de la Bible possédait la vertu de mettre fin à leurs souffrances et d'apaiser leur âme.

Nous avons un résultat partiel: cet autre territoire... dans lequel nous pouvons... installer nos masses souffrantes sur une base nationale, avec une administration autonome. Je ne crois pas que nous ayons le droit, à cause d'un beau rêve ou d'un drapeau légitimiste, de frustrer les malheureux de cet allègement... La Palestine est le seul pays où notre peuple puisse trouver la quiétude. Mais il faut un secours immédiat à des centaines de milliers de gens. (187)

La nouvelle orientation de Herzl, est selon nous, le triomphe du "moi" profond du peuple juif. Normaliser son existence est, certes, l'impératif le plus urgent. Mais pas à n'importe quel prix. Substituer au pays de la Bible une terre quelconque, c'est ignorer la centralité de la Terre d'Israël autour de laquelle gravitent tous les divers aspects de la vie juive. C'est faire bon marché des liens qui rattachent le peuple juif à cette terre et qu'expriment avec force sa culture, sa liturgie, sa religion, sa foi, ses rêves, et ses espérances. A notre avis, seul Israël pouvait rallier tous les Juifs et constituer le dénominateur commun à toutes les diasporas en dépit de leur multidiversité. Malgré l'exigüité du territoire, la pauvreté du sol, l'hostilité environnante, Israël a été, est et restera la cristallisation politique et religieuse, métaphysique et historique, du peuple juif, en dehors duquel, toute solution serait vouée à la stérilité. Nous pensons avec N.Goldmann que :

L'histoire juive eût été impossible sans la position centrale d'Erets-Israël, . . . , il est impossible de saisir le sens de l'histoire juive --qu'on la considère du point de vue de la religion de ce peuple, de sa littérature hébraïque, de son folklore, qu'il s'agisse de ses chants, ou de ses rêves-- sans tenir compte d'Eretz-Israël, . . . ,

(187) Cité par A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 252. Souligné par nous.

Sans la Palestine, l'Etat d'Israël n'aurait pu être établi. Jamais les Juifs n'auraient créé un Etat en Ouganda ou à El Arish ou à Madagascar, comme l'avaient proposé certains Nazis avant la guerre. Je n'ai pas cru un seul instant que même devant le danger du nazisme, les Juifs se seraient rendus à Madagascar pour y établir un Etat. (188)

L'être juif

L'Etat d'Israël signifie, certes, la normalisation d'une situation juive marquée durant des millénaires par des malheurs innombrables. Mais cette normalisation signifie-t-elle la disparition du lien avec le judaïsme en tant que tradition qui impose ses obligations, ou tout au moins en tant que tradition spirituelle?

Pour Memmi, la libération de l'oppression ne saurait s'effectuer sans la libération de la culture de la religion. Délivré de l'emprise confessionnelle, valorisé désormais par un Etat auquel il peut se rattacher, le Juif peut tout entreprendre, même de s'assimiler, puisqu'il n'aura plus le sentiment d'abandonner les siens dans le malheur. "Dorénavant", écrit-il, "la référence possible de son peuple à un sol, à un Etat, à une culture, absout l'assimilé. Devenant homme libre, le Juif gagne du même coup la liberté de cesser d'être juif." (189) Autrement dit, en l'absence d'un Etat, et en présence de l'antisémitisme, la religion était le bouclier nécessaire à la survie des Juifs; dès lors qu'Israël vit, point n'est besoin de la Tradition.

Pour les dirigeants du monde sioniste, loin d'être conçue comme une possibilité salutaire, l'assimilation est la plus grave menace qui guette

(188) N.Goldmann, "Les Objectifs du sionisme", Confrontation, Jérusalem 1970, pp. 6-7.

(189) A.Memmi, La Libération du Juif (Paris : Gallimard, 1966), p. 259.

les Juifs dans le monde. "L'assimilation", reconnaît N.Goldmann, "est devenue l'immense danger depuis que nous avons quitté les ghettos et les mellahs." (190) Pour l'un, c'est un danger; pour l'autre, une forme de salut.

L'assimilation implique la notion de culture et celle-ci la notion de peuple. L'un et l'autre croient à la réalité du "peuple juif". Comme pour Memmi, la condition juive est une condition pathogène, la culture qui s'y est développée est une culture aliénée qui doit disparaître en même temps que se libère le Juif au profit d'une nouvelle culture qui naîtra des conditions nouvelles dans un pays juif souverain. Par conséquent, libéré de cette culture d'opprimé, le Juif qui ne veut pas s'intégrer à la réalité israélienne peut désormais s'assimiler, n'ayant plus rien de différent qui puisse le distinguer des autres.

Au fond, l'Etat d'Israël est la réalité logique pour les religieux comme pour les nationalistes, comme pour les juifs qui désirent y vivre, tandis que pour les autres, il reste le catalyseur nécessaire à leur nouvelle dignité d'homme. Dans la conception memmienne, la Nation n'est pas une fin en soi, c'est un état transitoire vers une humanité pacifiée et confiante.

Les sionistes, eux, distinguent de la crise de "situation" du peuple juif celle de "l'être-juif". Comme Memmi, leurs préoccupations furent de sauver physiquement les Juifs, en les arrachant aux pogromes, aux fours crématoires, et à la haine antisémite, en leur ouvrant un foyer national.

(190) Cité par G.Friedmann, Fin du peuple juif? (Paris : Gallimard, 1965) p. 288.

Comme pour Memmi, l'Etat n'est pas pour eux la fin ultime, mais l'instrument indispensable, à la sauvegarde et à l'épanouissement de "l'essence juive" qui est la raison d'être du judaïsme. Selon cette doctrine, la situation des Juifs ne peut s'améliorer partout dans le monde que par l'élévation de leur niveau culturel et économique. Et le rôle d'Israël est de leur servir, comme jadis Sion, de centre spirituel. C'est pourquoi, pour Goldmann, l'absence du ghetto, c'est-à-dire, l'absence de culture juive spécifique qui fait du Juif, un Juif authentique, menace le Juif de dépersonnalisation avant de se perdre dans l'assimilation. Or, si l'Etat juif existe c'est pour permettre aux Juifs, non seulement de vivre comme les autres, mais d'être eux-mêmes, dans leur spécificité spirituelle, composante essentielle de leur personnalité. L'Etat juif doit être le lieu et le moyen de répondre à la crise de l'être profond de la nation juive dans la dispersion et de sa confrontation constante avec les cultures étrangères depuis l'époque où les Juifs ont échappé au confinement du ghetto. C'est l'objectif majeur actuel que l'Organisation Sioniste Mondiale entreprend d'atteindre et qu'exprime avec foi, son ancien Président:

Si nous n'étions qu'un mouvement chargé de créer un Etat, nous pourrions dire aujourd'hui que notre but a été atteint, . . . Mais si l'on sait que cet Etat serait incapable, à longue échéance, de remplir son rôle historique s'il ressemblait aux autres Etats, . . ., mais qu'il doit être l'instrument de la réalisation pratique d'idées spécifiquement juives, conçues depuis les prophètes jusqu'à Ahad Haam, Martin Buber et Gordon, d'idées pour lesquelles les Juifs ont lutté, souffert et sont morts, alors on se rend compte que l'Etat d'Israël et le Mouvement sioniste qui peut être considéré comme son père, ont encore d'immenses tâches à remplir. (191)

(191) N. Goldmann, "Les Objectifs du sionisme", Confrontation, Jérusalem 1970, p. 12.

Cet engagement sans réserve, en faveur des forces de l'esprit d'Israël par les représentants du peuple juif, est selon nous la consécration solennelle de valeurs authentiquement juives qui permettent au Juif d'être fidèle à son identité, d'être lui-même.

B I L A N

Qu'on partage ou non les convictions de Memmi, ses vues de l'Histoire, ses perspectives, ses solutions, et ses convictions, "On ne peut que l'écouter, l'estimer, reconnaître son honnêteté intellectuelle et ses qualités d'écrivain." (192)

Albert Memmi est Juif, Tunisien de culture française, écrivain. Comme Juif, il a vécu l'expérience d'un peuple dispersé et suspect; comme Tunisien, celle du colonisé, alors même que ses rapports d'études et d'amitié le mettaient du côté des maîtres et des hommes libres. Il note d'ailleurs honnêtement que sa naissance juive, si elle le chargeait d'une servitude supplémentaire, l'assurait, en contrepartie, en pays musulman, d'avantages culturels et sociaux qui le faisaient participer "autant du colonisateur que du colonisé." (193) Cette situation si complexe lui a fourni l'occasion privilégiée de décrire des tensions qu'il a expérimentées en lui-même autant qu'il les a observées dans son milieu de vie. Attaché par la culture à l'Occident, il a été refusé par le groupement colonisateur; lié à l'Orient par sa naissance, il l'a été par le groupement colonisé. Ce double refus a fait de lui "Une espèce de métis de la colonisation qui comprenait tout le monde parce qu'il n'était totalement de personne." (194)

(192) A.Wurmser, "Pages d'exil", Les Lettres françaises, Dec.1969, p. 6.

(193) A.Memmi, Portrait du colonisé (Paris : J.J.Pauvert, Collection "Libertés", 1966), p. 23.

(194) Ibid., p. 25.

C'est une situation bien inconfortable, source de questions et de malaises et dont la méditation se poursuit aussi bien dans la transposition romanesque que l'essai. Sa condition faite de contradictions et d'injustices fait de lui l'écrivain des "conditions impossibles", des déchirements et des ambiguïtés. Ce sont d'abord son angoisse existentielle, ses déceptions, ses souffrances et son oppression d'être ce personnage hybride, cet exilé permanent. Dans La Statue de sel, c'est lui qu'il révèle comme étranger dans son pays natal; c'est encore lui qu'il décrit dans Agar, plus que jamais à cheval entre deux civilisations; c'est encore son miroir qu'il nous tend aussi bien dans les Portrait du colonisé, et du colonisateur que dans celui du Juif, avant de nous montrer un visage mouvant et complexe dans Le Scorpion. L'ensemble de son oeuvre nous fournit des sujets aussi nombreux que variés, l'engageant à prendre des positions tranchées qui font de lui un homme de combat, une espèce de héros romantique toujours en révolte, et sans cesse en lutte contre tout. D'abord, c'est contre lui-même qu'il se bat, contre son passé, son enfance pauvre, son Orient beau et misérable; il se dresse ensuite contre l'Occident qui l'avait attiré et déraciné; contre le système universitaire français et son enseignement formaliste; contre la colonisation et l'univers chrétien. Résolu à dénoncer les iniquités et les préjugés où qu'ils se trouvent, Memmi s'est fait le chroniqueur des désarrois, délibérations, recours, fureurs, de l'homme dominé, frustré et aliéné en fonction de son appartenance à un groupe surnoisement ou franchement réprouvé. Au terme de ses descriptions analytiques, le sociologue, mué en moraliste, occupe une position de directeur de conscience. Il ne

s'engage pas dans la voie facile de la bonne pensée libérale et dans ses protestations éternellement inefficaces en faveur des avantages de la tolérance et des idées larges. Ce qu'il entreprend est plutôt une difficile recherche d'une solution de continuité susceptible de rompre l'enchaînement fatal qui lie les dominants aux dominés. Autrement dit, la cessation des rapports de force que, jusqu'à présent, aucune libération nationale ni aucune révolution n'a encore amenée.

Sa libération ne vaut pas seulement pour le Juif au sens racial du terme; on est toujours le Juif ou le Nègre de quelqu'un. On peut même l'être à ses propres yeux. C'est la difficulté d'être, faite de porte-à-faux, de ratés dans la communication avec autrui et dont l'inconfort risque de conduire à l'agressivité contre les autres et à la haine de soi. D'où la nécessité, d'après Memmi, d'examiner à propos de soi et à partir de son expérience, la place que l'on occupe dans le monde, les rapports de l'individuel et du collectif. "Je continue à croire", écrit-il, "que l'expérience, vécue, puis maîtrisée et repensée est le meilleur point de départ pour la compréhension d'une condition." (195) Cette compréhension doit susciter et nourrir une impulsion révolutionnaire positive.

Le plus consternant cependant, c'est que souvent les hommes en butte à la domination et au racisme trouvent plus déshérités qu'eux pour leur faire subir à leur tour leur propre oppression. Ainsi des prolétaires nationaux envers les travailleurs étrangers, ou des Juifs par rapport aux Noirs et aux Arabes et réciproquement. Il est vrai, dit Memmi, "... que

(195) Cité par Jean-Louis Bory, "Un Itinéraire", La Quinzaine littéraire, Nov. 1966, pp. 24-25.

le malheur se rassure à la vue du malheur. Est-il si étonnant alors que le raciste se repose de sa misère en regardant celle des autres?" (196) C'est précisément cette difficulté de la lutte contre le racisme et l'oppression qui doit la rendre sans relâche et sans concession. Autrement l'homme risque de sombrer dans l'oppression qui ne cesse de le guetter.

L'étude de Memmi fait réfléchir les hommes de bonne volonté. Mais à l'égal des idées révolutionnaires, elle ne satisfait ni les antisémites et les philosémites, ni les Juifs et les Colonisés, car Memmi ne sert qu'une cause: la vérité. Quelles que soient les réserves que nous pouvons faire, l'oeuvre de Memmi durera aussi longtemps que l'"oppression" n'aura pas disparu. Avec R.Ikor, nous dirons: "On peut accepter ou réfuter la thèse; on ne peut nier que l'oeuvre restera." (197)

Enfin pour terminer, nous voudrions souligner après l'ampleur du sujet, la richesse de son expression littéraire. Poursuivie sur deux plans différents, celui de l'imagination créatrice dans les romans et de la rigueur analytique dans les essais, l'entreprise de Memmi exprime, au sens le plus large du terme, un homme tout entier. Son premier roman, La Statue de sel, est d'abord la confession d'un homme qui fait le bilan de sa vie. Tout au long de ces belles pages incisives et amères, le narrateur s'efforce tantôt d'accepter, tantôt de refuser le monde de ses origines, celui de son être essentiel. Il décrit une situation dans un style sobre mais convaincant chargé d'une puissance d'évocation à travers un ouvrage soli-

(196) A.Memmi, L'Homme dominé (Paris : Gallimard, 1968), p. 211.

(197) R.Ikor, "La Libération du Juif", Droit et Liberté, Déc. 1966.

dement et clairement construit. Les caractéristiques morales et sociales de son peuple d'adoption sont exprimées avec sincérité et réalisme. L'amertume des blessures laissées par une existence sans pitié rend poignantes bien des pages du roman.

Agar, est le roman classique, que son auteur veut limité et clos. Il énonce les conditions d'une libération en vue de rétablir la communication entre une femme et un homme de civilisation et culture différentes; et par delà les individus, entre les groupements humains, séparés par leurs langues, leurs traditions et leurs intérêts. Dans ce roman-essai, nous sommes dans un monde de rigueur et d'exactitude où la maîtrise de la composition et du langage sont les qualités dominantes. Le choix des détails, la peinture des personnages, la découverte et la progression des sentiments, dénotent un tact et une mesure qui donnent au récit une profonde résonance humaine. Les cadres historiques et géographiques sont parfaitement reconstitués par des personnages fortement incarnés. La tension du drame va croissant jusqu'à l'éclatement final.

Professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris où il enseigne la psychiatrie sociale, Memmi s'efforce d'élaborer une sociologie de l'oppression. Le Portrait du Colonisé, le célèbre Portrait d'un Juif, La Libération du Juif et L'Homme dominé, révèlent un esprit agile et scrupuleux qui excelle aux analyses minutieuses et aux définitions nuancées. Après ce périple d'ouvrages philosophiques et psychologiques, Memmi revient au roman avec Le Scorpion qui se veut la synthèse finale de 'Tous ses thèmes enchevêtrés, son sang, son feu intérieur, son âme... (198) Cette "confession imagi-

(198) J.M.Amar, "L'Effort de vivre", Les Nouveaux Cahiers, No 20, Printemps 70, p. 52.

naire" annonce d'emblée la part belle qu'elle voue à la littérature. A.Memmi va se raconter une fois de plus, mais en transposant confidences et expériences. Par opposition à Agar qui est "un travail achevé", Le Scorpion s'affirme total et ouvert. Total, c'est-à-dire allant au fond des choses, jusqu'à une vérité essentielle d'ordre philosophique. Ouvert, c'est-à-dire remettant perpétuellement en question le récit, l'auteur et le lecteur. Comme dit E.Lalou, "Le Scorpion est un bon exemple de roman moderne réussi --c'est-à-dire manqué par les honneurs-- de roman qui, par des moyens apparemment artificiels et arbitraires, fait renaître ce qu'il y a de plus incohérent, de plus vrai et de plus tragique dans la vie." (199)

Moins emporté qu'au début par le torrent de ses sentiments, moins polémique et moins décisif dans ses vues et ses aperçus, Memmi fait son chemin en méandres, nuance discrètement ses jugements, soliloque dans le style du journal intime. Le Scorpion est un peu de omnibus rebus, un fourre-tout subtil et avenant qui permet à Memmi, grâce à son interprétation personnelle du "roman", de parler, quand et comme il l'entend de la drogue et des voyages, du mariage mixte et de la religion juive, de l'amour physique et de la poésie; de l'enfance et de l'université d'Alger; de Paris et de Strasbourg, de la Tunisie de l'ère de l'indépendance. Les pages de cet écrivain-professeur sont comme le portrait de ses moi multiples, de son moi profond, de ses contradictions. En ce complexe et attachant personnage, aux faisceaux de tendances si diverses, ou opposées, d'abord la sensibilité africaine, l'attachement à ses racines, à

(199) E.Lalou, "Les Frères Memmi", L'Express, Janv. 1970.

cet Orient originel, viscéral même, s'impose très vite, de façon continue, en dépit de tant de fuites. Qu'il s'agisse de l'écrivain, du médecin, du professeur, et de son disciple contestataire, tous sont plus ou moins l'auteur. Ainsi se justifie pleinement l'utilisation de la technique moderne avec ses jeux de miroirs et sa chronologie éclatée puisque l'ouvrage est nécessairement polyphonique. Polyphonique, mais d'une unité absolue. En effet il tourne sur un axe unique: celui de l'intégration à la société et à la vie.

Les voix des personnages s'entrecoupent en mêlant leur registre différent: réalisme poétique du roman de Bina, où Memmi prouve ses dons de conteur à l'orientale, simple, émouvant et populaire; accent dramatique du journal d'Emile; ton plus neutre et plus objectif des notes de Marcel. Parfois l'effet de rupture auquel nous soumet l'auteur gêne et agace. Nous quittons à regret le charme de Bina pour le prosaïsme du médecin et celui-ci retient surtout parce qu'il éclaire Emile. Ce disparate est encore accru par les nombreuses citations intercalées comme des collages dans les textes. Il atteint son apogée à la fin du livre qui se termine sur une douzaine de courts apologues allégoriques au parfum si arabe, de pur style oriental, mais qui posent, peut-être, à nouveau les mêmes problèmes fondamentaux.

Après tant d'oeuvres de douloureuses révoltes et de dénonciations, Le Scorpion rend un son roboratif et apaisant. C'est le livre de la sagesse où l'écrivain mûri est en quête d'une solution au difficile problème d'être et de vivre.

Dans une entreprise aussi féconde, nous apprécions la langue nette

et nerveuse dans les livres théoriques, sobre et claire dans les confessions, charmante et belle dans les récits. Memmi est "un écrivain qui sait raconter, évoquer, suggérer, faire passer ce qu'il doit dire dans ce qu'il dit effectivement et qu'on écoute de bout en bout avec le plus vif intérêt." (200) Ses narrations captivent le lecteur alors que ses analyses, si intéressantes soient-elles, exigent un effort d'attention et de réflexion devant le contenu souvent déprimant.

Malgré ses talents de romancier, Memmi nous touche mieux dans ses confessions où l'histoire se déroule plus naturellement que dans les romans. Son génie de conteur nous révèle une âme sensible, vibrante et émouvante.

(200) M.Nadeau, "Les Romanciers d'Afrique du Nord", Mercure de France, Mars 1953, pp. 494-6.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS

I. OEUVRES D'ALBERT MEMMI

a) Livres

La Statue de sel

(Paris : Gallimard, 1966 (1ère éd., 1953)).

Agar

(Paris : Buchet/Chastel, 1963 (1ère éd., 1955)).

Portrait du colonisé

(Paris : J.J.Pauvert, Collection "Liberté", 1966 (1ère éd., 1957)).

La Libération du Juif

(Paris : Gallimard, 1966).

L'Homme dominé

(Paris : Gallimard, 1968).

Le Scorpion

(Paris : Gallimard, 1969).

b) Ouvrages publiés sous la direction d'A. Memmi

La Poésie algérienne de 1830 à nos jours

(La Haye-Paris : Mouton, 1964).

Anthologie des Ecrivains maghrébins d'expression française

(Paris : Présence Africaine, 1964).

Bibliographie de la littérature nord-africaine d'expression française

(La Haye-Paris : Mouton, 1965).

Anthologie des Ecrivains français du Maghreb

(Paris : Présence Africaine, 1969).

c) Ouvrages en collaboration

Les Français et le racisme

Mancorps (Paul H.), Memmi (Albert), Held (J.Francis)
(Paris : Payot, Collection "Etudes et documents", 1965).

"Littérature et Psychanalyse", in Traité de Psychanalyse
en collaboration avec le Dr de M'Uzan. Pub. ss. la direction de S.Nacht.
(Paris : P.U.F., 1969).

"L'Ecrivain devant la critique"
J.Bloch-Michel, A.Memmi, J.Duvignaud
Arguments, Jan-Mars 1959, pp. 47-51.

d) Articles

"La situation de l'écrivain colonisé", Esprit,
25 Janvier 1957, pp. 805-807

A.Memmi. "Etes-vous professeur, écrivain... ou les deux?",
L'Education nationale, 16 avril 1959, pp. 13-15.

"Littérature et Sociologie", in Traité de Sociologie. Publ. ss. la
direction de G.Gurvitch. (Paris : P.U.F., 1960).

"La Double leçon de Freud", in Freud et la tradition mystique juive
de D.Bakan. (Paris : Payot, Collection "Bibliothèque scientifique
Ser. Science de l'homme", 1964).

"Je suis Tunisien", Le Nouvel Observateur,
18 Février 1965, p. 24.

"Claude Roy devant la Tunisie", Les Lettres françaises,
No 642, 25-31 Octobre 1966, pp. 1-4.

"Sur la Libération du Juif", Le Nouvel Observateur,
8-14 Février 1967, p. 36 (Avec la réponse de Jean Daniel)

e) Préfaces

Une Société anonyme, Peyre, Christiane
(Paris : Julliard, 1962).

La Prochaine Fois, le jeu, James Baldwin
(Paris : Gallimard, 1963).

Nous, les nègres, interviews de J.Baldwin, Malcom X, M.L.King.
(Paris : Maspero, 1965).

II. ARTICLES CONSACRES A A.MEMMI

- Baudy, Nicolas "La Complainte d'Albert Memmi", Preuves,
Décembre 1962, pp. 82-85.
- Blanchot, Maurice "Etre Juif", La Nouvelle Revue française,
Août 1962, 279-85, Septembre 1962, 471-5.
- Bory, Jean-Louis "Un Itinéraire", La Quinzaine littéraire,
Novembre 1966, pp. 24-5.
- Bourron, Yves "L'Homme dominé", Etudes,
Juin 1969, p. 931.
- Dedet, Christian "L'Homme dominé", Esprit,
Janvier 1969, p. 156.
- Duchac, René "Judéité négative et Judéité positive",
Les Cahiers du Sud, Décembre 1963-Janvier 1964,
pp. 143-9.
- Duvignaut, Jean "Albert Memmi: La Statue de sel (ed. revue
et corrigée), préface d'A.Camus," "La Libé-
ration du Juif (Gallimard)", La Nouvelle
Revue française, p. 329.
- Gaugeard, Jean "Avant tout définir l'oppression",
Les Lettres françaises, Novembre 1968, p. 7.
- Guissard, L. "Romanciers nord-africains",
Livres et Lectures, Janvier 1954, pp. 99-101.
- Hambourg, Serge "Trois frères amis", Le Nouvel Observateur,
Janvier 1970, p. 33.
- Ikor, Roger "Solution ou réponse personnelle? La Libéra-
tion du Juif d'Albert Memmi", Le Monde, Janvier
1967, p. 16.
- Lalou, Etienne "Les frères Memmi", L'Express, Août 1970.
- Mandel, Arnold "Le Scorpion de Memmi", L'Arche, Mars 1970,
p. 67.
- Marnat, Marcel "Portrait du colonisé", Les Lettres françaises,
Juillet 1966, p. 13.
- Mesnil-Amar, Jacqueline "L'Effort de vivre", Les Nouveaux Cahiers,
No 20, printemps 1970, p. 50-55.

- Miguel, André "A.Memmi : Portrait d'un Juif", La Nouvelle Revue française, Juillet 1962, p. 138.
- Nadeau, Maurice "Les Romanciers d'Afrique du Nord", Le Mercure de France, Mars 1953, pp. 494-6.
- Nourrissier, François "La Libération du Juif", Les Nouvelles littéraires, Janvier 1967, p. 2.
- Patri, Aimé "Roseaux coupés", Preuves, Janvier 1963, pp. 78-83.
- Piatier, Jacqueline "Le Scorpion d'A.Memmi", Le Monde, Janvier 1970, p. 11.
- Poliakov, Léon "Du côté de chez Bloch", Le Nouvel Observateur, Janvier 1967, p. 33.
- Revel, J.François "La clé du ghetto", L'Express, Octobre 1966, p. 39.
- Rodinson, Maxime "La Statue de sel", Europe, Septembre 1953, pp. 139-40.
- Rousseaux, André "Du côté des jeunes romanciers", Le Figaro littéraire, Octobre 1953.

III. OUVRAGES GÉNÉRAUX

- Bensimon-Donath, Doris Evolution du judaïsme marocain sous le Protectorat français (1912-1956).
(Paris - La Haye : Mouton & Co, 1968).
- Chouraqui, André Les Juifs d'Afrique du Nord
(Paris : P.U.F., 1952).
- Les Juifs d'Algérie
(Paris : Ed. du Centre, 1960).
- Epstein, J. Le Judaïsme
(Paris : Payot, Collection "Petite Bibliothèque Payot", 1959).
- Friedmann, Georges Fin du peuple juif?
(Paris : Gallimard, 1965).
- Isaac, Jules Genèse de l'antisémitisme
(Paris : Calmann-Levy, 1956).
- L'Enseignement du mépris
(Paris : Fasquelle, 1962).

- Ikor, Roger Les Fils d'Avrom
(Paris : Albin Michel, 1955).
- " " Peut-on être juif aujourd'hui?
(Paris : Ed. Bernard Grasset, 1968).
- " " Lettre ouverte aux Juifs
(Paris : Albin Michel, 1970).
- Jéhonda, Josué L'antisémitisme miroir du monde
(Genève : Ed. Synthésis, 1962).
- Kattan, Nafm Dir. Les Juifs et la Communauté française
(Ottawa : Ed. du Jour, 1965).
- Langfus, Anna Le Sel et le soufre
(Paris : Gallimard, 1960)
- Lévinas, Emmanuel Difficile Liberté
(Paris : Albin Michel, 1963).
- Maulnier, T.Proudeau G. L'Honneur d'être juif
(Paris : Robert Laffont, 1971).
- Madaule, Jacques Le Retour d'Israël
(Paris : Desclée, 1957).
- Nantet, Jacques Les Juifs et les Nations
(Paris : Ed. de Minuit, 1956).
- Neher, André L'existence juive
(Paris : Ed. du Seuil, 1962).
- Neher, André Dir. La Conscience juive, Données et débats
(Paris : P.U.F., 1963).
- Poliakov, Léon Le Bréviaire de la haine
(Paris : Calmann-Lévy, 1951).
- Rodriguez, V.M.H. Dir. L'Etoile de David et la Fleur du Lys
(Ottawa : Ed. du Jour, 1969).
- Schwartz-Bart, André Le Dernier des Justes
(Paris : Ed. du Seuil, 1959).
- Sartre, J.Paul Réflexions sur la question juive
(Paris : Gallimard, 1960).